



Acerca de este libro

Esta es una copia digital de un libro que, durante generaciones, se ha conservado en las estanterías de una biblioteca, hasta que Google ha decidido escanearlo como parte de un proyecto que pretende que sea posible descubrir en línea libros de todo el mundo.

Ha sobrevivido tantos años como para que los derechos de autor hayan expirado y el libro pase a ser de dominio público. El que un libro sea de dominio público significa que nunca ha estado protegido por derechos de autor, o bien que el período legal de estos derechos ya ha expirado. Es posible que una misma obra sea de dominio público en unos países y, sin embargo, no lo sea en otros. Los libros de dominio público son nuestras puertas hacia el pasado, suponen un patrimonio histórico, cultural y de conocimientos que, a menudo, resulta difícil de descubrir.

Todas las anotaciones, marcas y otras señales en los márgenes que estén presentes en el volumen original aparecerán también en este archivo como testimonio del largo viaje que el libro ha recorrido desde el editor hasta la biblioteca y, finalmente, hasta usted.

Normas de uso

Google se enorgullece de poder colaborar con distintas bibliotecas para digitalizar los materiales de dominio público a fin de hacerlos accesibles a todo el mundo. Los libros de dominio público son patrimonio de todos, nosotros somos sus humildes guardianes. No obstante, se trata de un trabajo caro. Por este motivo, y para poder ofrecer este recurso, hemos tomado medidas para evitar que se produzca un abuso por parte de terceros con fines comerciales, y hemos incluido restricciones técnicas sobre las solicitudes automatizadas.

Asimismo, le pedimos que:

- + *Haga un uso exclusivamente no comercial de estos archivos* Hemos diseñado la Búsqueda de libros de Google para el uso de particulares; como tal, le pedimos que utilice estos archivos con fines personales, y no comerciales.
- + *No envíe solicitudes automatizadas* Por favor, no envíe solicitudes automatizadas de ningún tipo al sistema de Google. Si está llevando a cabo una investigación sobre traducción automática, reconocimiento óptico de caracteres u otros campos para los que resulte útil disfrutar de acceso a una gran cantidad de texto, por favor, envíenos un mensaje. Fomentamos el uso de materiales de dominio público con estos propósitos y seguro que podremos ayudarle.
- + *Conserve la atribución* La filigrana de Google que verá en todos los archivos es fundamental para informar a los usuarios sobre este proyecto y ayudarles a encontrar materiales adicionales en la Búsqueda de libros de Google. Por favor, no la elimine.
- + *Manténgase siempre dentro de la legalidad* Sea cual sea el uso que haga de estos materiales, recuerde que es responsable de asegurarse de que todo lo que hace es legal. No dé por sentado que, por el hecho de que una obra se considere de dominio público para los usuarios de los Estados Unidos, lo será también para los usuarios de otros países. La legislación sobre derechos de autor varía de un país a otro, y no podemos facilitar información sobre si está permitido un uso específico de algún libro. Por favor, no suponga que la aparición de un libro en nuestro programa significa que se puede utilizar de igual manera en todo el mundo. La responsabilidad ante la infracción de los derechos de autor puede ser muy grave.

Acerca de la Búsqueda de libros de Google

El objetivo de Google consiste en organizar información procedente de todo el mundo y hacerla accesible y útil de forma universal. El programa de Búsqueda de libros de Google ayuda a los lectores a descubrir los libros de todo el mundo a la vez que ayuda a autores y editores a llegar a nuevas audiencias. Podrá realizar búsquedas en el texto completo de este libro en la web, en la página <http://books.google.com>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



Bibliothèque de la Faculté
de Théologie

Les Fontaines - CHANTILLY

A 198/36



Aux Enfants -
de Marie

LE
MOIS DE MARIE
DE BOSSUET.

A LA MÊME LIBRAIRIE.

- Nouveau mois de Marie**, ou le mois de mai consacré à la gloire de la Mère de Dieu, etc., par M^r Letourneur, évêque de Verdun. 4 vol. in-32. 4 fr. 40 c.
- Prières chrétiennes**, augmentées des Prières chrétiennes du P. Griffet, composées pour la princesse de Condé, etc. 4 vol. in-32. 4 fr. 40 c.
- Méditations pour tous les temps de l'année.** 8 vol. in-32. 8 fr.
Chaque volume se vend séparément. 4 fr.
- Entretiens devant le saint sacrement**, 3^e édition. 4 vol. in-32. 50 c.
- Préparations et actions de grâces pour la communion.** 4 vol. in-32. 50 c.
- La source des seuls biens véritables**, recueil de prières et d'instructions pieuses à l'usage du chrétien, etc. 4 vol. grand in-32. 2 fr. 50 c.
- La source du vrai bonheur**, recueil de lectures et de prières à l'usage des âmes pieuses. 2 vol. grand in-32. 4 fr.

LE
MOIS DE MARIE
DE BOSSUET,

RECUEIL DE TRENTE ET UNE MÉDITATIONS

SUR LA VIE ET LES VERTUS DE LA SAINTE VIERGE,

EXTRAITES DES SERMONS DU GRAND ÉVÊQUE DE MEAUX,

PAR L'AUTEUR DE *LA SOURCE DES SEULS BIENS VÉRITABLES*
ET DE *LA SOURCE DU VRAI BONHEUR.*

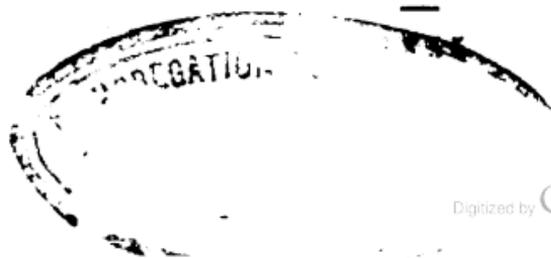
Toutes les générations m'appelleront bienheureuse. Celui
qui est tout-puissant a fait pour moi de grandes choses.

(*Cantique de la sainte Vierge, Luc. 1, 48 et 49*)



PARIS,

PROSPER DIARD, SUCCESSEUR DE GOUJON, ÉDITEUR,
RUE DU BAC, 41.



202
202

ARCHEVÊCHÉ DE REIMS.



Reims, 25 octobre 1854.

J'ai comparé cet opuscule avec l'original dans la collection des Œuvres de Bossuet; je l'ai trouvé en tous points conforme, et c'est sans aucune altération que le texte primitif a subi les retranchements qui pouvaient permettre de le faire entrer dans le cadre restreint de cet ouvrage. Ainsi il n'a besoin pour paraître d'aucune approbation.

QUERRY, *vicaire général.*





PRÉFACE.



*Dignare me laudare te, Virgo sacrata.
(Verset de l'antienne Ave, Regina.)*

Ce recueil, appelé le *Mois de Marie de Bossuet*, est composé dans le même esprit et d'après la même méthode que la *Source des seuls Biens véritables* et la *Source du vrai Bonheur*. L'auteur a essayé de réunir en guirlande les fleurs que l'aigle de Meaux dans son vol avait semées éparses sur les pas de la Mère de Dieu. Rien n'est changé au texte ; la division des discours est religieusement conservée et indiquée dans le titre de chaque jour ; seulement, les digressions ou les répétitions d'un sermon précédent sont supprimées, les raisonne-

ments trop abstraits sont réduits à leur conclusion, et la forme oratoire s'est abaissée autant que possible au ton d'une simple lecture.

Ce livre est destiné à la fois à faire jouir les âmes pieuses de trésors presque inconnus, à publier dans un sublime langage les louanges de la Reine du ciel et enfin à rendre hommage aux lèvres immortelles qui en ont si magnifiquement parlé.



en matière et, sans vous ennuyer par un long exorde, je partagerai mon discours en deux parties : la première établira les solides et inébranlables fondements de cette dévotion, la seconde vous fera voir les règles invariables qui doivent en diriger l'exercice.

Premier point.

Personne, dit le saint Apôtre, *ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été mis, c'est-à-dire Jésus-Christ.* (I Cor. III, 11.) Soit donc ce divin Sauveur le fondement immuable de notre dévotion pour la sainte Vierge ; parce qu'en effet tout le genre humain ne peut assez honorer cette Vierge-Mère depuis qu'il a reçu Jésus-Christ par sa bienheureuse fécondité. Élevez vos esprits et considérez attentivement combien grande et éminente est la vocation de Marie, que Dieu a prédestinée avant tous les temps pour donner par elle Jésus-Christ au monde.

Dieu ayant une fois voulu nous donner Jésus-Christ par la sainte Vierge, cet or-

dre ne change plus et *les dons de Dieu sont sans repentance.* (Rom. XI, 29.) Il est et sera toujours véritable qu'ayant reçu par elle une fois le principe universel de la grâce, nous en recevions encore par son entremise les diverses applications dans tous les états différents qui composent la vie chrétienne.

La théologie reconnaît trois opérations principales de la grâce de Jésus-Christ : Dieu nous appelle ; Dieu nous justifie ; Dieu nous donne la persévérance. Vous savez qu'en ces trois états, l'influence de Jésus-Christ nous est nécessaire ; mais il faut vous faire voir, par les Écritures, que la charité de Marie est associée à ces trois ouvrages :

1° La grâce de la vocation est figurée par la soudaine illumination que reçoit le saint Précurseur dans les entrailles de sa mère. Considérez ce miracle, et vous y verrez une image des pécheurs que la grâce appelle. Jean est ici dans l'obscurité des entrailles maternelles : où êtes-vous, ô pécheurs ? dans quelle nuit ! dans quelles

ténèbres ! Jean ne peut ni voir ni entendre ; pécheurs, quelle surdité semblable à la vôtre et quel aveuglement pareil, puisque le ciel tonne en vain sur vous par tant de menaces terribles et que la vérité qui vous luit dans l'Évangile n'est pas capable de vous éclairer ? Jésus vient à Jean sans qu'il y pense ; il le prévient, il parle à son cœur : pensiez-vous à Dieu, ô pécheurs, quand il a été vous émouvoir par une secrète touche de son Saint-Esprit ? Vous ne le cherchiez pas et il vous appelait ; vous fuyiez et il a bien su vous trouver ; mais s'il nous montre dans le tressaillement de saint Jean l'image des pécheurs prévenus, il nous fait voir aussi que Marie concourt avec lui à ce grand ouvrage. Si Jean-Baptiste ainsi prévenu semble s'efforcer pour sortir de la prison qui l'enserme, c'est à la voix de Marie qu'il est excité, et sa mère répond à la Mère de Dieu : *Votre voix n'a pas plutôt frappé mon oreille lorsque vous m'avez saluée, que mon enfant a tressailli de joie dans mon sein.* (Luc, 1, 44.)
« C'est Marie, dit saint Ambroise, qui a

» élevé Jean-Baptiste au-dessus de la nature, et cet enfant, touché de sa voix avant que d'avoir respiré l'air, a attiré l'esprit de la piété. » Et selon le même saint Ambroise, « la grâce dont Marie fut remplie était si grande, qu'elle ne servait pas seulement en elle le don de la virginité, mais qu'elle conférait encore à ceux qu'elle visitait la marque de l'innocence. C'est à sa voix que l'enfant a tressailli dans le sein de sa mère, obéissant avant que d'être engendré. Il n'est pas étonnant qu'il ait persévéré dans une intégrité parfaite, lui que la Mère du Sauveur oignit pendant trois mois comme de l'huile de sa présence et du parfum de sa pureté. »

2° La grâce de la justification est représentée dans les noces de Cana en la personne des apôtres ; car écoutez les paroles de l'Évangéliste : « Jésus changea l'eau en vin ; » *ce fut là le premier miracle de Jésus, qui fut fait à Cana en Galilée, et il y fit paraître sa gloire, et ses disciples crurent en lui.* (Jean, 11, 11.) Les apôtres

étaient déjà appelés ; mais ils ne croyaient pas encore assez vivement pour être justifiés. Vous savez que *la justification est attribuée à la foi* (Rom. iv, 5), non qu'elle suffise toute seule, mais parce qu'elle est le premier principe et, comme dit le concile de Trente, « la racine de toute grâce. » Ainsi le texte sacré ne pouvait vous exprimer en termes plus clairs la grâce justificante, mais il ne pouvait non plus mieux nous expliquer la part qu'a eue la divine Vierge à ce merveilleux ouvrage. Car qui ne sait que ce grand miracle, sur lequel a été fondée la foi des apôtres, fut l'effet de la charité et des prières de Marie ? Lorsqu'elle demanda cette grâce, il semble qu'elle ait été rebutée : *Femme*, lui dit le Sauveur, *qu'y a-t-il entre vous et moi ? mon heure n'est pas encore venue.* (Joan. II, 4.) Quoique ces paroles paraissent rudes et qu'elles aient un air de refus bien sec, Marie ne se croit pas refusée. Elle connaît les délais miséricordieux, les fuites mystérieuses de l'Époux sacré. Elle sait tous les secrets par lesquels son amour

éprouve les âmes fidèles : Marie ne fut pas trompée dans son attente. Que ne peut obtenir une telle mère à qui son fils accorde tout , lors même qu'il semble la traiter le plus rudement ? et que ne lui donnera-t-il pas quand l'heure sera venue de la glorifier avec lui par toute la terre , puisqu'il avance en sa faveur, comme dit saint Jean Chrysostome , *l'heure qu'il avait résolue ?*

Qui n'admira que Jésus n'ait voulu faire son premier miracle qu'à la prière de la sainte Vierge ? Ce miracle , en cela différent des autres , miracle pour une chose non nécessaire ; car quelle nécessité qu'il y eût du vin à ce banquet ? Marie le désire , c'est assez ! Qui ne sera étonné de voir qu'elle n'intervient que dans ce miracle-ci , qui est suivi aussitôt d'une image si expresse de la justification des pécheurs ? Cela s'est-il fait par une rencontre fortuite ? Ou plutôt , ne voyez-vous pas que le Saint-Esprit a eu dessein de nous faire entendre , ce que remarque saint Augustin en interprétant ce mystère , que « la Vierge in-

» comparable étant mère de notre Chef
 » selon la chair, a dû être, selon l'esprit,
 » la mère de tous ses membres, en coopé-
 » rant par sa charité à la naissance spiri-
 » tuelle des enfants de Dieu? » Mais ce
 n'est pas assez; voyons la part que Jésus
 lui donne dans leur fidèle persévérance.

3° Paraissez donc, enfants de miséri-
 corde et de grâce, d'adoption et de pré-
 destination éternelle, fidèles compagnons
 du Sauveur Jésus, qui persévérez avec lui
 jusqu'à la fin; accourez à la sainte Vierge
 et venez vous ranger avec les autres sous
 les ailes de sa charité maternelle. Je les
 vois paraître, et le disciple chéri de notre
 Sauveur nous les représente au Calvaire,
 puisqu'il suit avec Marie Jésus-Christ jus-
 qu'à la croix, pendant que les autres pren-
 nent la fuite; il est la figure des persévé-
 rants, et vous voyez aussi que Jésus-Christ
 le donne à sa mère: *Femme*, lui dit-il,
voilà votre fils! (Joan. XIX, 26.)

J'ai tenu parole. Ceux qui savent con-
 sidérer combien l'Écriture est mystérieuse
 connaîtront par ces trois exemples que

Marie est, par ses pieuses intercessions, la mère des *appelés*, des *justifiés* et des *persévérants*, et que sa charité féconde est un instrument général des opérations de la grâce. Quelle autre peut parler pour nous plus utilement que cette divine mère? Les sentiments de la nature sont relevés et perfectionnés, mais non éteints dans la gloire. « L'amour du Fils parle pour les » vœux de la Mère, la nature elle-même le » sollicite en sa faveur : on cède facilement » aux prières quand on est déjà gagné par » son amour même. » (Salv. ep. iv.)

PRATIQUE.

Développer en soi et dans les autres la dévotion à la sainte Vierge.



DEUXIÈME JOUR.

SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.

Deuxième point.

Règles et illusions de la dévotion à la sainte Vierge.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc, I, 49.)

La règle fondamentale de l'honneur que nous rendons à la sainte Vierge et aux bienheureux esprits, c'est que nous le devons rapporter tout entier à Dieu et à notre salut éternel ; car s'il n'était rapporté à Dieu, ce serait un acte purement humain et non un acte de religion : et nous savons que les saints, étant pleins de Dieu et de sa gloire, ne reçoivent pas des civilités purement humaines. « La religion nous unit à Dieu ; » c'est de là qu'elle prend son nom, comme dit saint Augustin, et c'est par là qu'elle est définie : *Religio, quod nos religet omnipotenti Deo.* Ainsi toute notre dévotion pour la sainte Vierge est inutile et

superstitieuse si elle ne nous conduit à Dieu pour le posséder éternellement. Voilà la règle générale du culte religieux, c'est qu'il dérive de Dieu et qu'il y retourne en se répandant sur ses saints, sans se séparer de lui.

Nous n'adorons qu'un seul Dieu tout-puissant, créateur et dispensateur de toutes choses, au nom duquel nous avons été consacrés par le saint baptême, et en qui seul nous reconnaissons une souveraineté absolue, une bonté sans mesure et la plénitude de l'être. Nous honorons les saints et la bienheureuse Vierge, non par un culte de servitude et de sujétion (car nous sommes libres pour tout autre, et nous ne sommes assujettis qu'à Dieu seul dans l'ordre de la religion), mais « nous honorons les saints, dit saint Ambroise, d'un » honneur de charité et de société frater- » nelle; » *honoramus eos charitate, non servitute*, comme dit saint Augustin, et nous révérons en eux les miracles de la main du Très-Haut, la communication de sa grâce et l'épanchement de sa gloire.

Ne soyons donc pas de ceux qui pensent diminuer la gloire de Dieu et de Jésus-Christ quand ils prennent de hauts sentiments de la sainte Vierge et des saints ; telle est la vaine appréhension des ennemis de l'Eglise ; c'est une erreur misérable ; mais ils sont beaucoup plus dignes de compassion lorsqu'ils nous accusent d'idolâtrie dans la pureté de notre culte et qu'ils en accusent avec nous les Ambroise, les Augustin et les Chrysostome, dont ils confessent eux-mêmes que nous suivons la doctrine, la pratique et les exemples. Il ne faut pas que des reproches si déraisonnables qu'ils font avec tant d'aigreur à l'Eglise catholique nous aigrissent nous-mêmes contre eux, mais qu'ils nous fassent déplorer les excès où sont emportés les esprits opiniâtres et nous inspirent par la charité un désir sincère de les ramener.

Comme nous n'avons qu'un seul Dieu, aussi n'avons-nous qu'un médiateur universel, et c'est celui qui nous a sauvés par son sang. Le Dieu que nous servons nous a créés de sa propre main à son image et

ressemblance ; nous croyons qu'il nous avait faits pour converser avec lui, et si nous sommes exclus de sa bienheureuse présence et d'une si douce communication, c'est parce que nous sommes devenus pécheurs. Le sang de Jésus-Christ nous a réconciliés, et ce n'est qu'au nom de Jésus que nous pouvons désormais approcher de Dieu. C'est en ce nom que nous prions pour nous-mêmes ; c'est en ce nom que nous prions pour tous les fidèles : et Dieu, qui aime la charité et la concorde des frères, nous écoute favorablement les uns pour les autres. Aussi nous ne doutons pas que les saints qui règnent avec Jésus-Christ ne soient des intercesseurs agréables à ses yeux et qui s'intéressent pour nous. Tous ceux qui sont avec Dieu sont des nôtres : oui, tous les esprits bienheureux sont nos amis et nos frères ; nous leur parlons avec confiance, et quoiqu'ils ne paraissent pas à nos regards, notre foi les rend présents, leur charité en même temps nous les rend propices, et ils concourent à tous les vœux que la piété nous inspire.

Mais écoutez *une doctrine plus utile et plus excellente* (I Cor. XII, 31) : « Le chrétien doit imiter tout ce qu'il honore, tout ce qui est l'objet de notre culte doit être le modèle de notre vie. » (Saint Augustin.) Quand nous célébrons les saints, est-ce pour augmenter leur gloire? Ils sont pleins, ils sont comblés; c'est pour nous inciter à les suivre; c'est le dessein de l'Église, et elle déclare son intention par cette belle prière : « O Seigneur, donnez-nous la grâce d'imiter ce que nous honorons. » « Autant de fêtes nous célébrons, dit saint Basile de Séleucie, autant de tableaux nous sont proposés pour nous servir de modèles. »

Vous donc, ô enfants de Dieu, qui désirez être adoptés par la Mère de notre Sauveur, soyez ses imitateurs si vous voulez être ses dévots. Vous récitez tous les jours cet admirable cantique que la sainte Vierge a commencé en ces termes : *Mon âme glorifie le Seigneur et mon esprit est ravi de joie en Dieu mon Sauveur.* (Luc, I, 46.) Quand nous récitons son cantique,

imitons sa piété, dit excellemment saint Ambroise. « Que l'âme de Marie soit en » nous pour glorifier le Seigneur, que l'es- » prit de Marie soit en nous pour nous ré- » jouir en Dieu. » Nous admirons tous les jours cette pureté virginale qui l'a rendue si heureusement féconde, qu'elle a conçu le Verbe de Dieu en ses entrailles. « Sa- » chez, dit le même Père, que toute âme » chaste et pudique conçoit la sagesse éter- » nelle en elle-même et qu'elle est remplie » de Dieu et de sa grâce à l'imitation de » Marie. »

Souffrez, *femmes chrétiennes*, que je vous propose comme modèle de votre sexe celle qui en est la gloire. On aime les portraits et les caractères des personnes illustres; qui me donnera des traits assez délicats pour vous représenter aujourd'hui les grâces pudiques, les chastes et immortelles beautés de la divine Marie? Remarquez que l'Écriture ne s'occupe pas à nous faire voir les hautes communications de la sainte Vierge avec Dieu, mais les vertus ordinaires, afin qu'elle puisse être un

modèle d'un usage eommun et familier. Donc le caractère essentiel de la sainte Vierge c'est la modestie, c'est la pudeur : elle ne songeait point à se faire voir quoique belle, ni à se parer quoique jeune, ni à s'agrandir quoique noble, ni à s'enrichir quoique pauvre. Dieu seul lui suffit, Dieu seul fait tout son bien ! Combien elle est éloignée de celles dont on voit errer de tous côtés les regards hardis, et qui veulent se faire remarquer par leurs mines et leurs façons affectées ! Marie trouve ses délices dans sa retraite, et est si peu accoutumée à la vue des hommes qu'elle est troublée à la vue d'un ange. Il n'en est pas ainsi de ces femmes mondaines qui tendent des pièges où elles sont prises. On lui propose d'être la mère du Fils du Très-Haut : quelle femme ne serait touchée d'une fécondité si glorieuse ! *Comment, dit-elle, serai-je mère, si j'ai résolu d'être toujours vierge ?* (Luc, 1, 31.) Elle est prête à refuser des offres si magnifiques que l'ange lui fait de la part de Dieu, elle n'est point flattée de cette gloire, et plus tou-

chée de son devoir que de sa grandeur, elle commence à craindre pour sa chasteté. O amour de la chasteté ! qui n'est pas seulement au-dessus de toutes les promesses des hommes, mais qui est pour ainsi dire à l'épreuve de toutes les promesses de Dieu ! L'ange lui explique le divin mystère et le secret inouï de sa miraculeuse maternité. Elle parle une seconde fois pour céder à la volonté divine. *Voici, dit-elle, la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. (Ibid., 38.)* Heureuse de n'avoir parlé que pour conserver sa virginité et pour témoigner son obéissance !

Mais admirez sa modestie : dans un état de gloire qui surprend les hommes et les anges, elle ne se remplit pas d'elle-même ni des pensées de sa grandeur ; renfermée dans sa bassesse profonde, elle s'étonne que Dieu ait pu arrêter les yeux sur elle. *Il a, dit-elle, regardé la bassesse de sa servante. (Ibid., 48.)* Bien loin de se considérer comme la merveille du monde, auprès de qui chacun se doit empresser, elle va chercher elle-même sa cousine Élisabeth,

et, plus soigneuse de se réjouir des avantages des autres que des siens, elle prend part aux grâces dont le ciel avait honoré la maison de sa parente; elle célèbre avec elle les miracles qui se sont accomplis en elle-même, parce qu'elle l'en trouve instruite par le Saint-Esprit; partout ailleurs, elle écoute, et garde un humble silence; *elle conserve tout dans son cœur (ibid., II, 19)*, et fait voir à toute la terre, par son incomparable modestie, qu'on peut être grand sans éclat, qu'on peut être bienheureux sans bruit, et qu'on peut trouver la vraie gloire, sans le secours de la renommée, dans le simple témoignage de sa conscience.

Telle est cette Vierge dont je vous dis encore une fois que vous ne serez jamais les dévots si vous n'en êtes les imitateurs. Soyez vous-mêmes son image. « Chacun, » dit saint Grégoire de Nysse, est le peintre et le sculpteur de sa vie. » Réglez donc votre conduite sur ce beau modèle.

Ce qui corrompt nos dévotions jusqu'à la racine, c'est que, bien loin de les rap-

porter à notre salut, nous prétendons les faire servir à nos intérêts temporels. Qui s'avise de faire des vœux et de demander du secours aux saints contre ses péchés et ses vices? Ces affaires importantes qu'on recommande de tous côtés dans nos sermons ne sont-elles pas des affaires du monde? Nous voyons régner en nous sans inquiétude des passions qui nous tuent, et jamais nous ne prions Dieu qu'il nous en délivre; s'il arrive quelque maladie ou quelque affaire fâcheuse dans notre famille, c'est alors que nous commençons à faire des neuvaines et à charger véritablement le ciel de nos vœux. Alors on commence à se souvenir qu'il y a des malheureux; alors, charitables par intérêt, nous donnons peu à Dieu, pour avoir beaucoup. O Éternel! tels sont les adorateurs qui remplissent vos églises! Sainte Vierge, esprits bienheureux, tels sont ceux qui vous veulent faire leurs intercesseurs! C'est une troupe de juifs mercenaires qui ne vous demandent qu'une terre grasse et des rivières coulantes de lait et de miel,

c'est-à-dire des biens temporels; comme si nous étions encore parmi les ombres de Moïse, et non dans les lumières et sous l'Évangile de celui qui a prononcé que *son royaume n'est pas de ce monde!* (Joan. XVIII, 36.)

Je ne veux pas dire toutefois qu'il nous soit défendu d'employer les saints pour nos besoins temporels, puisque Jésus-Christ nous a enseigné de demander à son Père notre nourriture, et que la sainte Vierge n'a pas dédaigné de représenter à son Fils que le vin manquait dans les noces de Cana. Demandons donc avec confiance *notre pain de tous les jours*; et entendons par ce mot, si vous le voulez, non-seulement les nécessités, mais encore, puisque nous sommes si faibles, les commodités temporelles. Du moins, n'oublions pas que nous sommes chrétiens et que nous attendons une vie meilleure. Considérons en quel rang est placée cette demande; elle est placée au milieu de l'oraison dominicale; encore ce pain de tous les jours a-t-il une double signification. Il signifie

la nourriture des corps, et il signifie encore la nourriture de l'âme : c'est-à-dire l'Eucharistie, qui est le pain véritable des enfants de Dieu, tant Jésus-Christ a appréhendé que le soin de ce corps mortel et de cette vie malheureuse nous occupât tout seul un moment ! tant il a voulu nous tenir toujours suspendus dans l'attente des biens futurs et de la vie éternelle !

« L'oraison, dit saint Thomas, est une élévation de l'esprit à Dieu. » Par conséquent, il est manifeste que celui-là ne prie pas qui, bien loin de s'élever à Dieu, demande que Dieu s'abaisse à lui, et qui vient à l'oraison, non point pour exciter l'homme à vouloir ce que Dieu veut, mais pour persuader à Dieu de vouloir ce que veut l'homme. Qui pourrait supporter cette irrévérence ? Aussi nous avisons-nous d'un autre artifice, si nous n'osons espérer de tourner Dieu à notre mode ; nous croyons pouvoir plus facilement fléchir la sainte Vierge et les saints, et les faire venir à notre point, à force de les flatter par nos louanges, ou à force de les fatiguer par

nos prières empressées : nous traitons avec les saints comme avec des hommes ordinaires, et nous ne considérons pas que ce sont des hommes divins *qui sont entrés*, comme dit David, *dans les puissances du Seigneur*, dans les intérêts de sa gloire, dans les sentiments de sa justice et de sa jalousie contre les pécheurs, aussi bien que dans les effusions de sa miséricorde.

Car quelle est cette dévotion pour la sainte Vierge que je vois pratiquer par les chrétiens? Ils se font des lois et ils les suivent; ils s'imposent des obligations et ils y sont ponctuels; cependant ils méprisent celles que Dieu leur impose, et violent hardiment ses lois les plus saintes; dignes, certes, de cette terrible malédiction que Dieu prononce par la bouche de son Prophète : *Malheur à vous qui cherchez vos dévotions non dans ma volonté, mais dans la vôtre ! c'est pourquoi je déteste vos observances, vos oraisons me font mal au cœur, j'ai peine à les supporter.* (Is. LVIII, 12, 13, 14.) Nous croyons avoir tout fait pour la sainte Vierge quand nous avons

élevé sa gloire au-dessus de tous les chœurs des anges, et porté sa sainteté jusqu'au moment de sa conception; mes frères, je loue votre zèle, et je sais que sa dignité surpasse encore de bien loin toutes vos pensées; mais si la tache originelle vous fait tant d'horreur que vous ne la pouvez souffrir en la sainte Vierge, que ne combattez-vous en vous-mêmes l'avarice, l'ambition, la sensualité, qui en sont les malheureux restes? Celui-là est inquiet s'il n'a pas dit son chapelet et ses autres prières réglées, ou s'il manque quelque *Ave Maria* à la dizaine, je ne le blâme pas, à Dieu ne plaise! je le loue; mais qui pourrait supporter qu'il arrache tous les jours sans peine quatre ou cinq préceptes à l'observance du Décalogue? Etrange illusion dont l'ennemi du genre humain nous fascine! Priez la sainte Vierge, je vous y exhorte, elle nous fortifiera dans les tentations, elle nous impétera la chasteté qui nous est si nécessaire; elle nous obtiendra du vin pour notre banquet, c'est-à-dire, ou de la charité dans notre conduite, ou du courage dans nos

langueurs ; mais écoutez comme elle parle, dans les noces de Cana, à ceux pour lesquels elle a tant prié : *Faites ce qu'il vous dira.* (Joan. 11, 5.) Ainsi attendez tout de Marie, si vous êtes résolus de faire ce que Jésus vous commandera, c'est la loi qu'elle vous prescrit elle-même.

Mais, dites-vous, où me poussez-vous ? Quitterai-je donc toutes mes prières jusqu'à ce que j'aie résolu de me convertir tout à fait à Dieu, et vivrai-je en attendant comme un infidèle ? Non, mes frères, le médecin qui vous traite vous ordonne des remèdes forts, mais il ordonne aussi des fomentations et d'autres remèdes plus doux. Vous pratiquez les derniers et vous n'avez pas le courage de souffrir les autres ; il vous avertit sagement que vous n'achèverez pas votre guérison ; et vous lui dites que vous quitterez tout régime ! Il ne s'aigrit pas contre vous, et il regarde votre chagrin comme une suite fâcheuse, ou plutôt comme une partie du mal, et il vous répond : Ne le faites pas ! Prenez toujours ces remèdes, qui du moins ne vous peuvent

nuire, et qui peut-être soutiendront un peu la nature accablée; mais, à la fin, vous périrez, si vous ne faites de plus grands efforts pour votre santé.

PRATIQUE.

Prendre Marie pour modèle.



TROISIÈME JOUR.

PREUVES DE L'IMMACULÉE CONCEPTION.

Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée!
(Cant. IV, 7.)

Que la conception de la mère de Dieu ait eu quelque privilège extraordinaire, que son Fils tout-puissant l'ait voulu préserver de cette peste commune qui corrompt toutes nos facultés, qui va porter la mort jusqu'à la source de notre vie, qui ne le croirait? Qui ne donnerait de bon cœur son consentement à une opinion si plausible! Mais il y a, dit-on, beaucoup d'objections importantes. Eh bien! pour

satisfaire les âmes pieuses, tâchons de résoudre ces objections. Sitôt que vous aurez vu les difficultés expliquées, vous croirez volontiers que le péché originel n'a pas touché à Marie. Que dis-je? vous en êtes déjà convaincus, et tout ce que j'ai à dire ne servira qu'à vous confirmer dans cette pieuse croyance.

Premier point.

Nous recevons en même temps et de la même racine la vie du corps et la mort de l'âme. *Tous ont péché*, dit saint Paul, *et tous sont morts en Adam, et tous ont péché en Adam.* (Rom. v, 12.) Où chercherons-nous donc un asile à la bienheureuse Marie, où nous puissions la mettre à couvert d'une condamnation si universelle? Elle n'a pas été conçue d'une vierge, cet honneur n'appartient qu'à son Fils. Certes, il faut l'avouer, Marie était perdue, ainsi que les autres hommes, si le médecin miséricordieux qui donne la guérison à nos maladies n'eût jugé à propos de la prévenir de ses grâces. Je sais bien que quel-

ques docteurs assurent que c'est imprudence de vouloir apporter une restriction à ces paroles si générales de l'Apôtre : *Tous ont péché, tous sont morts en Adam ;* cela, disent-ils, tire à conséquence.

Les conséquences ne sont à craindre qu'où il peut y avoir quelque sorte d'égalité. Voyez si vous trouverez quelque créature qui ose, je ne dis pas s'égaliser, mais se comparer à la sainte Vierge ! Montrez-moi une autre mère de Dieu, une autre vierge féconde, et puis dites que l'exception que j'apporte à une loi générale en faveur d'une personne si extraordinaire a des conséquences fâcheuses.

Et combien y a-t-il de lois générales dont Marie a été dispensée ! Certes, si nous reconnaissons dans sa vie qu'elle eût été assujettie aux ordres communs, nous pourrions croire qu'elle a été conçue en iniquité, tout ainsi que le reste des hommes. Que si nous y remarquons, au contraire, une dispense presque générale de toutes les lois, si nous y voyons un enfantement sans douleur, une chair sans fra-

gilité, des sens sans rébellion, unè vie sans tache, une mort sans peine; si son époux n'est que son gardien; son mariage, le voile sacré qui couvre et protège sa virginité; son Fils bien-aimé, une fleur que son intégrité a poussée : qui pourrait croire qu'il n'y ait rien eu de surnaturel dans la conception de cette Princesse, et que ce soit le seul endroit de sa vie qui ne soit point marqué de quelque insigne miracle?

Deuxième point.

Vous me direz peut-être que cette innocence si pure, c'est le privilège du Fils de Dieu. O mon maître! vous êtes innocent par nature, Marie ne l'est que par grâce; vous l'êtes par excellence, elle ne l'est que par privilège; vous l'êtes comme Rédempteur, elle l'est comme la première de ceux que votre précieux sang a purifiés. Il est, certes, nécessaire que le Sauveur surpasse sa sainte mère d'une distance infinie; mais aussi ne jugez-vous pas raisonnable que sa mère ait quelque avantage par-dessus le commun de ses serviteurs? Je ne me con-

tente pas de ce que vous me dites qu'elle a été sanctifiée avant sa naissance, c'est le privilège de saint Jean-Baptiste, et peut-être de quelque prophète. Or ce que je vous demande aujourd'hui, c'est que vous donniez quelque chose de singulier à Marie, sans toucher aux droits de Jésus. Pour moi, j'y satisferai aisément en établissant trois degrés : je dis que le Sauveur était infiniment *au-dessus* de notre commune corruption ; que Marie y était *soumise*, mais qu'elle en a été *préservée*, et je dis que les autres saints l'avaient effectivement *contractée*, mais qu'ils en ont été *délivrés*. Ce vice originel règne dans les enfants nouvellement nés ; Jésus l'y surmonte par le saint baptême. Le diable pénètre par ce péché jusqu'aux entrailles de nos mères ; Jésus choisit quelques âmes illustres qu'il purifie dans le sein maternel. Mais il reste un endroit, ô Sauveur ! où Satan se vante d'être invincible : c'est le moment de la conception, dans lequel il brave votre pouvoir. Choisissez une créature que vous sanctifiez dès son origine ;

la bienheureuse Marie se présente, il sera digne de votre bonté et digne de la grandeur d'une mère si excellente que vous lui fassiez ressentir les effets d'une protection spéciale.

Pour moi, quand je considère le Sauveur Jésus, notre amour et notre espérance, entre les bras de la sainte Vierge, ou suçant son lait virginal, ou reposant dans ses chastes entrailles; quand je vois mon libérateur dans cette étroite et volontaire prison, je dis : Se pourrait-il que Dieu eût voulu abandonner au démon, quand ce n'aurait été qu'un moment, ce temple sacré qu'il destinait à son Fils, ce saint tabernacle où il prendra un si long repos, ce lit virginal où il célébrera des noces toutes spirituelles avec notre nature?

Troisième point.

Quand Dieu, dans son secret conseil, a résolu quelque événement, longtemps avant qu'il paraisse, l'Écriture a accoutumé d'en parler comme d'une chose déjà

accomplie. Par exemple : *Un petit enfant nous est né*, disait autrefois Isaïe parlant de Notre-Seigneur, *et un fils nous a été donné.* (Is. ix, 6.) Que veut-il dire? Jésus-Christ. n'était pas né de son temps. Certes, cette façon de parler est bien digne des saints prophètes, et ressent tout à fait la majesté du Dieu qui les inspire; car, comme remarque le grave Tertullien : « Il est bienséant à la nature divine, qui » ne connaît en soi aucune différence de » temps, de tenir pour fait tout ce qu'elle » ordonne, à cause que chez elle l'éternité » fait régner une consistance toujours uni- » forme. » Par conséquent, il est vrai que dès le premier instant de sa vie la sainte Vierge était déjà mère du Sauveur, non pas selon le langage des hommes, mais selon la parole de Dieu.

Et je fortifie ce raisonnement par une autre doctrine excellente des Pères, expliquée par le même Tertullien. Ce grand homme raconte que le Fils de Dieu ayant résolu de prendre une chair semblable à la nôtre quand l'heure en serait arrivée, il

s'est toujours plu dès le commencement à converser avec les hommes; que, dans ce dessein, souvent il est descendu du ciel; que c'était lui qui, dès l'Ancien Testament, parlait en forme humaine aux patriarches et aux prophètes. Tertullien considère ces apparitions différentes comme des préludes de l'incarnation, comme des préparatifs de ce grand ouvrage qui se commençait dès lors. « De cette sorte, » dit-il, le Fils de Dieu s'accoutumait aux » sentiments humains; il apprenait, pour » ainsi dire, à être homme; il se plaisait » d'exercer dès l'origine du monde ce qu'il » devait être dans la plénitude des temps; » ou, pour parler plus dignement d'un si haut mystère, il ne s'accoutumait pas, mais, nous-mêmes, il nous accoutumait à ne point nous effaroucher quand nous entendrions parler d'un Dieu-Homme; il ne s'apprenait pas, mais il nous apprenait à traiter plus familièrement avec lui, déposant doucement cette majesté terrible pour s'accommoder à notre faiblesse et à notre enfance.

De cette belle doctrine de Tertullien, je tire ce raisonnement : Marie était mère de Dieu dès le premier instant qu'elle fut animée; elle l'était selon les lois de cette Éternité immuable à laquelle rien n'est nouveau. Or c'est selon ces règles que le Fils de Dieu doit agir, et non selon les règles humaines. Quand il s'agit du Fils de Dieu, ne me parlez pas des règles humaines; parlez-moi des règles de Dieu. Marie étant donc sa mère selon l'ordre des choses divines, le Fils de Dieu, dès sa conception, la considérait comme telle, et elle l'était, en effet, à son égard. Nous venons d'apprendre de Tertullien que le Verbe divin se plaisait à se revêtir par avance de la forme et des sentiments humains. Quel sentiment plus humain que l'affection envers les parents? Par conséquent le Fils de Dieu, longtemps avant d'être homme, aimait Marie comme sa mère; il se plaisait dans cette affection; il détournait de dessus son temple les malédictions profanes, il l'embellissait de ses dons, il la comblait de ses grâces, depuis

le premier instant où elle commença le cours de sa vie, jusqu'au dernier soupir par lequel elle fut terminée. C'est la conséquence que je prétendais tirer des savants principes de Tertullen; elle établit pulssamment, à mon avis, l'immaculée conception de Marie. Après les articles de foi, je ne vois guère de chose plus assurée¹.

PRATIQUE.

Ce n'est rien d'être jaloux de défendre la pureté de Marie, si nous ne sommes soigneux de conserver la pureté en nous-mêmes.

- ¹ L'immaculée conception de la sainte Vierge est un article de foi depuis le 8 décembre 1854.



QUATRIÈME JOUR.

L'IMMACULÉE CONCEPTION.

1° Marie dispensée, 2° Marie séparée, 3° Marie prévenue par amour dans sa *conception immaculée*.

Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses. (Luc, 1, 49.)

Il est vrai qu'il y a une loi de mort qui condamne tous ceux qui naissent; mais on dispense des lois les plus générales en faveur des personnes extraordinaires.

Il y a une vapeur maligne et contagieuse qui a infecté tout le genre humain; mais on trouve quelquefois moyen de s'exempter de la contagion en se séparant.

Il y a une tache héréditaire qui nous rend naturellement ennemis de Dieu; mais la grâce peut prévenir la nature.

Contre la loi, il faut se dispenser; contre la contagion, il faut séparer; contre un mal naturel, il faut prévenir. De sorte que je me propose de vous faire voir Marie

dispensée de la loi commune, séparée de la contagion universelle, et prévenue par la grâce contre la colère qui nous poursuit dès notre origine. L'autorité souveraine l'a dispensée de la loi; la sagesse infinie l'a séparée de la contagion générale, et l'amour éternel a prévenu par miséricorde la colère qui se serait élevée contre elle.

Premier point.

Dieu fait des miracles qui sont comme des dispenses des lois ordinaires, pour montrer plus sensiblement sa toute-puissance; et par là il semble évident que la marque la plus certaine de l'autorité, c'est de pouvoir dispenser des lois. D'autre part, les raisons ne sont pas moins fortes pour prouver qu'elle consiste principalement dans le droit de les établir. Il faut remarquer que la loi s'étend sur tous les sujets, et que la dispense est restreinte à peu de personnes. Si la dispense s'étendait à tous, elle perdrait le nom de dispense, et ferait un changement de loi.

On peut considérer dans la loi deux

choses, dit saint Thomas : le commandement général et l'application particulière. Par exemple, dans cette ordonnance d'Assuérus : *Tous les Juifs sont condamnés à la mort* ; voilà le commandement général. *Esther y sera-t-elle comprise ?* Voilà l'application particulière. Ce commandement général fait l'autorité de la loi, et c'est sur l'application particulière que peut intervenir la dispense.

Comme donc il appartient au même pouvoir qui établit les règlements généraux de diriger l'application particulière qui s'en fait sur tous les sujets, il s'ensuit que faire les lois et donner les dispenses sont des appartenances également nobles de l'autorité souveraine, et qu'elles ne peuvent être séparées.

Ces maximes étant établies, venons maintenant à notre sujet. Vous m'opposez une loi de mort prononcée contre tous les hommes ; vous me dites qu'y apporter quelque exception, quand ce serait en faveur de la sainte Vierge, c'est violer l'autorité de la loi. Et moi je vous réponds

au contraire que, la puissance du législateur ayant deux parties, ce n'est pas moins violer son autorité de dire qu'il ne puisse pas dispenser dans l'application particulière, que de dire qu'il ne peut pas ordonner par un commandement général. En vertu de la loi, j'avoue que Marie était condamnée ainsi que le reste des hommes, et c'est par les grâces, les réserves et la puissance du souverain que je vous dis qu'elle a été dispensée. La gloire du Souverain y est visiblement engagée. Je pourrais rapporter ici un beau mot d'un grand roi, Athalaric, qui dit « qu'il y a certaines » rencontres où les princes gagnent ce » qu'ils donnent ; c'est lorsque leurs libéralités leur font honneur. » Si Jésus honore sa Mère, il se fait honneur à lui-même. Il est juste que le sang précieux du Fils de la Vierge exerce sur elle toute sa vertu, pour honorer le lieu d'où il est sorti. Remarquez ce que dit un ancien évêque de France, le grand Eucher de Lyon : « Marie » a cela de commun avec tous les hommes, » qu'elle est rachetée par le sang de son

» Fils ; mais elle a cela de particulier, que
» ce sang a été tiré de son chaste corps. »
Elle a cela de commun avec tous les fidèles, que Jésus lui donne son sang ; mais elle a cela de particulier, qu'il l'a premièrement reçu d'elle. Elle a cela de commun avec nous, que ce sang tombe sur elle pour la sanctifier ; mais elle a cela de particulier, qu'elle en est la source. Et de même que les fontaines, se souvenant toujours de leurs sources, portent leurs eaux en rejaillissant jusqu'à leur hauteur, qu'elles vont chercher au milieu de l'air, ainsi le sang de notre Sauveur fera remonter sa vertu jusqu'à la conception de sa mère pour honorer le lieu d'où il est sorti.

Deuxième point.

La théologie nous enseigne que c'est à la sagesse divine à produire la diversité, et comme c'est à elle qu'il appartient d'établir l'ordre dans les choses, elle y doit aussi mettre la distinction, sans laquelle l'ordre ne peut subsister. Ce qu'elle a fait une fois dans la création, elle le fait tous

les jours dans la réparation de notre nature. Elle a autrefois séparé les parties du monde, qui n'était qu'une masse informe et confuse ; elle fait maintenant la séparation dans le genre humain, qui n'est qu'une masse criminelle. La sainte Vierge est donc séparée, et elle a cela de commun avec tout le peuple fidèle ; mais pour voir ce qu'elle a d'extraordinaire, il faut considérer l'alliance particulière qu'elle a contractée avec Jésus-Christ. Apprenez - en le mystère du docte saint Eucher : « Que » vous êtes heureuse, mère incomparable ! » s'écrie-t-il, puisque vous recevez la première ce qui a été promis à tous les » hommes et que vous possédez toute seule » la joie commune de l'univers ! » Que veut dire ce saint évêque ? Si Jésus-Christ est un bien commun, si ses mystères sont à tout le monde, de quelle sorte la très-sainte Vierge pourra-t-elle le posséder toute seule ? Ce divin Enfant n'est pas plutôt né, que les Juifs sont appelés à lui par les anges et les gentils par les astres. Tout le monde a droit sur le Fils de Dieu, parce

que sa bonté nous le donne à tous : cependant, ô dignité de Marie ! dans cette libéralité générale, elle a un droit particulier de le posséder toute seule, parce qu'il n'y a que Dieu et Marie qui puissent avoir le Sauveur pour fils !

Mais que fait cela pour sanctifier sa conception ? C'est ici qu'il faut faire voir que la conception du Sauveur a une influence secrète qui porte la grâce et la sainteté sur celle de la sainte Vierge. La vie du Sauveur des âmes a un rapport particulier avec toutes les parties de la nôtre pour y produire la sainteté : *Jésus-Christ est mort et ressuscité afin que, vivants et mourants, nous soyons à lui* (Rom. XIV, 19) ; mais la sainte Vierge seule a droit de dire : Le Sauveur conçu s'est donné à moi par un titre particulier, et de cette sorte, sa conception a inspiré la sainteté à la mienne ! Oui, le Sauveur conçu est à elle ; le Père céleste lui a fait ce présent, tout le reste de sa vie est à tous les hommes. Si en qualité de Mère de Dieu elle est choisie par la sagesse divine pour faire quelque

chose de singulier dans la conception de Jésus, n'était-il pas juste que Jésus réciproquement fit quelque chose de singulier dans la conception de Marie ? Et de là ne s'ensuit-il pas que la conception de cette Princesse est séparée de toutes les autres, puisque le Fils de Dieu s'y est réservé une opération extraordinaire ? O Marie ! je vous reconnais séparée, et votre bienheureuse séparation est un ouvrage de la sagesse, parce que c'est un ouvrage d'ordre ; comme vous avez avec votre Fils une liaison toute particulière, ainsi vous fait-il part de ses privilèges.

Troisième point.

Je considère en deux états l'amour de fils que le Sauveur a eu pour Marie, je le regarde dans l'incarnation et avant l'incarnation du Verbe divin. Qu'il ait été dans l'incarnation, il est aisé de le croire, car comme c'est par l'incarnation que Marie est devenue la mère de Dieu, c'est aussi dans cet auguste mystère que Dieu prend les sentiments de fils pour Marie. Mais que

cet amour de fils se rencontre en Dieu pour sa sainte mère avant qu'il soit incarné, c'est ce qui paraît assez difficile. Toutefois remontons plus haut, et nous trouverons cet amour qui a prévenu la sainte Vierge par la profusion de ses dons.

Pour entendre cette doctrine, remarquons que la sainte Vierge a cela de propre qui la distingue de toutes les mères, qu'elle engendre le dispensateur de la grâce; que son Fils, en cela différent des autres, est capable d'agir avec force dès le premier moment de sa vie; et ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'elle est mère d'un fils *qui est avant elle!* De là suivent trois beaux effets en faveur de la très-heureuse Marie. Comme son Fils est le dispensateur de la grâce, il lui en fait part avec abondance; comme il est capable d'agir dès le premier instant de sa vie, il n'attend pas le progrès de l'âge pour être libéral envers elle; et le même instant où il est conçu voit commencer ses profusions. Enfin comme elle a un Fils qui est avant elle, elle a ceci de miracu-

leux que l'amour de ce fils peut la prévenir jusque dans sa conception : c'est ce qui la rend innocente, car il doit lui servir d'avoir un Fils qui soit avant elle!

Ne croyez pas qu'il ait attendu sa venue pour avoir un amour de fils pour la sainte Vierge. C'est assez qu'il ait résolu d'être homme pour en prendre tous les sentiments. Et s'il prend les sentiments d'homme, peut-il oublier ceux de fils qui sont les plus naturels et les plus humains? Il a donc toujours aimé Marie comme mère, il l'a considérée comme telle dès le premier moment qu'elle fut conçue. Et s'il en est ainsi, peut-il la regarder en colère? Le péché s'accorderait-il avec tant de grâces, la vengeance avec l'amour, l'inimitié avec l'alliance? Et Marie ne peut-elle pas dire avec le Psalmiste : *Je passerai par-dessus la muraille au nom de mon Dieu?* (Ps. xvii, 32.) Il y a une muraille de séparation que le péché a faite entre Dieu et l'homme, il y a une inimitié comme naturelle; mais, dit-elle, *je passerai par-dessus.* Et comment? *Au nom de*

mon Dieu, de ce Dieu qui, étant mon Fils, est à moi par un droit tout particulier ; de ce Dieu qui m'a aimée comme mère dès le premier moment de ma vie !

PRATIQUE.

Reconnaissance et fidélité pour la grâce du baptême qui a effacé en nous la tache originelle.



CINQUIÈME JOUR.

NATIVITÉ DE MARIE.

Marie naissante est l'aurore du soleil de justice ; elle en reçoit les rayons : 1^o l'exemption du péché, 2^o la plénitude de la grâce, 3^o la charité pour les hommes.

La nuit est passée et le jour approche.
(Rom. XIII, 12.)

Je commencerai ce discours par une belle méditation de Tertullien. Ce grave et célèbre écrivain, considérant de quelle manière Dieu a formé l'homme, témoigne

être étonné de l'attention qu'il y apporte. « Représentez-vous, dit-il, de la terre humide dans les mains de ce divin artisan, voyez avec quel soin il la manie, avec quel art et quelle justesse il en tire les linéaments, en un mot comme il s'affectionne tout entier à cet ouvrage. » Et ne pouvant s'imaginer qu'il fallût employer tant d'art et d'industrie à ramasser de la poussière et à remuer de la boue, Tertullien conclut que Dieu regardait plus loin, et qu'il visait à quelque œuvre plus considérable, cet œuvre, dit-il, c'était Jésus-Christ : et Dieu, en formant le premier homme, songeait à nous tracer ce Jésus qui devait un jour naître de sa race ; « dans cette boue qu'il ajuste, il pense à nous donner une vive image de son Fils qui doit se faire homme. »

S'il en est ainsi, aujourd'hui que je vois naître l'heureuse Marie qui doit porter le Sauveur dans ses entrailles, n'ai-je pas plus de raisons de conclure que Dieu en créant cette divine enfant avait sa pensée en Jésus-Christ, et qu'il ne travaillait que

pour lui? Ainsi ne vous étonnez pas s'il l'a formée avec tant de soin, ni s'il l'a fait naître avec tant de grâces. Pour la rendre digne de son Fils, il la modèle sur son Fils lui-même; et devant nous donner bientôt son Verbe incarné, il nous fait déjà paraître, en la nativité de Marie, un Jésus ébauché; quoique le soleil ne paraisse pas encore, nous en voyons déjà une expression en la nativité de Marie.

J'admire trois choses en notre Sauveur : l'exemption du péché, la plénitude de la grâce et une source inépuisable de charité pour notre nature. Voilà les trois rayons de notre soleil, et ainsi que nous l'avons dit, encore qu'on ne voie pas le soleil, on voit déjà ses rayons reluire par avance en Marie naissante; je veux dire l'exemption du péché, la plénitude de la grâce et une source incomparable de charité pour tous les pécheurs, voilà les trois beaux rayons que Dieu envoie sur Marie. Ils n'ont leur force entière qu'en Jésus-Christ seul, en lui seul ils font un plein

jour qui éclaire parfaitement la nature humaine, mais ils font en la sainte Vierge une pointe du jour qui commence à la réjouir.

Premier point.

Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, étant la sainteté essentielle, quoiqu'il se plaise de voir à ses pieds un pécheur qui retourne à la bonne voie, il aime toutefois d'un amour plus fort l'innocence qui ne s'est jamais démentie; et quelque grâce qu'aient à ses yeux les larmes d'un pénitent, elles ne peuvent jamais égaler les chastes agréments d'une sainteté toujours fidèle. Tels sont les sentiments de Jésus selon la nature divine; mais il en a pris d'autres pour l'amour de nous quand il s'est fait notre Sauveur. Ce Dieu donne la préférence aux innocents; mais réjouissons-nous, ce Sauveur miséricordieux est venu chercher les coupables; il ne vit que pour les pécheurs, parce que c'est pour les pécheurs qu'il est envoyé : écoutez comme il nous explique sa légation. *Je ne suis pas*

venu pour chercher les justes (Matth. ix, 18), parce que, quoiqu'ils soient plus estimables, ma commission ne s'étend pas là; comme Sauveur, je dois chercher ceux qui sont perdus. De la même manière qu'un médecin, comme homme, se plaira davantage à converser avec les hommes saints, et néanmoins, comme médecin, il aimera mieux soulager les malades. Voilà donc tout le mystère éclairci par une doctrine sainte et évangélique, pleine de consolation pour les pécheurs tels que nous sommes, et très-avantageuse à la perpétuelle innocence de Marie.

Car s'il est vrai que le Fils de Dieu aime si fortement l'innocence, sera-t-il possible qu'il n'en trouve point sur la terre? Je sais qu'il la possède en lui-même au plus haut degré de perfection; mais n'aura-t-il pas le contentement de voir quelque chose qui lui ressemble, ou du moins qui approche un peu de sa pureté? Quoi! ce juste sera-t-il éternellement parmi les pécheurs, sans qu'on lui donne la consolation de rencontrer une âme sans tache? et, dites-moi,

quelle sera-t-elle, si ce n'est sa divine mère?

Ce Sauveur charitable ne méprise pas les pécheurs; bien loin de les rejeter de devant sa face, il ne dédaigne pas de les appeler aux plus belles charges de son royaume. Il prépose à la conduite de tout son troupeau un Pierre qui a été infidèle; il met à la tête des Évangélistes un Matthieu qui a été publicain; il fait le premier des prédicateurs d'un Paul qui a été le premier des persécuteurs. Ce ne sont pas des justes et des innocents, ce sont des pécheurs convertis qu'il élève aux premières places; mais ne croyez pas qu'il tire sa sainte mère de ce même rang, il faut faire une grande différence entre elle et les autres : et quelle sera cette différence? La voici; elle est essentielle et fondamentale : il a choisi ceux-là pour les autres, il a choisi Marie pour lui-même. Ceux qu'il appelle pour les autres, il les a tirés du péché pour mieux annoncer sa miséricorde et la rémission des péchés, et dans le dessein d'appeler à la confiance les âmes que

le péché avait abattues. Et qui pouvait prêcher avec plus de fruit la miséricorde que ceux qui en étaient eux-mêmes un illustre exemple? Quel autre pouvait dire avec plus d'effet : *C'est un discours fidèle que Jésus est venu sauver les pécheurs, qu'un saint Paul qui ajoutait après : desquels je suis le premier?* (I Tim. I, 15.)

« N'est-ce pas de même que s'il eût dit au » pécheur qu'il désirait attirer : Ne crains » point, je connais la main du médecin » auquel je t'adresse, c'est lui qui m'en- » voie à toi pour te dire comme il m'a » guéri, avec quelle facilité, avec quelles » caresses. » (Saint Augustin.) C'était donc un sage conseil pour attirer à Dieu les pécheurs que de leur faire annoncer la miséricorde par des hommes qui l'avaient si bien éprouvée, c'était pour l'instruction des fidèles. Mais s'il a traité de la sorte ceux qu'il appelait pour les autres, ne croyons pas qu'il ait fait ainsi pour cette créature chérie, cette créature extraordinaire, créature unique et privilégiée qu'il n'a faite que pour lui seul, c'est-à-dire

qu'il a choisie pour être sa mère. Il a fait dans ses apôtres et ses ministres ce qui était le plus utile au salut de tous; mais il a fait en sa sainte mère ce qui était le plus doux, le plus glorieux, le plus satisfaisant pour lui-même. Par conséquent, je ne doute pas qu'il n'ait fait Marie innocente. Elle est son unique, et lui son unique; *Mon bien-aimé est pour moi et je suis pour lui*; je n'ai que lui et il n'a que moi. Je sais que le don d'innocence ne doit pas facilement être prodigué sur notre nature corrompue; mais ce n'est pas le prodiguer trop que de n'en faire part qu'à sa seule mère, et ce serait trop le resserrer que de le refuser jusqu'à sa mère. Ne nous persuadons pas que, pour distinguer Marie de Jésus, il faille lui ôter l'innocence et ne la laisser qu'à son Fils: pour distinguer le matin d'avec le plein jour, il ne faut pas remplir l'air de tempêtes, ni couvrir le ciel de nuages, c'est assez que les rayons en soient plus faibles et la lumière moins éclatante. L'innocence appartient à Jésus de droit, elle n'est en Marie que par privi-

lége ; à Jésus par nature, à Marie par grâce et par indulgence. L'innocence ordinairement reproche aux criminels leur mauvaise vie, et semble prononcer leur condamnation ; mais il n'en est pas ainsi de Marie, son innocence leur est favorable : pourquoi ? Parce que, ainsi que nous avons dit, elle n'est qu'un écoulement de l'innocence du Sauveur : l'innocence de Jésus-Christ, c'est la vie et le salut des pécheurs ; ainsi l'innocence de la sainte Vierge lui sert à obtenir le pardon pour les coupables.

Deuxième point.

Le grand saint Thomas nous enseigne que le principe des grâces en la sainte Vierge, c'est l'union très-étroite avec son Fils ; et afin que vous compreniez par les Écritures divines l'effet de cette union, remarquez une vérité importante qui est le fondement de tout l'Évangile : c'est que la source de toutes les grâces qui ont orné la nature humaine, c'est notre alliance avec Jésus-Christ ; car cette alliance a ou-

vert entre le ciel et la terre un commerce sacré qui a infiniment enrichi les hommes ; et c'est sans doute pour cette raison que l'Église inspirée de Dieu appelle l'incarnation un commerce : *O admirabile commercium!* En effet, dit saint Augustin, n'est-ce pas *un commerce admirable* où Jésus, ce charitable négociateur, étant venu en ce monde pour y trafiquer avec une nation étrangère, en prenant de nous les fruits malheureux que produit cette terre ingrate : la faiblesse, la misère et la mortalité, nous a apporté les biens véritables que produit cette céleste patrie qui est son naturel héritage : l'innocence, la paix, l'immortalité? C'est donc cette alliance qui nous enrichit. C'est pourquoi saint Paul nous assure que nous ne pouvons plus être pauvres depuis que Jésus-Christ est à nous : *Celui qui nous donne son propre Fils, que pourra-t-il nous refuser? Ne nous donne-t-il pas en lui toutes choses?* (Rom. VIII, 32.) Si c'est un avantage incompréhensible qu'on nous donne Jésus-Christ comme Sauveur, que penserons-

nous de Marie à qui le Père éternel le donne, comme il lui appartient à lui-même, comme Fils, comme Fils unique qui, pour ne point partager son cœur, ne veut point avoir de Père en ce monde? Est-il rien d'égal à cette alliance? Et ne vous persuadez pas qu'elle unisse seulement Marie au Sauveur par une union corporelle, elle a conçu son Fils par l'esprit avant de le concevoir dans ses entrailles; et cela de quelle manière? C'est que ce n'est pas la nature qui a formé en elle ce divin Enfant, elle l'a conçu par la foi, elle l'a conçu par l'obéissance. Élisabeth ayant humblement salué Marie, comme *mère de son Seigneur*, s'écrie aussitôt, toute transportée : *Heureuse qui avez cru!* (Luc, I, 43.) Comme si elle eût voulu dire : Il est vrai que vous êtes mère, mais c'est votre foi qui vous rend féconde.

Notre Sauveur ne s'unit jamais à nous par son corps que dans le dessein de s'unir plus étroitement en esprit. Table mystique, banquet adorable, et vous sacrés autels, je vous appelle à témoin de la vé-

rité que j'avance ! Mais soyez-en les témoins vous-mêmes, vous qui participez à ces saints mystères. Quand vous avez approché de cette table divine, quand vous avez vu venir Jésus-Christ à vous en son propre corps, en son propre sang, quand on vous l'a mis dans la bouche, dites-moi : avez-vous pensé qu'il voulait s'arrêter simplement au corps ? A Dieu ne plaise que vous l'ayez cru, et que vous ayez reçu seulement au corps celui qui vient pour chercher votre âme ! Ceux qui l'ont reçu de la sorte, qui ne se sont pas unis en esprit à Celui dont ils ont reçu la chair adorable, ils ont renversé son dessein, ils ont offensé son amour. Et c'est ce qui fait dire à saint Cyprien ces belles paroles : « Ils » font violence, dit ce saint martyr, au » corps et au sang du Sauveur. » Et quelle est cette violence ? C'est que Jésus recherchait le cœur, et ils l'ont arrêté au corps, où il ne voulait que passer ; ils ont empêché cet époux céleste d'aller achever dans l'esprit la chaste union où il aspirait, et ils l'ont contraint de retenir le cours im-

pétueux de ses grâces. Ainsi son amour souffre violence; et il ne faut pas s'étonner si, étant violenté de la sorte, il se tourne en indignation et en fureur. Au lieu du salut qu'il leur apportait, il opère en eux leur condamnation, et il nous montre assez par cette colère que, lorsqu'il s'unit corporellement, il veut que l'union de l'esprit soit proportionnée à celle du corps.

S'il en est ainsi, ô divine Marie! je conçois quelque chose de si grand de vous, que non-seulement je ne puis le dire, mais encore mon esprit travaille à se l'expliquer à lui-même. Car telle est votre union au corps de Jésus, lorsque vous l'avez conçu dans vos entrailles, qu'on ne peut pas s'en imaginer une plus étroite; que si l'union de l'esprit n'y répondait pas, l'amour de Jésus serait frustré de ce qu'il prétend, il souffrirait violence en vous; il faut donc, pour le contenter, que vous lui soyez unie en esprit, autant que vous le touchez de près par les liens de la nature et du sang. Et puisque cette union se fait par la grâce;

que peut-on penser? que peut-on dire? où doivent s'élever nos conceptions pour ne point faire tort à votre grandeur? Je suis contraint de baisser la vue, et, pour remettre mes yeux étonnés de vous avoir considérée si longtemps dans ce haut état qui vous approche si près de Dieu, il faut que je vous regarde dans votre charité maternelle qui vous approche si près de nous.

Troisième point.

Dieu ayant résolu de nous donner Jésus-Christ par l'entremise de Marie, il ne se contente pas de se servir d'elle comme d'un simple instrument, mais il veut qu'elle coopère à ce grand ouvrage non-seulement par ses excellentes dispositions, mais encore par un mouvement de sa volonté. C'est pourquoi le Père éternel envoie un ange pour lui proposer le mystère, et ce grand ouvrage de l'incarnation qui tient depuis tant de siècles toute la nature en attente, lorsque Dieu est résolu de l'accomplir, demeure encore en suspens, jus-

qu'à ce que la divine Vierge y ait consenti, tant il a été nécessaire aux hommes que Marie ait désiré leur salut. Aussitôt qu'elle a donné son consentement, les cieux sont ouverts, le Fils de Dieu est fait homme, les hommes ont un Sauveur. La charité de Marie a donc été, en quelque sorte, la source féconde d'où la grâce a pris son cours, et s'est répandue avec abondance sur toute la nature humaine. Et, comme dit saint Ambroise, et après lui saint Thomas : « C'est de ses bénites entrailles » qu'est sorti cet esprit de sainte ferveur » qui, étant premièrement survenu en » elle, a inondé toute la terre. » « Elle a » reçu, dit encore saint Thomas, une si » grande plénitude de la grâce qu'elle est » parvenue à une union très-intime avec » l'auteur de la grâce, et a mérité de recevoir en elle celui qui est rempli de » toutes grâces ; en l'enfantant, elle a en » quelque manière fait découler la grâce » sur tous les hommes. »

Par conséquent, réjouissons-nous de nous voir naître aujourd'hui une protec-

trice, *la nuit est passée* avec ses terreurs et ses désespoirs, *et le jour approche*, l'espérance vient, nous en voyons luire un premier rayon en la protection de la sainte Vierge. Elle vient sans doute pour notre secours, je ne sais si ses cris et ses larmes d'enfant n'intercèdent pas déjà pour notre misère ! Mais je sais qu'il n'est pas possible de choisir une meilleure avocate. Prions-la donc, avec saint Bernard, qu'elle parle pour nous au cœur de son Fils. Oui certainement, ô Marie ! c'est à vous qu'il appartient de parler au cœur ; vous y avez un fidèle correspondant, je veux dire l'amour filial, qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel et qui prévendra ses désirs. Devez-vous craindre d'être refusée quand vous parlerez au Sauveur ? « Son » amour intercède en notre faveur, la nature même le sollicite pour nous. On se » rend facilement aux prières lorsqu'on » est déjà vaincu par son affection. » (Salv. ep. iv.)

PRATIQUE.

S'unir à l'esprit de Jésus-Christ dans la sainte communion.

SIXIÈME JOUR.

NATIVITÉ DE MARIE.

1° Marie mère de Dieu, 2° Marie mère des fidèles.

Que pensez-vous que sera cet enfant?
(Luc, I, 66.)

Pour qu'une personne soit en état de nous soulager par son assistance près de la majesté divine, il est absolument nécessaire que sa grandeur l'approche de Dieu, et que sa bonté l'approche de nous : la grandeur est la main qui puise, la bonté est la main qui répand. Marie étant la mère de notre Sauveur, sa qualité l'élève bien haut auprès du Père éternel ; et la même Marie étant notre mère, sa bonté la

rabaisse jusqu'à compatir à notre faiblesse, jusqu'à s'intéresser à notre bonheur.

Premier point.

Dieu dit à Moïse son serviteur, qu'*il lui montrera tout le bien en lui découvrant son essence.* (Exod. xxxiii, 19.) C'est que la nature du bien, que nous voyons ici partagée, se trouve totalement renfermée en Dieu. Mais il faut que de cette source infinie il coule quelques ruisseaux sur les créatures, parce que, n'étant rien par nous-mêmes, nous ne pourrons jamais avoir d'être qu'autant que cette cause première laisse tomber sur nous quelques rayons ou quelques étincelles du sien. Ainsi, pour produire les créatures, il faut que ce trésor immense, il faut que ce vaste sein de Dieu, où toutes choses sont renfermées, s'ouvre en quelque sorte et coule sur nous. Et qu'est-ce qui l'ouvre? C'est la bonté : et s'il est permis à des hommes de distinguer les devoirs des divers attributs de Dieu, nous pouvons dire avec raison que, comme c'est l'infinité qui renferme

en Dieu tout le bien , c'est aussi la bonté qui le communique.

Ce ne peut être la nécessité qui oblige Dieu à étendre sur nous sa munificence, parce qu'il n'y a aucune puissance qui le domine; ni l'utilité, parce qu'il est Dieu, et qu'il n'a pas besoin de ses créatures : d'où il résulte que la bonté est l'unique dispensatrice de ses grâces; que c'est à elle d'ouvrir le trésor de Dieu, et à tirer de son sein tout ce que les créatures possèdent. C'est pourquoi nous lisons dans les saintes Lettres qu'après la création de cet univers Dieu, considérant ses ouvrages, se réjouit en quelque sorte *de ce qu'ils sont bons*. (Genes. 1, 31.) D'où vient cela, dit saint Augustin, sinon qu'il se plaît à voir en ces œuvres la bonté qui les a produites? Mais cette belle manière d'agir par amour parait plus visiblement encore en la personne du Dieu incarné. Comme son Père nous l'a donné par amour, c'est aussi par amour qu'il nous donne, et c'est l'amour qu'il a pour les hommes qui fait la distribution de ses grâces.

Cette doctrine évangélique étant supposée, approchons avec respect du berceau de la sainte Vierge et jugeons quelle sera un jour cette enfant, par l'amour que Jésus sentira pour elle. Et d'abord, je pourrais vous dire que l'amour du Sauveur, qui est une pure libéralité à l'égard des autres, à l'égard de sa sainte Mère est comme une dette, parce que c'est un amour de fils. C'est une sainte et salutaire pensée de méditer continuellement, dans l'effusion de nos cœurs, la tendre affection de notre Sauveur pour les hommes, en ce qu'il n'a rien dédaigné de ce qui était de notre nature : *Si vous exceptez le péché, il n'a rejeté aucune de nos faiblesses* (Hebr. iv, 15), et au lieu de nos infirmités qu'il a prises, il nous a communiqué ses grandeurs. Ah ! Jésus s'est plu dans mon néant, et je ne veux point me plaire dans sa grandeur ! Son amour lui a fait trouver une douce satisfaction en se revêtant de ma pourriture, et je n'en veux pas trouver à me revêtir de sa gloire ! Et mon cœur aime mieux courir après des délices qui passent

et des biens que la mort enlève ! Mais demandons au divin Époux d'où vient qu'il ne s'est pas contenté de se revêtir de notre nature et qu'il veut prendre encore nos infirmités ? La raison en est claire dans les Écritures : c'est que le dessein de notre Sauveur dans sa bienheureuse incarnation est de se rendre en tout semblable aux hommes, et comme tous ses ouvrages sont achevés et ne souffrent aucune imperfection, il ne veut point de ressemblance imparfaite. C'est pourquoi, dans le jardin des Olives, je le vois dans la crainte et dans la tristesse, dans une telle consternation, qu'il sué sang et eau dans la seule appréhension du supplice qu'on lui prépare. Dans quelle histoire a-t-on lu qu'un accident pareil soit jamais arrivé à d'autres qu'à lui, et n'avons-nous pas raison de conclure que jamais homme n'a eu les passions si tendres ni si fortes que mon Sauveur, bien qu'il les eût toujours modérées, parce qu'elles étaient très-soumises à la volonté de son Père ?

A plus forte raison doit-on dire que son

cœur était tout d'amour pour la sainte Vierge sa mère. Car s'il s'est franchement revêtu de sentiments de faiblesse qui semblaient indignes de sa personne, combien doit-il plutôt avoir pris l'affection envers les parents, puisque dans la nature même il n'y a rien de plus équitable et de plus nécessaire ! Ne serait-ce pas mépriser sa chair que de ne pas aimer fortement cette sainte Vierge, du sang de laquelle elle était formée : tellement qu'il est impossible que le cœur du divin Jésus ne fût pas pénétré jusqu'au fond de l'amour de Marie sa mère très-pure, puisque cet amour filial était l'accomplissement nécessaire de sa bienheureuse incarnation ?

Dès le premier jour que Marie naît au monde, Jésus la regarde comme sa mère, parce qu'elle l'est en effet, selon l'ordre des décrets divins ; il regarde en elle ce sang dont sa chair est formée, et il le considère déjà comme sien ; il s'en met pour ainsi dire en possession en le consacrant par son Esprit saint ; ainsi son alliance avec Marie commence à la nativité de cette

Princesse, et avec l'alliance, l'amour, et avec l'amour la munificence; car il est impossible qu'un Dieu aime et ne donne pas !

Combien donc illustre, combien glorieuse est votre nativité, ô divine, ô très-admirable Marie ! quelle abondance de dons célestes est répandue sur vous ! Il me semble que je vois les anges qui contemplent avec respect le palais qui est déjà marqué pour leur maître par un caractère divin que le Saint-Esprit y imprime. Mais je vois le Fils de Dieu, le Verbe éternel qui vient lui-même consacrer son temple et l'enrichir de trésors célestes avec une profusion qui n'a pas de bornes, parce qu'il veut, ô bénite enfant dans laquelle notre bénédiction prend son origine ! il veut que vous naissiez digne de lui et qu'il vous serve d'avoir un fils qui soit l'auteur de votre naissance.

Deuxième point.

Pour entendre solidement quelle est la fécondité de Marie qui lui donne tous les

chrétiens pour enfants, distinguons deux sortes de fécondité : fécondité de nature, fécondité de la charité. Nous voyons dans les adoptions faites par des hommes privés d'enfants, que ce que la nature leur a refusé, ils tâchent de l'acquérir par l'amour ; c'est ainsi que la charité est féconde, et ceux qui ont entendu l'Apôtre disant : *Mes petits enfants, que j'enfante de nouveau, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous* (Gal. iv, 19), savent bien que la charité se fait des enfants ; c'est pourquoi saint Augustin dit souvent que la charité est une mère. Cette double fécondité que nous voyons dans les créatures est émanée de celle de Dieu. La nature de Dieu est féconde et lui donne son Fils naturel qu'il engendre dans l'éternité. La charité de Dieu est féconde et lui donne des fils adoptifs ; c'est de là que nous sommes nés avec tous les enfants d'adoption.

Marie participe à la fécondité naturelle de Dieu, engendrant son propre Fils, et à la fécondité de sa charité, engendrant aussi tous les fidèles, « à la naissance des-

« quels elle a coopéré par sa charité. » (Saint Augustin.) Donc, réjouissons-nous en la nativité de Marie, comprenons que nos intérêts sont unis très-étroitement à ceux de Jésus, puisque tout ce qui naît pour Jésus naît aussi pour nous. Voyons naître pour nous avec cette Vierge une source de charité qui ne tarit point, buvons à cette source, jouissons de son amour maternel.

Mais méditons ce qu'exige la maternité de Marie. Ceux qui sont véritablement ses enfants ne sont pas ces chrétiens délicats qui ne peuvent souffrir les afflictions et qui tremblent au seul nom de la pénitence. O Marie ! vous voulez des enfants plus forts et plus généreux ; et ces forts et ces généreux enfants, vous les trouvez au pied de la croix. Appuyons par l'Écriture cette vérité importante et posons pour premier principe que les fidèles sont à Marie, en tant que Jésus-Christ les lui a donnés, parce qu'étant rachetés au prix de son sang, il n'y a que lui seul qui peut nous donner. Or, cherchant dans l'Évangile

l'endroit où Jésus nous a donnés à Marie, je trouve qu'il nous a donnés étant sur la croix. Où est-ce qu'il a dit à son cher disciple : *O disciple ! voilà ta mère ?* Où est-ce qu'il a dit à Marie : *O femme ! voilà votre fils ?* (Joan. xx, 27.) N'est-ce pas du haut de la croix ? C'est donc là qu'en la personne de son bien-aimé, il donne tous les fidèles à sa sainte Mère ; c'est là que nous devenons ses enfants.

Et d'où vient que le Sauveur a voulu attendre à cette heure dernière pour nous donner à Marie comme ses enfants ? C'est qu'il veut lui donner pour nous des entrailles de mère. Et comment cela ? Admirez le secret de Dieu ! Marie était au pied de la croix, elle voyait son Fils tout couvert de plaies, tendant ses bras à un peuple incrédule et impitoyable ; son sang débordait de tous côtés par ses veines cruellement déchirées ; qui pourrait dire quelle était l'émotion du sang maternel ? Ah ! jamais elle ne sentit mieux qu'elle était mère !

Quand l'âme est prévenue de quelque

passion violente, elle reçoit aisément les mêmes impressions pour tout ce qui se présente : par exemple, vous êtes possédé d'un mouvement de colère, il sera difficile que ceux qui approchent de vous n'en ressentent quelques effets. Il en est de même des autres passions, parce que l'âme étant déjà excitée, il ne reste plus qu'à l'appliquer sur d'autres objets, chose à quoi son propre mouvement la rend extrêmement disposée. C'est pourquoi le Sauveur, qui voulait que sa mère fût aussi la nôtre, afin d'être notre frère de toute façon, considérant du haut de la croix combien son âme était attendrie, et comme si c'eût été là qu'il l'eût attendue, il prit son temps de lui dire, en lui montrant saint Jean : *O femme, voilà votre fils !* Ce sont ses mots, et voici son sens : O femme affligée à qui un amour infortuné fait éprouver maintenant jusqu'où peuvent aller la tendresse et la compassion d'une mère ! cette même affection maternelle qui se réveille si vivement en votre âme pour moi, ayez-la pour Jean, mon disciple et mon bien-aimé ;

ayez-la pour tous mes fidèles, que je vous recommande en sa personne, parce qu'ils sont tous mes disciples et mes bien-aimés ! Cesont ces paroles qui imprimèrent au cœur de Marie une tendresse de mère pour tous les fidèles comme pour ses véritables enfants, car est-il rien de plus efficace sur le cœur de la sainte Vierge que les paroles de Jésus mourant ?

PRATIQUE.

Doutez - vous après cela quels sont les enfants de la sainte Vierge ? Qui ne voit que ses véritables enfants sont ceux qu'elle trouve au pied de la croix ?



SEPTIÈME JOUR.

NATIVITÉ DE MARIE.

1° Amour de Marie pour Jésus, 2° amour de Jésus pour sa mère, 3° alliance de Marie avec le Père éternel.

Que pensez - vous que sera cet enfant ?
(Luc, 1, 66.)

Premier point.

Dites - moi, chrétiens, après les choses que vous avez lues, quelle opinion avez-vous de cette aimable enfant qui vient de naître? Pour moi, je ne puis que m'écrier : O fille mille et mille fois bienheureuse d'être prédestinée à un amour si excessif pour celui seul qui mérite nos affections !

Vous n'ignorez pas que l'amour du Seigneur Jésus c'est le plus beau présent dont Dieu honore les saints. Dès le commencement des siècles il était, bien qu'absent, les délices des patriarches : Abraham, Isaac, Jacob ne pouvaient presque modérer leur joie, quand seulement ils son-

geaient qu'un jour il naîtrait de leur race; vous donc, ô heureuse Marie! vous qui le verrez sortir de vos bénites entrailles, vous qui le contemplerez sommeillant entre vos bras, ou attaché à vos chastes mamelles, comment n'en serez-vous pas transportée? En suçant votre lait virginal, ne fera-t-il pas couler en votre âme l'ambrosie de son saint amour?

Mais disons encore qu'une des plus grandes grâces de Dieu c'est de penser souvent au Sauveur! Oui, certes, il faut le reconnaître, son nom est un miel à la bouche; c'est une lumière à nos yeux, c'est une flamme à nos cœurs; il y a je ne sais quelle grâce que Dieu a répandue et dans toutes ses paroles et dans toutes ses actions; y penser c'est la vie éternelle! C'était toute la douceur de Marie; nous voyons dans les Évangiles que tout ce que lui disait son Fils, tout ce qu'on lui disait de son Fils, *elle le conservait*, elle le repassait mille et mille fois *dans son cœur*. (Luc, II, 19.) Il tenait si fort à son âme, qu'aucune force ni violence n'était capable

de l'en distraire ; car il eût fallu lui tirer de ses veines jusqu'à la dernière goutte de ce sang maternel qui ne cessait de lui parler de son Fils. Aussi quelle admiration de sa vie ! quels charmes dans ses paroles ! quelle douleur dans sa passion ! quel sentiment de sa charité ! quel contentement de sa gloire ! Et, après qu'il fut retourné à son Père, quelle impatience de le rejoindre !

Deuxième point.

Si je n'ai pu dépeindre l'affection de la mère selon son mérite, je pourrai encore moins vous représenter celle du fils, parce que je suis assuré qu'autant que notre Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute autre chose, d'autant est-il meilleur fils qu'elle était bonne mère. O Dieu ! quelle sera un jour cette enfant ? Heureuse, mille fois heureuse d'aimer si fort le Sauveur, et d'être si fort aimée du Sauveur ! Aimer le Fils de Dieu, c'est une grâce que les hommes ne reçoivent que de lui-même, et, parce que Marie est sa mère et qu'une

mère aime naturellement ses enfants, ce qui est grâce pour les autres lui est comme passé en nature. D'autre part, être aimé du Fils de Dieu est une pure libéralité dont il daigne honorer les hommes, et, parce qu'il est fils de Marie et qu'il n'y a point de fils qui ne soit obligé de chérir sa mère, ce qui est libéralité pour les autres, à l'égard de la sainte Vierge devient une obligation. S'il l'aime de cette sorte, il faudra nécessairement qu'il lui donne; il ne pourra lui donner autre chose que ses propres biens : les biens du Fils de Dieu sont les vertus et les grâces; c'est son sang innocent qui les fait inonder les hommes. Et à quel autre pensez-vous qu'il donnerait plus de part à son sang qu'à celle dont il a tiré tout son sang? Pour moi, il me semble que ce sang précieux prenait plaisir à ruisseler pour elle à gros bouillons sur la croix, sentant bien qu'elle en était la source. Bien plus, nous savons que le Père éternel ne peut s'empêcher d'aimer tout ce qui touche de près à son Fils? N'est-ce pas en sa personne que le

ciel et la terre s'embrassent et se réconcilient? N'est-il pas le nœud éternel des affections de Dieu et des hommes? N'est-ce pas là toute notre gloire et le seul fondement de nos espérances? Comment n'aimera-t-il donc pas la très-heureuse Marie qui vivra avec son Fils dans une société si parfaite? Mais d'autant que quelques-uns pourraient se persuader que cette sainte société n'a point d'autres liens que ceux de la chair et du sang, faisons voir avec quels avantages la sainte Vierge est entrée dans l'alliance du Père éternel par sa maternité glorieuse.

Troisième point.

Cet amour dont je vous parlais tout à l'heure ne s'arrêtait point à la seule humanité de son Fils, il allait plus avant; et par l'humanité, comme par un moyen d'union, il passait à la nature divine, qui en est inséparable. N'est-il pas vrai qu'une bonne mère aime tout ce qui touche à la personne de son fils? Je sais bien qu'elle va quelquefois plus avant, qu'elle porte

son amitié jusqu'à ses amis et généralement à toutes les choses qui lui appartiennent. Mais particulièrement pour ce qui regarde la personne de son fils, vous savez qu'elle y est sensible au dernier point. Je vous demande maintenant qu'était la Divinité au fils de Marie? Comment touchait-elle à sa personne? lui était-elle étrangère? J'interpelle seulement votre foi, qu'elle me réponde.

Vous dites tous les jours en récitant le symbole que *vous croyez en Jésus-Christ, Fils de Dieu, qui est né de la Vierge Marie*; celui que vous reconnaissez pour le Fils du Dieu tout-puissant et celui qui est né de la Vierge Marie sont-ce deux personnes? Sans doute, ce n'est pas ainsi que vous l'entendez : c'est le même qui étant Dieu et homme, selon la nature divine est le fils de Dieu, et selon l'humanité le fils de Marie; c'est pourquoi les saints Pères ont enseigné que Marie est *mère de Dieu*. C'est cette foi qui a triomphé des blasphèmes de Nestorius et qui jusqu'à la consommation des siècles fera trembler les démons. Si je

dis après cela que la bienheureuse Marie aime son fils tout entier, quelqu'un pourrait-il désavouer une vérité si plausible? Par conséquent, ce fils qu'elle chérissait tant, elle le chérissait comme un Homme-Dieu. Et d'autant que ce mystère n'a rien de semblable sur la terre, je suis contraint d'élever bien haut mon esprit pour avoir recours à un grand exemple, je veux dire à l'exemple du Père éternel.

Depuis que l'humanité a été unie à la personne du Verbe, elle est devenue l'objet nécessaire des complaisances du Père. Dites-moi, quand cette voix miraculeuse éclata sur le Thabor de la part de Dieu : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé dans lequel je me suis plu* (Matt. XVII, 5), de qui pensez-vous que parlât le Père éternel? N'est-ce pas de ce Dieu revêtu de la chair qui paraissait tout resplendissant aux yeux des apôtres? Cela étant ainsi, vous voyez bien par une déclaration si authentique qu'il étend son amour paternel jusqu'à l'humanité de son Fils, et qu'ayant uni si étroitement la nature humaine avec

la nature divine, il ne veut plus les séparer dans son affection. Aussi est-ce là tout le fondement de notre espérance, quand nous considérons que Jésus, qui est homme tout ainsi que nous, est reconnu et aimé de Dieu comme son Fils.

Ne vous offensez pas si je dis qu'il y a quelque chose de pareil dans l'affection de la sainte Vierge, et que son amour embrasse tout ensemble la divinité et l'humanité de son Fils que la main puissante de Dieu a si bien unies; car Dieu, par un conseil admirable, ayant jugé à propos que la sainte Vierge engendrât dans le temps celui qu'il engendre dans l'éternité, il l'a par ce moyen associée en quelque façon à sa génération éternelle. Entendez ce mystère : c'est l'associer à sa génération éternelle que de la faire mère d'un même fils avec lui. Partant, puisqu'il l'a comme associée à sa génération éternelle, il était convenable qu'il fit couler en même temps dans son sein quelque étincelle de cet amour infini qu'il a pour son Fils; cela était bien digne de sa sagesse. Comme sa

providence dispose toutes choses avec une justesse admirable, il fallait qu'il imprimât dans le cœur de la sainte Vierge une affection qui passât bien loin la nature, et qu'il allât jusqu'au dernier degré de la grâce, afin qu'elle eût pour son Fils des sentiments dignes d'une mère de Dieu, et dignes d'un homme-Dieu !

Après cela, ô Marie ! quand j'aurais l'esprit d'un ange de la plus sublime hiérarchie, mes conceptions seraient trop ravalées pour comprendre l'union très-parfaite du Père éternel avec vous ! Il a voulu que vous fussiez la mère de son Fils unique et être le Père du vôtre ! O prodige ! ô abîme de charité ! quel esprit ne se perdrait dans la considération de ces complaisances incompréhensibles qu'il a eues pour vous depuis que vous lui touchiez de si près par ce commun fils, le nœud inviolable de votre sainte alliance, le gage de vos affections mutuelles que vous vous êtes donné amoureusement l'un à l'autre !

Croissez donc, ô heureuse enfant ! que le ciel propice puisse faire tomber sur votre

tête innocente les plus douces de ses influences ! Croissez, et puissent bientôt toutes les nations venir adorer votre Fils ! Puisse votre gloire être reconnue de tous les peuples du monde auxquels votre enfantement donnera une paix éternelle ! Pour nous, mus d'un pieux respect pour celui qui vous a choisie, nous venons honorer votre lumière naissante et jeter sur votre berceau, non des lis et des roses, mais des bouquets sacrés de désirs ardents et de sincères louanges.

PRATIQUE.

Union avec Dieu par l'amour.



HUITIÈME JOUR.

PRÉSENTATION DE LA SAINTE VIERGE.

On les conduira dans le temple du Roi.
(Ps. XLIV, 16.)

Ouvrez-vous devant Marie, portes éternelles ! Voici le temple qu'on présente au

temple, le sanctuaire au sanctuaire, l'arche véritable où repose le Seigneur effectivement, à l'arche figurative où il ne repose qu'en image. Marie va dans la retraite, parce que : 1° le monde corrompt, étourdit et dissipe l'esprit ; il empêche d'écouter Dieu : il faut le silence de l'âme et de toutes les passions et de toutes les facultés pour écouter Dieu. La retraite est une fontaine scellée dont les eaux seront également corrompues, soit que la fontaine s'écoule en la mer, soit que la mer s'écoule dans la fontaine. Ainsi, soit que vous vous jetiez dans le monde, soit que le monde pénètre au dedans, vous courez les mêmes risques. Voilà la retraite perpétuelle : c'est sortir de ses sens, sortir de ses passions. Toujours Dieu nous dit : *Sors de ta parenté* (Genes. XII, 1), de toutes les choses qui te touchent.

2° L'adoration perpétuelle consiste dans la complaisance à la volonté du Père, à faire sa cour à Dieu, comme on la fait à son souverain. Jésus-Christ dit à son Père : *Oui, mon Père, je vous rends gloire, parce*

qu'il vous a plu que cela fût ainsi. (Matth. II, 26.) Au ciel, les saints, en témoignage de leur pleine adhésion à la volonté de leur Dieu, s'écrient sans cesse : Amen ! que cela soit ainsi ! Pour faire cette adoration, il faut aimer : l'amour veut adorer, et il ne se satisfait pas qu'il ne vive dans une dépendance absolue, c'est la nature de l'amour. L'amour profane même ne parle que d'hommages, que d'adoration, pour nous faire voir que pour être aimé, dans toute la force du mot, il faut être quelque chose de plus qu'une créature mortelle.

L'adoration perpétuelle entraîne nécessairement la présence perpétuelle, car, sans gêner l'esprit, l'amour rappellera sans cesse l'objet qui l'excite. On ne saurait oublier longtemps ce qu'on aime ; quand même la mémoire l'oublierait, le cœur le rappellerait ; il irait l'y graver de nouveau avec des caractères de flamme.

3° Le cœur blessé se tourne sans cesse à celui dont lui vient le trait ; il ne dort même pas dans le sommeil : *Je dors et mon cœur veille.* Au moindre bruit de l'É-

poux, au souffle de sa voix, l'épouse sacrée s'empresse d'aller au-devant de lui : *J'entends la voix de mon bien-aimé, il frappe à ma porte.* (Cant. v, 2.) C'est là le renouvellement perpétuel du cœur.

Il existe deux infinités : le tout et le néant. Il faut toujours croître ou toujours décroître, et cela sans bornes.

4° Apprenez donc, apprenez quelle est la vraie dévotion à la sainte Vierge. C'est en vain que nous choisissons pour patrons ceux dont nous ne voulons pas être les imitateurs. « Il suffit, dit saint Augustin, » qu'ils trouvent en nous quelques traits » de leurs vertus pour qu'ils daignent s'intéresser pour nous auprès du Seigneur. » C'est une prétention ridicule de croire que la très-sainte mère de Dieu admette au nombre de ses enfants ceux qui ne tâchent pas de se conformer à ce beau et admirable exemplaire.

Et qu'imitons-nous particulièrement en la sainte Vierge, si ce n'est cet amour si tendre, si fort qu'elle a eu pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ? Que pouvons-nous

faire qui lui plaise davantage que d'attacher toutes nos affections à celui qui a été et qui sera éternellement ses délices? Enfin, qu'y a-t-il qui nous soit ni plus nécessaire, ni plus honorable, ni plus doux que cet amour? Quelle plus grande nécessité que d'aimer celui dont il est écrit : *Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème!* (I Cor. XVI, 22.) Et quel plus grand honneur que d'aimer un Dieu? Et quelle plus ravissante douceur que d'aimer uniquement un Dieu-homme?

Certes, Dieu est infiniment aimable en lui-même; mais quand je considère ce Dieu fait homme, je me perds, je ne sais plus ni que dire ni que penser, et je conçois seulement que je suis la plus méchante et la plus déloyale, la plus ingrate et la plus méprisable des créatures, si je ne l'aime par-dessus toutes choses. Qu'est-ce que ce Dieu-Jésus? Qu'est-ce autre chose qu'un Dieu nous cherchant, un Dieu se familiarisant avec nous, un Dieu brûlant d'amour pour nous, un Dieu se donnant à nous tout en-

tier, et qui, pour toute récompense, ne veut que nous? Ingrat mille et mille fois celui qui ne l'aime pas! Malheureux, et infiniment malheureux, celui qui ne comprend pas combien cet amour est doux!

Donc si vous voulez plaire à Marie, faites tout pour Jésus; vivez en Jésus, vivez de Jésus : c'est l'unique moyen de gagner le cœur de cette bonne mère, imitez son affection pour son Fils. Elle est mère de Jésus-Christ, nous sommes ses membres; elle a conçu la chair de Jésus, nous la recevons dans l'Eucharistie; son sang coule dans nos veines par le sacrement, nous en sommes lavés et nourris. Et Jésus lui-même, quand on lui disait : *Votre mère et vos frères vous cherchent*, étend ses mains à ses disciples et répond : *Voilà ma mère, voilà mes frères; et celui qui fait la volonté de mon Père céleste, celui-là est mon frère, ma sœur et ma mère!* (Marc, III, 32, 33, 34, 35.) O douces et ravissantes paroles! les fidèles sont *ses frères!* Ce n'est pas assez, *ils sont ses frères et ses sœurs!* C'est trop peu, *ils sont ses frères, ses sœurs et sa*

mère! Notre Sauveur nous aime si fort qu'il ne refuse avec nous aucun titre d'alliance, il nous donne quel nom il nous plaît, pourvu que nous fassions la volonté de son Père céleste. Et quelle est la volonté du Père céleste, sinon que nous aimions son bien-aimé? *Celui-ci, dit-il, est mon Fils bien-aimé, dans lequel je me suis plu dès l'éternité.* (Matth. III, 17.) Tout lui plaît en Jésus, et rien ne lui plaît qu'en Jésus, et il ne reconnaît pas pour siens ceux qui ne consacrent pas, à l'exemple de Marie, tout leur cœur à Jésus.

Ah! je vous le demande, fidèles, le faisons-nous? Notre Sauveur a dit : *Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à soi-même.* (Ibid., XVI, 24.) Qui a renoncé à soi-même? *Tous cherchent leurs propres intérêts et non ceux de Jésus-Christ.* (Phil. II, 21.) Avez-vous compris quel ouvrage et quelle difficulté c'est que de renoncer à soi-même? Vous avez, dites-vous, quitté les mauvaises inclinations aux plaisirs mortels; Dieu vous en fasse la grâce par sa bonté! Mais une injure vous est

demeurée sur le cœur; vous en poursuivez la vengeance : vous n'avez point renoncé à vous-même. Mais j'ai surmonté ce mauvais désir, c'est tout ce que Jésus-Christ demande de moi. Ne vous y trompez pas, ce n'est pas assez : recherchez les secrets de vos consciences, peut-être que l'avarice, peut-être que ce poison subtil de la vaine gloire, peut-être qu'un certain repos de la vie, un vain désir de plaire au monde, et cette inclination naturelle aux hommes de s'élever toujours au-dessus des autres, ou quelque autre affection pareille règne en vous; si cela est ainsi, vous n'avez pas renoncé à vous-même. Bref, considérez que nous sommes au milieu d'une infinité d'objets qui nous sollicitent sans cesse; tant qu'il y a une fibre de notre cœur qui est attachée aux choses mortelles, nous n'avons point renoncé à nous-mêmes, et par conséquent nous ne suivons pas celui qui a dit : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même.* Et si nous ne le suivons pas, où sommes-nous?

Qui est donc celui qui a vraiment re-

noncé à soi-même? Celui qui méprise le siècle présent, qui ne craint rien tant que de s'y plaire, qui regarde cette vie comme un exil, *qui use des biens* qu'elle nous présente *comme n'en usant pas*, considérant *sans cesse que la figure de ce monde passe* (I Cor. VII, 31), qui soupire après Jésus-Christ, qui croit n'avoir aucun bien et aucun repos jusqu'à ce qu'il soit avec lui. Celui-là a renoncé à soi-même et peut présenter à Jésus un cœur qui lui soit agréable, parce qu'il ne brûle que pour lui seul. Si nous n'avons pas atteint cette perfection, comme sans doute nous en sommes éloignés, tendons-y de toutes nos forces si nous voulons être appelés chrétiens. Vivant ainsi, fidèles, vous pourrez prier la sainte Vierge avec confiance qu'elle présente vos oraisons à son Fils Jésus; vous serez ses véritables enfants en Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous l'aimerez et elle vous aimera pour Notre-Seigneur Jésus-Christ; elle priera pour vous au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et elle vous obtiendra la jouissance parfaite de son Fils

Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est l'unique félicité.

PRATIQUE.

Renoncer à soi-même pour suivre Jésus.

NEUVIÈME JOUR.

L'ANNONCIATION.

1^o Humiliation, 2^o appauvrissement, 3^o libéralité
du Verbe incarné dans le sein de Marie.

Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté (Luc, XI, 2).

Ce n'est plus une femme, c'est toute l'Église catholique qui, adorant le Verbe divin dans les entrailles de la sainte Vierge, s'écrie avec transport que ses entrailles sont bienheureuses. Et comme le bonheur de la sainte Vierge ne consiste pas seulement dans les grâces qui lui sont données, mais dans celles que nous recevons par

son entremise , je vous expliquerai , si Dieu le permet , le miracle qui s'est fait en elle pour notre commune félicité , afin que vous compreniez pour combien de raisons ses entrailles sont appelées bienheureuses. Je suivrai dans cette matière les traces que saint Augustin nous a marquées et je réduirai à trois chefs ce qui s'opère aujourd'hui dans la sainte Vierge : « Regardez , » dit ce saint évêque , cette chaste servante » de Dieu , vierge et mère tout ensemble ; » c'est là que le Fils de Dieu a pris la forme » d'esclave , c'est là qu'il s'est appauvri , » c'est là qu'il a enrichi les hommes. »

Ce Dieu , qui prend une chair humaine , ne se charge de notre nature que dans le dessein de la réparer ; et pour cela , trois choses étaient nécessaires : 1° de confondre notre orgueil ; 2° de relever notre bassesse ; 3° d'enrichir notre pauvreté. Il fallait confondre l'orgueil , qui était la plus grande plaie de notre nature et le plus grand obstacle à la guérison ; et pour cela , est-il rien de plus efficace que de voir Dieu rabaisé jusqu'à prendre la forme d'esclave ?

Mais l'ouvrage de notre salut n'est pas achevé, et l'orgueil étant confondu, il faut encourager la faiblesse, de peur que notre nature, n'étant plus occupée que de son néant, n'osât pas s'approcher de Dieu ni même regarder le ciel, et au lieu qu'elle se perdait par orgueil, elle ne périt encore plus par le désespoir. Pour lui donner du courage, « Dieu se fait pauvre, dit saint » Augustin, de peur que l'homme pauvre » et misérable, étant effrayé par l'éclat et » la pompe de ses richesses, n'ose pas s'ap- » procher de lui avec sa pauvreté et sa mi- » sère. »

Ayant donc relevé notre courage abattu, que reste-t-il maintenant à faire, sinon qu'il rende le bien à ceux auxquels il a déjà rendu l'espérance? Et c'est ce qu'il fait en se donnant à nous avec ses trésors et ses grâces par son incarnation, qui s'accomplit en la sainte Vierge. O entrailles vraiment bienheureuses, dans lesquelles la nature humaine reçoit tant de grâces!

Premier point.

Nous apprenons par les saintes lettres que le genre humain est tombé par l'impulsion de Satan. Cet esprit superbe est tombé sur nous comme un grand bâtiment qu'on jette par terre et qui en accable un moindre sur lequel il tombe ; il a imprimé sur nous, dit saint Augustin, un mouvement semblable à celui qui le précipite lui-même ; étant donc abattu par son propre orgueil, il nous a entraînés en nous renversant dans le même sentiment dont il est poussé, de sorte que nous sommes superbes aussi bien que lui, et c'est le vice le plus dangereux de notre nature. Je dis le plus dangereux, parce que ce vice est celui de tous qui s'oppose le plus au remède et qui éloigne le plus la miséricorde : car l'homme étant misérable, il se serait rendu digne de pitié s'il n'eût été orgueilleux. Il est assez naturel d'user de clémence envers un malheureux qui se soumet, « mais est-
» il rien de plus indigne de compassion
» qu'un misérable superbe qui joint l'ar-

.

» rogance à la faiblesse? » (Saint Augustin.) C'était l'état où nous étions. Cette présomption fermait la porte à la clémence ; ainsi, pour soulager notre misère, il fallait avant toutes choses guérir notre orgueil ; il fallait nous apprendre l'humilité ; c'est pourquoi Dieu s'humilie dans les entrailles de la sainte Vierge et y *prend la forme d'esclave*.

L'orgueil, dit saint Augustin, est une fausse et pernicieuse imitation de la divine grandeur. Cette parole est pleine de sens, mais une belle distinction du même saint Augustin nous en fera entendre le fond. Il y a des choses, dit-il, où Dieu nous permet de l'imiter, et d'autres où il le défend. Il est vrai que ce qui l'excite à la jalousie, c'est lorsque l'homme se veut faire Dieu ; mais il ne s'offense pas de toutes sortes de ressemblances. Car premièrement, *il nous a faits à son image* ; nous portons empreints sur nous les traits de sa face et les caractères de ses perfections. Il y a des attributs dans lesquels il n'est pas jaloux que nous l'imitions ; au contraire, il nous

le commande : par exemple, voyez sa miséricorde, dont il est dit dans son Écriture qu'elle éclate par-dessus ses autres ouvrages (ps. CXLIV, 9); il nous est ordonné de nous conformer à cet admirable modèle : *Soyez miséricordieux comme votre Père est miséricordieux*. Dieu est patient envers les pécheurs, il veut que nous nous montrions ses enfants en imitant sa patience à l'égard de nos ennemis. Ainsi, comme il est véritable, vous pouvez l'imiter dans sa vérité; il est juste, vous pouvez le suivre dans sa justice; il est saint, et encore que sa sainteté semble être incommunicable, il ne se fâche pas que vous osiez porter vos prétentions jusqu'à lui ressembler dans ce merveilleux attribut; au contraire, il vous le commande : *Soyez saints, parce que je suis saint*. (Lévit. XIX, 2.)

Quelle est donc cette ressemblance qui lui cause tant de jalousie? C'est lorsque nous voulons lui ressembler dans l'honneur de l'indépendance, en prenant notre volonté pour loi souveraine; c'est alors qu'il repousse avec violence tous ceux qui

veulent ainsi attenter à la majesté de son empire.

Mais, ô voies corrompues des enfants d'Adam ! ô étrange dépravation de notre cœur ! dans les choses où il se propose pour modèle, nous ne voulons pas l'imiter ! En celle où il veut être unique et inimitable, nous entreprenons de le contrefaire !

Car comme Dieu n'a personne au-dessus de lui qui le règle et qui le gouverne, nous voulons être, dit saint Augustin, les arbitres souverains de notre conduite ; ainsi notre orgueil nous érige en de petits dieux. Eh bien ! ô superbe ! ô petit dieu ! voici le grand Dieu vivant qui s'abaisse pour te confondre ! Un homme se fait dieu par orgueil, un Dieu se fait homme par humilité ; l'homme s'attribue faussement la grandeur de Dieu, Dieu prend véritablement le néant de l'homme ! Considérons ce qui s'accomplit dans les entrailles de la sainte Vierge : là, *un Dieu s'épuise et s'anéantit en prenant la forme d'esclave*, afin que l'esclave soit confondu quand il veut faire le maître et le souverain.

Mais voici un nouveau secret de la miséricorde divine : elle ne veut pas seulement confondre l'orgueil, elle a assez de condescendance pour vouloir en quelque sorte le satisfaire, car il a fallu donner quelque chose à cette passion indocile qui ne se rend jamais tout à fait. L'homme avait osé aspirer à l'indépendance divine, on ne peut pas le contenter en ce point ; le trône ne se partage pas, la majesté souveraine ne peut souffrir d'égal. Mais voici un conseil de miséricorde qui sera capable de le satisfaire : si nous ne pouvons ressembler à Dieu dans cette souveraine indépendance, il veut nous ressembler dans l'humilité. L'homme ne peut devenir indépendant ; un Dieu, pour le contenter, deviendra soumis, « afin, dit saint Augustin, » que l'homme qui méprise l'humilité, qui » l'appelle simplicité et bassesse quand il » la voit dans les autres hommes, ne dé- » daignât plus de la pratiquer en la voyant » dans un Dieu. » Voilà le conseil de notre Dieu pour guérir l'arrogance humaine, qui ne peut souffrir aucun joug ni céder à au-

cunes lois, pas même à celles de Dieu. Mais pesons davantage cette parole : *Il a pris la forme d'esclave*, il a pris la nature humaine, qui l'oblige à être sujet, lui qui était né souverain. Il descend encore un degré : *il a pris la forme d'esclave*, parce qu'il a paru comme pécheur, qu'il s'est revêtu de la ressemblance de la chair de péché, qu'en cette qualité il a porté sur lui la marque d'esclave, par exemple la circoncision, et qu'il a mené une vie servile : *il est venu, non pour être servi, mais pour servir.* (Matth. xx, 28.) Il s'abaisse beaucoup plus bas. *Il a pris la forme d'esclave*, parce qu'il n'est pas seulement semblable aux pécheurs, mais qu'il est la victime publique pour tous les pécheurs. Dès le premier moment de sa conception, *en entrant dans le monde*, dit le saint Apôtre, *il s'est mis en état de victime; il a dit: Je viens, ô mon Dieu! pour faire votre volonté.* (Hebr. x, 5, 7.)

Mais peut-être qu'en se soumettant à la volonté de son Père, vous croirez qu'il veut s'exempter de dépendre de celle des hom-

mes : non, ne le croyez pas ; car la volonté de son Père est qu'il soit livré comme victime à la volonté des hommes pécheurs, à la volonté de l'enfer : *c'est ici votre heure, disait-il, et la puissance des ténèbres.* (Luc, xxii, 53.) Il n'a pas attendu à la croix pour faire cet acte de soumission ; *il l'a fait en entrant dans le monde.* Marie a été l'autel où il s'est premièrement immolé ; Marie a été le temple où il a rendu à Dieu ce premier hommage, où s'est vu pour la première fois ce grand et admirable spectacle d'un Dieu soumis et obéissant jusqu'à se dévouer à la mort, jusqu'à se livrer aux pécheurs et à l'enfer même, pour faire de lui à leur volonté.

A la vue d'un abaissement si profond, qui pourrait refuser de se soumettre ? Vous devez chérir les dernières places, qui, après les humiliations du Dieu incarné, sont devenues les plus honorables. Marie entre aujourd'hui dans ces sentiments : quoique sa pureté angélique ait été un puissant attrait pour faire naître Jésus-Christ en elle, ce n'est pas néanmoins cette pureté qui a

consommé le mystère, ç'a été l'humilité et l'obéissance; si Marie n'avait pas dit qu'elle était *servante*, en vain elle eût été vierge, et nous ne nous écrierions pas aujourd'hui que *ses entrailles sont bienheureuses*. « C'est » en effet quelque chose de si grand d'être » humble et soumis, dit saint Augustin, » que si ce Dieu qui est si grand ne le de- » venait, nous ne pourrions jamais l'ap- » prendre. »

PRATIQUE.

Aimer les dernières places, à l'exemple de Marie.



DIXIÈME JOUR.

L'ANNONCIATION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Appauvrissement et libéralité du Verbe
dans le sein de Marie.

*Bienheureuses les entrailles qui vous ont
porté! (Luc, XI, 2.)*

Deuxième point.

Ce n'est pas assez au Verbe fait chair d'avoir confondu l'orgueil, il faut relever l'espérance, et c'est ce qu'il va faire en s'appauvrissant. Il ne confond la présomption que pour donner place à l'espérance.

L'appauvrissement du Verbe fait chair est la principale partie du mystère, et celle par conséquent qu'il est le plus malaisé de bien faire entendre. Il ne suffit pas de comprendre qu'il s'est appauvri en qualité d'homme, *sans avoir seulement un gîte où il pût reposer sa tête*; cette pauvreté mys-

térieuse a quelque chose de plus caché qui ne sera jamais assez entendu , jusqu'à ce que nous disions que c'est la Divinité qui s'est elle-même appauvrie.

Je ne suis point trop hardi quand je parle ainsi, et je ne fais que suivre l'Apôtre : *exinanivit semetipsum, il s'est anéanti lui-même* (Philipp. II, 7), ou, pour traduire ce mot littéralement, *il s'est vidé et répandu tout entier*, comme un vase qui était plein et qu'on vide en le répandant ; et c'est dans cette effusion que consiste l'appauvrissement du Verbe fait chair. Ce dépouillement est-il véritable ? Dieu a-t-il perdu quelque chose en se faisant homme ? Et n'est-ce pas un article de notre foi que la Divinité toujours immuable n'est altérée ni diminuée dans ce mélange ? Comment donc le Fils de Dieu s'est-il dépouillé ?

On dépouille quelqu'un en deux sortes : ou quand on lui ôte la propriété, ou quand on le prive de l'usage. Car quoiqu'on laisse à un homme la propriété de son patrimoine, si on lui lie les mains pour l'usage, il est pauvre parmi les richesses dont il ne

peut se servir. Si je considère la propriété, il n'est rien de plus véritable que l'oracle du grand saint Léon, que « comme la » forme de Dieu n'a pas détruit la forme » d'esclave, ainsi la forme d'esclave n'a » diminué en rien la forme de Dieu. » Ainsi la nature divine n'est dépouillée en Jésus-Christ d'aucune partie de son domaine; de sorte que son appauvrissement, c'est qu'elle y perd l'usage de la plus grande partie de ses attributs. Mais que dis-je, la plus grande partie? Quel de ses divins attributs voyons-nous paraître en ce Dieu enfant que le Saint-Esprit a formé dans les entrailles de la sainte Vierge?

Que voyons-nous qui sente le Dieu dans les trente premières années de sa vie? Mais encore, dans les trois dernières, qui sont les plus éclatantes, la sagesse se cache sous des paraboles et sous le voile sacré de paroles simples. Et lorsque la puissance étend le bras à des ouvrages miraculeux, comme si elle avait peur de paraître, en même temps elle le retire : Jésus-Christ rapporte tout à son Père, et il semble qu'il

n'agisse et qu'il ne parle que par une autorité empruntée. Ainsi la nature divine devait être en lui, durant les jours de sa chair, privée de l'usage de sa puissance, l'oserai-je dire ? comme un homme interdit par les lois, qui a la propriété de son bien et n'en a pas la disposition. Tel est l'appauvrissement du Verbe fait chair ; le Fils de Dieu s'y est engagé par la naissance qu'il prend d'une mère mortelle, c'est pourquoi son Père immortel, pour l'en délivrer, le ressuscite des morts, et lui donnant de nouveau la vie, il le fait jouir de tous les droits de sa naissance éternelle : *Je vous ai engendré aujourd'hui.* (Ps. II, 7.) O Dieu appauvri ! ô Dieu dépouillé ! je vous adore, vous méritez d'autant plus nos adorations, ô Dieu interdit !!!

Il pourrait sembler que cette pauvreté du Verbe fait chair soit un moyen peu sûr pour relever la bassesse de notre nature. Est-ce une espérance pour des malheureux, qu'un Dieu en vienne augmenter le nombre ? Est-ce une ressource à notre faiblesse, que notre libérateur soit dépouillé de sa

puissance. Ne semble-t-il pas au contraire que le joug qui accable les enfants d'Adam est d'autant plus dur et inévitable, qu'un Dieu même est assujetti à le porter ? Cela serait vrai si sa pauvreté était forcée, s'il y était tombé par nécessité et non pas descendu par miséricorde. Mais que ne devons-nous pas espérer d'un Dieu qui descend pour se joindre à nous ? Il ne tombe pas pour être abattu, mais il descend pour nous relever. C'est ce qui fait dire à saint Augustin que le Fils de Dieu a été porté au mystère de l'incarnation par une bonté populaire. Comme un grand orateur plein de riches conceptions, pour se rendre populaire et intelligible, se rabaisse par un discours simple à la capacité des esprits communs ; ainsi la majesté souveraine, par une facilité populaire, se dépouille de son éclat et de ses richesses, de son immensité et de sa puissance, pour converser librement avec les hommes. Élevez votre courage, ô enfants d'Adam ! Ne croyez pas que ce soit en vain que Jésus semble appréhender de paraître Dieu ; il l'est ! et

vous pouvez attendre de lui tout ce qu'on peut espérer d'un Dieu. Mais approchez avec la même familiarité, avec la même liberté de cœur que si ce n'était qu'un homme mortel. Il ne s'appauvrit en toute chose, que pour être riche en amour et abondant en miséricorde ; c'est le seul de ses attributs dont il se laisse l'usage. Que reste-t-il maintenant, sinon que nous lui rendions amour pour amour ? Certainement le cœur est trop dur, qui, non content de ne lui pas donner son amour, refuse même de le lui rendre, et qui, n'allant pas à Dieu le premier, ne le suit pas du moins quand il le cherche.

Que si nous aimons ce divin Sauveur, observons ses commandements et ne disons pas : Aimer ses ennemis, se haïr soi-même, ce commandement est trop haut, il n'y a pas moyen de l'atteindre ; la doctrine évangélique est trop relevée et passe de trop loin la portée des hommes. Qui-conque parle ainsi n'entend pas le mystère d'un Dieu abaissé : ce Dieu facile, ce Dieu populaire, qui se dépouille et qui s'appau-

vrit pour se mettre en égalité avec nous, mettra-t-il au-dessus de nous ses préceptes ? Et celui qui veut que nous atteignions à sa personne, voudra-t-il que nous ne puissions atteindre à sa doctrine ?

Heureuses donc les entrailles de la sainte Vierge, où s'accomplit un si grand mystère ! dans lesquelles un Dieu appauvri donne une si belle carrière à nos espérances ! Mais venons aux biens véritables dont il comble notre pauvreté.

Troisième point.

Ni dans l'ordre de la grâce, ni dans l'ordre de la nature, la terre pauvre et indigente ne peut s'enrichir que par le commerce avec le ciel. Saint Paul s'écrie avec transport : *Celui qui ne nous a pas épargné son Fils unique, mais nous l'a donné tout entier, et par sa naissance et par sa mort, que pourra-t-il nous refuser ? Et ne nous a-t-il pas donné en lui toutes choses ?* (Rom. VIII, 32.) Quand il nous a donné son Fils, il nous a ouvert le fond de son cœur ; tout déborde par cette ouverture,

Il nous a donné un Fils qui lui est aussi cher que lui-même, son unique, son bien-aimé, ses délices, son trésor. Et après que sa divine libéralité a ainsi épanché son cœur, ne faut-il pas que tout coule sur nous par cette ouverture? Que plût à Dieu nous faire entendre la force de cette parole : *Seipsum dabit*, dit saint Augustin, *quia seipsum dedit*. « Il se donnera de nou-
» veau, parce qu'il s'est déjà donné une
» fois. » La libéralité des hommes est bien-
tôt à sec; en Dieu, un bienfait est une pro-
messe, un don est un engagement pour
un don nouveau. Celui qui s'est donné une
fois ne laissera pas tarir la source infinie
de la divine miséricorde, et il fera encore
en notre nature un nouveau présent de
lui-même. « Il se donnera immortel aux
» immortels, après s'être donné mortel
» aux mortels. » En Jésus-Christ mortel,
les dons de la grâce; en Jésus-Christ im-
mortel, les dons de la gloire. Il s'est donné
à nous comme mortel, parce que les pei-
nes qu'il a endurées ont été la source de
toutes nos grâces; il se donnera à nous

comme immortel, - parce que la clarté dont il est plein sera le principe de notre gloire. *Il transformera notre corps tout vil et abject qu'il est, afin de le rendre conforme à son corps glorieux.* (Rom. VIII, 32.)

Mais faisons en ce lieu une réflexion sérieuse sur la grandeur incompréhensible de la sainte Vierge. Car si nous recevons tant de grâces et de bonheur parce que Dieu nous donne son Fils, que pourrions-nous penser de Marie, à qui ce Fils est donné avec une prérogative si éminente ? Si nous sommes si avantagés parce qu'il nous le donne comme Sauveur, quelle sera la gloire de cette Vierge à laquelle il l'a donné comme fils, c'est-à-dire en la même qualité qu'il est à lui-même ? *Heureuses et mille fois heureuses les entrailles qui ont porté Jésus-Christ !* Jésus-Christ sera donné à tout le monde, Marie le reçoit la première, et Dieu le donne au monde par son entremise. Jésus-Christ est un bien universel ; mais Marie durant sa grossesse le possède toute seule. Ah ! puisque ce mystère adorable nous donne Jésus-Christ

aussi bien qu'à elle, quoique ce ne soit pas au même degré d'alliance, apprenons de cette Mère divine à recevoir saintement ce Dieu qui se donne à nous. Jésus-Christ mortel est à nous, Jésus-Christ immortel est à nous encore ; nous avons le gage de l'un et de l'autre dans le mystère de l'Eucharistie. Il y est effectivement immortel, et il porte la marque et le caractère non-seulement de sa mortalité, mais de sa mort même : il se donne à nous en cet état, afin que nous entendions que tout ce qu'il mérite par sa mort et tout ce qu'il possède dans son immortalité est le bien des fidèles ; recevons-le dans cette pensée. Quelle source de gloire ! quel torrent de délices ! quelle abondance de dons ! quelle inondation de félicité ! Le fruit de ces discours est renfermé dans ces paroles de saint Bernard : « Servons-nous de celui qui est à nous pour notre profit, faisons notre salut de celui qui est notre Sauveur. »

PRATIQUE.

Recevoir Jésus-Christ dans l'Eucharistie comme Marie le reçut dans l'incarnation,

ONZIÈME JOUR.

L'ANNONCIATION.

1° Marie est le temple où le Verbe anéanti honore son Père, 2° Marie est le canal par lequel Dieu se donne aux hommes.

Le Seigneur a créé une nouveauté sur la terre : une femme concevra un homme.
(Jérém. xxxi, 22.)

De ce grand et épouvantable débris où la raison humaine, ayant fait naufrage, a perdu tout d'un coup toutes ses richesses et particulièrement la vérité, il est resté dans l'esprit des hommes un désir vague et inquiet d'en découvrir quelque vestige, et c'est ce qui a fait naître dans tous les hommes un amour incroyable de la nouveauté. Pour guérir cette maladie qui travaille étrangement la nature humaine, Dieu nous présente aussi dans son Écriture des nouveautés saintes; le mystère de cette journée en est une preuve invincible.

Le Prophète nous en a parlé comme d'une nouveauté surprenante.

Dans cet empressement universel de toutes les conditions et de tous les âges pour la gloire et pour la grandeur, il faut avouer qu'une véritable modération est une nouveauté extraordinaire ; mais si c'est un spectacle si nouveau de voir les hommes se contenir dans leur bassesse, ce sera une nouveauté bien plus admirable de voir Dieu se dépouiller de sa souveraine grandeur, et descendre du haut de son trône par un anéantissement volontaire. Celui qui n'a rien au-dessus de lui se fait sujet et se donne un maître. Celui que rien ne peut égaler se fait homme et se donne des compagnons. O Père céleste ! ô hommes mortels ! vous recevez aujourd'hui un honneur nouveau. Père, vous n'avez jamais eu un tel sujet ! Hommes, vous n'avez jamais eu un tel associé.

Mais en admirant ce nouveau mystère que le saint Prophète nous annonce, n'oublions pas ce qu'il ajoute : *Qu'une femme concevra un fils* ; et apprenant de ces pa-

roles mystiques que la bienheureuse Marie a été appelée en société dans cet ouvrage admirable, disons que ce Dieu, qui se fait sujet, l'a choisie pour être le temple où il rend à son Père son premier hommage; et que ce Dieu qui s'unit aux hommes l'a choisie comme le canal par lequel il se donne à eux.

Premier point.

C'est une vérité assez surprenante, que dans les moyens infinis que Dieu a d'établir sa gloire, le plus efficace de tous se trouve joint nécessairement avec la bassesse. Il peut renverser toute la nature, il peut faire voir sa puissance aux hommes par mille nouveaux miracles; mais, par un secret merveilleux, il ne peut jamais porter sa grandeur plus haut que lorsqu'il s'abaisse et s'humilie. Saint Thomas a très-bien prouvé que le plus grand ouvrage de Dieu, c'est de s'unir personnellement à la créature, comme il l'a fait dans l'incarnation : que si c'est là son plus grand ouvrage, c'est aussi sa plus grande

gloire; cette conséquence est certaine, parce que Dieu ne se glorifie que dans ses ouvrages. *Le Seigneur se réjouira dans ses œuvres.* (Ps. ciii, 34.) Or, ce miracle si grand et si magnifique, Dieu ne le pouvait faire qu'en se rabaisant, selon ce que dit saint Paul : *Il s'est épuisé et anéanti lui-même en prenant la forme d'esclave* (Philipp. ii, 7), et jamais il ne s'est vu tant de gloire, parce que jamais il ne s'est vu plus d'humilité : *Il a habité parmi nous, et nous avons vu sa gloire.* (Joan. i, 14.) Ne croyez pas que je prêche aujourd'hui cette nouveauté pour repaître seulement vos esprits d'une méditation vaine et curieuse. Ce que je prétends, c'est de vous faire aimer l'humilité sainte; je prétends vous la faire aimer en vous montrant l'amour que Dieu a pour elle. Il ne peut trouver l'humilité en lui-même, car sa souveraine grandeur ne lui permet pas de s'abaisser; en demeurant en sa propre nature, il faut qu'il agisse toujours en Dieu, et par conséquent qu'il soit toujours grand. Mais ce qu'il ne peut pas trouver

en lui-même, il le cherche dans une nature étrangère. Cette nature influente abondante ne refuse point d'aller à l'emprunt : pourquoi ? Pour s'enrichir par l'humilité. C'est ce que le Fils de Dieu vient chercher au monde ; c'est pour cette raison qu'il se fait homme, afin que Dieu voie en sa personne un Dieu soumis et obéissant.

Et que ce soit là son dessein, vous le pouvez aisément juger par le premier acte qu'il fit en venant au monde, au moment de sa bienheureuse incarnation. Peut-être serez-vous bien aises d'apprendre quel fut le premier acte de ce Dieu-homme. Par où ai-je connu ce secret ? Qui m'a découvert ce mystère ? C'est le grand apôtre, c'est saint Paul, dans la divine Épître aux Hébreux, où il parle ainsi du Fils de Dieu *entrant dans le monde, ingrediens*, il a dit : *Mon Père, les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu.* Alors j'ai dit : *J'irai moi-même.* Pourquoi ? *Pour accomplir, ô Dieu, votre volonté !* (Hebr. x, 4, 6, 7).

O divin acte d'obéissance par lequel Jésus-Christ a commencé sa vie ! Nouveau sacrifice d'un Dieu soumis, en quel temple serez-vous offert au Père éternel ? Où est-ce qu'on verra la première fois cet auguste et admirable spectacle d'un Dieu humilié et obéissant ? Ah ! ce sera dans les entrailles de la sainte Vierge ! ce sera le temple, ce sera l'autel où Jésus consacrera à son Père les premiers vœux de l'obéissance. Et d'où vient, ô Sauveur ! que vous choisissiez cette Vierge pour être le temple sacré où vous rendez à votre Père céleste vos premières adorations avec une humilité si profonde ? C'est l'amour de l'humilité qui l'y oblige ; c'est à cause que ce divin temple est bâti sur l'humilité, sanctifié par l'humilité.

Je remarque que dans l'admirable entretien de la sainte Vierge avec l'ange elle ne lui parle que deux fois ; mais Dieu a voulu qu'en ces deux réponses nous visions paraître dans un grand éclat deux vertus d'une beauté souveraine et capables de charmer le cœur de Dieu même : l'une

est la pureté virginale, l'autre une humilité très-profonde.

L'ange Gabriel annonce à Marie qu'elle concevra le Fils du Très-Haut, le roi et le libérateur d'Israël. Qui pourrait s'imaginer qu'une femme pût être troublée d'une si heureuse nouvelle? Quelle espérance plus glorieuse lui peut-on donner? Quelle promesse plus magnifique? Mais quelle assurance plus grande, puisque c'est un ange qui lui parle de la part de Dieu? Et néanmoins Marie est troublée; elle craint, elle hésite : peu s'en faut qu'elle ne réponde que la chose ne peut se faire : *Comment cela se pourra-t-il faire, puisque j'ai résolu de demeurer vierge?* (Luc, I, 34.) Si je conçois le Fils du Très-Haut, ce sera à la vérité une grande gloire; mais, ô sainte virginité! que deviendrez-vous? Je ne puis consentir à vous perdre.

Qu'attendez-vous, ô Verbe divin! chaste amateur des âmes pudiques? Qu'est-ce qui vous fera venir sur la terre, si cette pureté ne vous y attire? Attendez, attendez; son heure n'est pas encore venue, et son

temple n'a pas reçu sa dernière disposition. En effet, l'ange répond à Marie : *Le Saint-Esprit surviendra en vous (ibid., 35); il surviendra*, il n'était donc pas encore venu. Telle est la première parole de la sainte Vierge qui a été prononcée par la pureté; écoutez maintenant la seconde : *Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon ta parole. (Ibid., 38.)* Vous voyez assez de vous-même que c'est l'humilité qui parle en ce lieu. Marie ne s'élève pas par sa nouvelle dignité de mère de Dieu; et, sans se laisser emporter aux transports d'une joie si juste, elle déclare seulement sa soumission. Et aussitôt les cieux sont ouverts, tous les torrents des grâces tombent sur Marie, l'inondation du Saint-Esprit la pénètre toute; le Verbe se fait un corps de son sang très-pur; *le Père la couvre de sa vertu (ibid., 35)*, et ce Fils qu'il engendre toujours dans son sein, parce qu'il est si grand, si immense qu'il n'y a que l'infinité du sein paternel qui soit capable de le contenir, il l'engendre dans le sein de la sainte Vierge!

Comment s'est pu faire un si grand miracle? C'est que l'humilité l'a rendue capable de contenir l'immensité même. « C'est à » cause de l'humilité, ô Marie! que vous » recevez la première celui qui est destiné » pour tout le monde, qui a été promis et » attendu tant de siècles. » Vous devenez le temple d'un Dieu incarné, et l'humilité lui rend cette demeure si agréable, « qu'il » veut que vous possédiez toute seule, » durant neuf mois entiers, l'espérance de » la terre, la gloire des siècles, le bien » commun de tout l'univers. » (Euseb. *Hom.*, III.)

Ah! je ne m'étonne pas si Dieu paraît si fort éloigné des hommes, ni s'il retire de nous ses miséricordes, c'est que l'humilité est bannie du monde! Un homme humble (je l'ai déjà dit, mais il faut le redire encore), un homme humble, retenu et modeste, c'est une rareté presque inouïe. Eh bien, néant superbe, que faut-il pour te rabaisser, si un Dieu anéanti n'y suffit pas? Mais peut-être que vous me direz : Je suis si souple, je suis si soumis, je fais

ma cour si adroitement, et je sais si bien m'abaisser!... Ah! ne croyez pas m'abuser par cette apparence modeste. Est-ce que je ne lis pas dans ton cœur que tu ne t'abaissees sous ceux que l'on nomme les tout-puissants (tant la vanité est aveugle!) qu'afin de dominer sur les autres? O cœur plus léger que la paille! la prospérité t'emporte jusqu'à ne pouvoir plus te reconnaître; et comment as-tu oublié et la boue dont tu sors et toutes les faiblesses qui t'entourent? Rentre, ô superbe! dans ton néant, et apprends de la sainte Vierge à ne pas te laisser éblouir par l'éclat et par la douceur d'une grandeur nouvelle et imprévue. Cette haute dignité de mère de Dieu ne fait qu'abaisser Marie davantage, et cet abaissement est sa gloire. Dieu, ravi d'une humilité si profonde, vient lui-même s'humilier dans ses entrailles; mais ce n'est pas encore toute sa grandeur: si ce Dieu, résolu de s'anéantir, veut s'anéantir dans Marie, ce même Dieu, qui veut se donner aux hommes, leur fait ce présent par Marie.

PRATIQUE.

Imiter l'humilité de Marie.



DOUZIÈME JOUR.

L'ANNONCIATION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Marie est le canal par lequel Dieu se donne
aux hommes.

*Le Seigneur a créé une nouveauté sur la
terre : une femme concevra un homme.
(Jérém. XXXI, 22.)*

Deuxième point.

Voici une nouveauté qui n'est pas moins
surprenante que la première, et si vous
avez été étonnés de voir un souverain qui
se fait sujet, vous ne le serez pas moins
de voir l'unique, l'incomparable qui se
donne des compagnons et qui entre en so-

ciété avec les hommes : *et habitavit in nobis*. Pour bien entendre cette nouveauté, formez-vous en votre esprit une forte idée de cette parfaite unité de Dieu qui le rend infini, incommunicable et unique en tout ce qu'il est. Les hommes n'ont point de termes assez énergiques pour parler dignement de cette unité; et voici néanmoins des paroles de Tertullien qui nous en donnent une grande idée, autant que peut le permettre la faiblesse humaine. Il appelle Dieu « le souverain grand; mais il n'est » souverain, dit-il, qu'à cause qu'il sur- » monte tout le reste. Et ainsi ne souffrant » rien qui l'égalé, il laisse tellement au- » dessous de soi tout ce qu'on pourrait » mettre à l'égal de lui, qu'il se fait à lui- » même une solitude par la singularité de » son excellence. » Est-il rien de plus majestueux et de plus auguste que cette solitude de Dieu? Pour moi, je me représente cette majesté infinie cachée dans ses propres lumières, séparée de toutes choses par sa propre étendue. Qui ne s'étonnerait donc de voir cet unique, cet incomparable

qui sort de cette auguste solitude pour se faire des compagnons; ô nouveauté admirable! Et encore quels compagnons! Des hommes mortels et pécheurs! *Il ne s'est point arrêté aux anges* (Hebr. II, 13), il est venu à pas de géant, *sautant*, dit l'Écriture, *toutes les montagnes* (Cant. II, 8), c'est-à-dire passant tous les chœurs des anges; il a cherché la nature humaine que sa mortalité avait reléguée au plus bas étage de l'univers, et qui avait ajouté l'éloignement du péché à l'inégalité de la condition; néanmoins il se l'est unie, il l'a saisie en l'âme et au corps, il s'est fait une chair semblable à la nôtre. Enfin, ô bonté! ô miséricorde! enfin ce Dieu, en devenant homme, *afin que nous entrions en société avec lui* (I Joan. 1, 3, 6), est venu traiter d'égal avec nous, et cela pour nous donner le moyen de traiter d'égal avec lui! Quelle nouveauté! qui a jamais ouï un pareil miracle? *Quelle nation de la terre a des dieux qui s'approchent d'elle, comme notre Dieu s'approche de nous?* (Deutéronome, IV, 7.)

Vous avez vu un Dieu qui se donne à nous, c'est un grand bonheur pour notre nature. Mais quelle gloire pour la sainte Vierge qu'il se donne à nous par son entremise ! C'est par elle qu'il entre au monde, c'est par elle qu'il lie avec nous cette société bienheureuse. Non content de l'avoir choisie pour ce ministère, il envoie un de ses premiers anges pour lui en porter la parole et pour demander son consentement. Chrétiens, quel est ce mystère ? Tâchons d'en découvrir le secret, et lisons dans l'ordre des secrets de Dieu, selon que Dieu nous les a révélés.

J'ai appris par son Écriture et par le consentement unanime des siècles que, dans le mystère adorable de la Rédemption de notre nature, c'était une résolution déterminée de la Providence divine de faire servir à notre salut tout ce qui avait été employé à notre ruine. Ne me demandez pas ici les raisons de ce conseil admirable qu'il serait trop long de vous expliquer, et contentez-vous d'entendre en un mot que Dieu a voulu détruire notre en-

nemi en lui renversant sur la tête ses propres machines, en le défaisant par ses propres armes. Tertullien nous a enseigné dès les premiers siècles, en parlant de la sainte Vierge dans le livre de la chair de Jésus-Christ, « qu'il était nécessaire que » ce qui avait été perdu par ce sexe fût » ramené au salut par le même sexe. » Tous les saints Pères unanimement nous ont transmis la même doctrine : d'où je conclus qu'il était certainement convenable que Dieu prédestinât *une nouvelle Ève* aussi bien qu'*un nouvel Adam*, afin de donner à la terre, au lieu de la race ancienne qui avait été condamnée, une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce. On ne peut douter que Marie ne soit l'Ève bienheureuse de la nouvelle alliance; qu'elle n'ait la même part à notre salut qu'Ève a eue à notre ruine, c'est-à-dire la seconde après Jésus-Christ, et qu'Ève étant la mère de tous les mortels, Marie ne soit la mère de tous les vivants.

Et nos frères qui nous ont quittés ne peuvent pas supporter notre dévotion pour

Marie, ni que nous la croyions après Jésus-Christ la principale coopératrice de notre salut ! Qu'ils détruisent donc ce rapport de tous les mystères divins ; qu'ils nous disent pour quelle raison Dieu envoie son ange à Marie. Ne pouvait-il pas faire son ouvrage en elle sans avoir son consentement ? Ne paraît-il pas plus clair que le jour que ç'a été un conseil du Père qu'elle coopérait à notre salut et à l'incarnation de son Fils par son obéissance et sa charité ? Et si cette charité maternelle a tant opéré pour notre bonheur dans le mystère de l'incarnation, sera-t-elle devenue stérile, et ne produira-t-elle plus rien en notre faveur ? Ah ! qui pourrait le croire ? Et si maintenant nous attendons qu'elle nous assiste de son secours, quel crime faisons-nous de le lui demander ? Est-ce pour cela, nos chers frères, que vous avez rompu l'unité et abandonné la communion dans laquelle vos pères sont morts en la charité de Notre-Seigneur ? Mais peut-être n'y en a-t-il pas qui nous entendent. Revenons à vous, chrétiens. Je ne puis plus retenir les

secrets mouvements de mon cœur ; je m'écrie avec toute l'Église catholique : O sainte, ô incomparable Marie ! *nous crions, nous gémissons après vous, misérables bannis, enfants d'Ève : ad te clamamus !* Car à qui auront leur recours les enfants captifs de l'Ève exilée, sinon à la mère des libres ? Et si telle est la doctrine des anciens Pères, si telle est la foi des martyrs, que vous soyez l'avocate d'Ève, ô Marie ! ne prendrez-vous pas aussi la défense de sa postérité condamnée ? Si donc Ève inconsidérée nous a présenté autrefois le fruit empoisonné qui nous tue, ô Marie, notre protectrice, que nous recevions de vos mains le fruit de vos bénites entrailles qui nous donne la vie éternelle : *et Jesum benedictum fructum ventris tui, nobis post hoc exilium ostende.* O merveille des secrets de Dieu ! ô convenance de notre foi ! Car c'est l'accomplissement du mystère que nous recevions Jésus-Christ des mains de Marie : elle nous le présente pour entrer en société avec nous ; vivons comme des hommes à qui Jésus-Christ s'est associé

« pour leur apprendre à agir d'une manière toute divine. » (Tertullien.)

Je sais bien, ô Vierge sainte ! que votre grandeur n'a point empêché les bouches sacrilèges des hérétiques de s'élever contre vous. Après avoir déchiré les entrailles de l'Église leur mère, ils se sont attaqués à la mère de leur Rédempteur ; ils ont osé blasphémer contre lui en niant votre perpétuelle virginité ; et à présent que nous sommes assemblés pour admirer en vous les merveilles du Créateur, ils qualifient nos dévotions du titre d'idolâtrie, comme si vous étiez une idole sourde à nos vœux, ou si c'était mépris de la Divinité que de vous prier de nous la rendre propice par vos intercessions ; ou bien si votre Fils se tenait déshonoré des soumissions que nous vous rendons à cause de lui. Mais quoi que l'enfer puisse entreprendre, nous ne cesserons de célébrer vos louanges ; et quelque part du ciel où vous puissiez être élevée au-dessus de tous les chœurs des anges, nos prières pénétreront jusqu'à vous, non

point par la force des cris, mais par l'ardeur de la charité !

O Vierge incomparable ! secourez l'Église catholique, qui vous loue avec tant de sincérité, et abattez le pouvoir de ses ennemis. Nous ne vous demandons pas que vous armiez contre eux la colère du Tout-Puissant ; mais priez Dieu qu'il touche leur cœur ; que sa grâce surmonte la dureté de ceux que leur orgueil et leurs intérêts ont abandonnés au sens réprouvé ; qu'elle éclaire les simples et les ignorants qui ont été séduits par le beau prétexte d'une feinte réformation, afin que toutes les forces du christianisme étant réunies, nous réformions ensemble nos mœurs selon l'Évangile, et allions faire adorer par toute la terre Jésus-Christ crucifié, par qui, en qui, et avec qui nous espérons régner éternellement dans le ciel.

PRATIQUE.

Prier Marie pour la conversion des pécheurs, des hérétiques et des infidèles.

TREIZIÈME JOUR.

L'ANNONCIATION.

Marie est la vraie mère de tous les vivants.

Adam donna à sa femme le nom d'Ève, parce qu'elle était la mère de tous les vivants. (Genes. III, 20.)

Vous êtes bénie entre toutes les femmes. (Luc, I, 29.)

C'est un trait merveilleux de miséricorde que la promesse de notre salut se trouve presque aussi ancienne que la sentence de notre mort, et qu'un même jour ait été témoin de la chute de nos premiers pères et du rétablissement de leur espérance. Nous voyons en la Genèse que Dieu, en nous condamnant à la servitude, nous promet en même temps un libérateur; en prononçant la malédiction contre nous, il prédit au serpent qui nous a trompés que sa tête sera brisée, c'est-à-dire que son empire sera renversé, et que nous serons délivrés de sa tyrannie. Les

menaces et les promesses se touchent ; la lumière de la faveur nous apparaît dans le feu même de la colère, afin que nous entendions que Dieu se fâche contre nous ainsi qu'un bon père qui, dans les sentiments les plus vifs d'une juste indignation, ne peut oublier ses miséricordes, ni retenir les effets de sa tendresse. Bien plus, ô incomparable bonté ! Adam même, qui nous a perdus, et Ève, qui est la source de notre misère, nous sont représentés dans les saintes Lettres comme des images vivantes des mystères qui nous sanctifient. Jésus ne dédaigne pas de s'appeler le nouvel Adam ; Marie, sa divine mère, est la nouvelle Ève ; et par un secret ineffable, nous voyons notre réparation figurée même dans les auteurs de notre ruine. C'est sans doute dans cette pensée que saint Épiphane a considéré le passage de la Genèse que j'ai allégué pour mon texte. Ce grand homme a remarqué que c'est après sa condamnation qu'Ève est appelée *mère des vivants*. « Qu'est-ce à dire ceci ? dit saint Épiphane, » elle n'avait pas ce beau nom quand elle

» était dans le paradis, et on commence
» à l'appeler mère des vivants après qu'elle
» a été condamnée à n'enfanter que des
» morts! » Qui ne voit qu'il y a ici du
mystère? Et c'est ce qui fait dire à ce
grand évêque « qu'elle est nommée ainsi
» en énigme, et comme en figure de la
» sainte Vierge, qui est la vraie mère de
» tous les vivants, » c'est-à-dire de tous
les fidèles, auxquels son enfantement a
rendu la vie.

Chrétiens, enfants de Marie, je vous prê-
che aujourd'hui l'accomplissement d'une
excellente figure. Cette haute dignité de
mère de Dieu a des grandeurs trop impé-
nétrables; mais si les splendeurs qui vous
environnent, ô femme revêtue du soleil
et couverte de la vertu du Très-Haut,
nous empêchent d'arrêter la vue sur cette
éminente qualité de mère de Dieu qui
vous élève si fort au-dessus de nous, du
moins nous sera-t-il permis de vous regarder
en la qualité de mère des hommes,
par laquelle vous condescendez à notre
faiblesse.

Tertullien explique fort excellemment le dessein de notre Sauveur dans la rédemption de notre nature, lorsqu'il parle de lui en ces termes : « Le diable s'étant » emparé de l'homme qui était l'image de » Dieu, Dieu, dit-il, a regardé son image » par un dessein d'émulation. » Entendons quelle est cette émulation, et nous verrons que cette parole enferme une belle théologie. C'est que le démon, en se déclarant rival de Dieu, a voulu s'assujettir son image; et Dieu aussi devenu jaloux, se déclarant le rival de Satan, a voulu regagner son image; et voilà jalousie contre jalousie, émulation contre émulation. Or, le principal effet de l'émulation c'est de nous inspirer un certain désir de l'emporter sur notre adversaire dans les choses où il fait son fort, où il croit avoir le plus d'avantage. C'est ainsi que nous lui faisons sentir sa faiblesse; et c'est le dessein que s'est proposé la miséricordieuse émulation du réparateur de notre nature.

Pour confondre l'audace de notre ennemi, il fait tourner à notre salut tout ce

que le diable a employé à notre ruine ; il renverse tous ses desseins sur sa tête , il l'accable de ses propres machines, et il imprime la marque de sa victoire partout où il voit quelque caractère de son rival impuissant. Et d'où vient cela ? C'est qu'il est jaloux et poussé d'une charitable émulation. C'est pourquoi la foi nous enseigne que si un homme nous perd , un homme nous sauve ; la mort règne dans la race d'Adam , c'est de la race d'Adam que la vie est née ; Dieu fait servir de remède à notre péché la mort qui en était la punition ; l'arbre nous tue , l'arbre nous guérit ; et pour accomplir toutes choses, nous voyons dans l'Eucharistie qu'un manger salutaire répare le mal qu'un manger téméraire avait fait : l'émulation de Dieu a fait cet ouvrage. Et si vous demandez d'où vient cette émulation contre sa créature impuissante , je vous répondrai en un mot qu'elle vient d'un amour extrême pour le genre humain.

Pour relever notre courage abattu, Dieu se plaît à nous faire voir toutes les forces

de notre ennemi renversées; et voulant nous faire sentir que nous sommes véritablement rétablis, il nous montre tous les instruments de notre malheur miséricordieusement employés au ministère de notre salut : telle est l'émulation du Dieu des armées. Et de là vient que les anciens Pères voyant, par une induction si universelle, que Dieu s'est résolument attaché à opérer notre bonheur par les mêmes choses qui ont été le principe de notre perte, ils en ont tiré cette conséquence : Si tel est le dessein de Dieu que tout ce qui a eu part à notre ruine doive coopérer à notre salut, puisque les deux sexes sont intervenus en la désolation de notre nature, il fallait qu'ils se trouvassent en sa délivrance; et parce que le genre humain est précipité à la damnation éternelle par un homme et par une femme, il était certainement convenable que Dieu prédestinât une nouvelle Ève aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de donner à la terre une nouvelle postérité qui fût sanctifiée par la grâce.

Mais d'autant que cette doctrine est le

fondement assuré de la dévotion à la sainte Vierge, il importe que vous sachiez quels sont les docteurs qui me l'ont apprise. Je vous nomme premièrement le grand Irénée et le grand Tertullien ; et croyez que vous entendez en ces deux hommes les deux plus anciens auteurs ecclésiastiques. Donc le saint martyr Irénée, cet illustre évêque de Lyon, l'ornement de l'Église de France, qu'il a fondée par son sang et par sa doctrine, parle ainsi de la sainte Vierge : « Il fallait, dit-il, que le genre humain con- » damné à mort par une vierge fût aussi » délivré par une vierge. » Et ce célèbre prêtre de Carthage, je veux dire Tertullien : « Il était nécessaire, dit-il, que ce » qui avait été perdu par ce sexe fût ra- » mené au salut par le même sexe. » Et, après eux, l'incomparable saint Augustin, dans le *Livre du symbole aux catéchumènes* : « Par une femme la mort, nous » dit-il, et par une femme la vie ; par Ève » la ruine, par Marie le salut. » Tous les autres Pères ont parlé dans le même sens ; et de là il est aisé de conclure que de même

que le Sauveur prend le titre de second Adam, Marie, sans difficulté, est la nouvelle Ève; d'où il s'ensuit invinciblement que de même que la première Ève est la mère de tous les mortels, la seconde, qui est Marie, est la mère de tous les vivants, selon la pensée de saint Épiphanè. Et certainement cette doctrine si sainte, si ancienne n'est pas une invention de l'esprit humain, mais un secret découvert par l'Esprit de Dieu. Et afin que nous en demeurions convaincus, comparons exactement Ève avec Marie; considérons en nous-mêmes cette merveilleuse émulation du Dieu des armées, et les conseils impénétrables de sa providence dans la réparation de notre nature.

L'ouvrage de notre corruption commence par Ève, l'ouvrage de notre réparation par Marie; la parole de mort est portée à Ève, la parole de vie à la sainte Vierge; Ève était vierge encore et Marie est vierge. Ève encore vierge avait son époux, et Marie, la vierge des vierges, avait son époux; la malédiction est don-

née à Ève, la bénédiction à Marie : *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* (Luc, I, 42.) Un ange de ténèbres s'adresse à Ève, un ange de lumière parle à Marie ; l'ange de ténèbres veut élever Ève à une fausse grandeur en lui faisant affecter la divinité : *Vous serez comme des dieux,* lui dit-il (Genes. III, 5), l'ange de lumière établit Marie dans la véritable grandeur par une sainte société avec Dieu : *Le Seigneur est avec vous,* lui dit Gabriel. L'ange de ténèbres parlant à Ève lui inspire un dessein de rébellion : *Pourquoi est-ce que Dieu vous a commandé de ne point manger de ce fruit si beau ?* (Genes. III, 1.) L'ange de lumière parlant à Marie lui persuade l'obéissance : *Ne craignez point, Marie,* lui dit-il, *rien n'est impossible au Seigneur.* (Luc, I, 30, 37.) Ève croit au serpent, et Marie à l'ange ; de cette sorte, dit Tertullien, une foi pieuse efface la faute d'une téméraire crédulité ; et Marie répare en croyant à Dieu ce qu'Ève a gâté en croyant au diable. Et pour achever le mystère, Ève, séduite par le démon, est con-

trainte de fuir devant la face de Dieu, et Marie, instruite par l'ange, est rendue digne de porter Dieu dans son sein. Ève nous ayant présenté le fruit de mort, Marie nous présente le vrai fruit de vie, « afin, » dit saint Irénée, écoutez les paroles de ce grand martyr ! « afin que la » vierge Marie fût l'avocate de la vierge » Ève. »

Saint Augustin, dans le *Livre de la virginité*, nous dit : « Marie est, selon la » chair, mère de notre chef, et selon l'es- » prit, elle est la mère de ses membres, » parce qu'elle a coopéré par sa charité à » la naissance spirituelle des enfants de » Dieu dans l'Église. » Afin qu'il fût vrai que Marie, en qualité de nouvelle Ève, est la mère de tous les vivants, et unie spirituellement au nouvel Adam en la chaste et mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance. Et c'est peut-être ce que veut dire saint Jean dans un beau passage de l'Apocalypse, où cet apôtre nous représente cette femme revêtue du soleil, qui est sans doute la sainte Vierge,

selon l'interprétation de saint Augustin ; saint Jean nous représente, dis-je, cette femme dans les douleurs de l'enfantement. (Apoc. xii, 2.) Ne devons-nous pas entendre par là qu'il y a deux enfantements en Marie : elle enfante Jésus-Christ sans peine, mais elle ne nous enfante pas sans douleur. Et qui ne sait que les empressements de la charité et la sainte inquiétude qui la travaille pour le salut des pécheurs sont comparées dans les Écritures aux douleurs de l'enfantement ? Écoutez l'apôtre saint Paul : *Mes petits enfants, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement.* (Galat. iv, 19.) Tellement que nous pouvons dire que le disciple bien-aimé de notre Sauveur, qui est lui-même le premier fils de la charité de Marie, nous veut représenter en mystère l'enfantement spirituel de cette sainte mère que Jésus lui avait donnée sur la croix, afin qu'à l'exemple de ce cher disciple, tous les autres pussent apprendre que, par la vertu féconde de la charité, Marie est la mère de tous les fidèles.

Ah ! elle est toujours la même pour nous ; elle est toujours bonne , elle est toujours mère. Cet amour de notre salut vit encore en elle ; il n'est ni moins fécond , ni moins efficace , ni moins nécessaire qu'il était. Car Dieu ayant une fois voulu que la volonté de la sainte Vierge coopérât à donner Jésus-Christ aux hommes , ce premier décret ne change plus ; et toujours nous recevons Jésus-Christ par l'entremise de sa charité. Pour quelle raison ? C'est parce que cette charité maternelle qui fait naître , dit saint Augustin , les enfants de l'Église , ayant contribué au salut des hommes dans l'incarnation du Dieu-Verbe , elle y contribuera éternellement dans toutes les opérations de la grâce , qui ne sont que des dépendances de ce mystère.

PRATIQUE.

Amour filial pour la sainte Vierge.



QUATORZIÈME JOUR.

LA VISITATION.

- 1° Humble respect d'Élisabeth, 2° joie de saint Jean-Baptiste, 3° paix céleste de Marie.

Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. (Luc, I, 40.)

Je vois quatre personnes unies dans le mystère que nous honorons : Jésus et sa divine mère, saint Jean et sa mère, sainte Élisabeth; mais ce que j'y trouve de plus remarquable, c'est qu'à la réserve du Fils de Dieu toutes ces personnes sacrées y exercent visiblement quelque action particulière. Élisabeth, éclairée d'en haut, reconnaît la dignité de la sainte Vierge, et s'humilie profondément devant elle; Jean sent la présence de son divin maître jusque dans le sein de sa mère, et témoigne des transports incroyables. Cependant l'heureuse Marie, admirant elle-même de si

grands effets de la puissance divine, exalte de tout son cœur le saint nom de Dieu, et publie sa munificence; il n'y a que Jésus qui semble immobile : caché dans les entrailles de la sainte Vierge, il ne fait aucun mouvement qui rende sa présence sensible. Lui, qui est l'âme de tout le mystère, paraît sans action dans tout le mystère! Mais ne vous étonnez pas de ce qu'il tient ainsi sa vertu cachée, il a dessein de vous faire entendre qu'il est ce moteur invisible qui meut toutes choses sans se mouvoir, et qui conduit tout sans montrer sa main.

L'un des grands mystères du christianisme, c'est la sainte société que le Fils de Dieu contracte avec nous et la manière dont il nous visite : je ne parle pas de ces communications particulières dont il honore quelques âmes choisies; mais, outre ces visites mystiques, ne savons-nous pas que le Fils de Dieu s'approche tous les jours des fidèles, intérieurement par son Saint-Esprit et par l'inspiration de sa grâce, au dehors par sa parole, par ses sacre-

ments, et surtout par celui de l'adorable Eucharistie. Il importe aux chrétiens de connaître quels sentiments ils doivent avoir lorsque Jésus-Christ vient à eux.

Le Fils de Dieu, visitant les hommes, imprime trois mouvements dans leurs cœurs. Sitôt qu'il approche, il nous inspire, avant toutes choses, une grande et auguste idée de sa majesté, qui fait que l'âme, tremblante et confuse de sa naturelle bassesse, est saisie devant Dieu d'un profond respect, et se juge indigne des dons de sa grâce; tel est son premier sentiment. Mais ce n'est pas assez : cette âme ainsi abaissée n'osera jamais s'approcher de Dieu; c'est pourquoi il presse au dedans son ardeur fidèle de s'approcher avec confiance, et de courir à lui par de saints désirs; c'est le second sentiment qu'il donne. Enfin le troisième et le plus parfait, c'est que, se rendant propice à nos vœux, il fait triompher sa paix dans nos cœurs, et nous comble d'une sainte joie par ses chastes embrassements. Ces trois sentiments paraissent dans notre

Évangile nettement, distinctement, et avec un ordre admirable.

En effet, ne voyez-vous pas sainte Élisabeth qui, considérant que Jésus-Christ l'honore de sa visite en la personne de sa sainte mère, reconnaît humblement son indignité en disant d'une voix respectueuse : *Eh! d'où me vient ce bonheur que la mère de mon Seigneur me visite?* (Luc, 1, 43.) D'autre part, ne voyez-vous pas que ce sont des désirs ardents qui pressent impétueusement le saint précurseur, lorsque, tressaillant au sein de sa mère, il veut, ce semble, rompre les liens qui l'empêchent de se jeter aux pieds de son maître? Enfin n'entendez-vous pas la voix ravissante de la bienheureuse Marie qui, étant pleine de Jésus-Christ, et possédant en paix ce qu'elle aime, s'épanche toute en actions de grâces, et nous témoigne la joie de son cœur par son admirable cantique : *Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur?* (*Ibid.*, 47.)

Premier point.

Il est bien juste que la créature s'abaisse

lorsque son Créateur la visite, et le premier tribut que nous lui devons quand il daigne s'approcher de nous, c'est la reconnaissance de notre bassesse. C'est cette humilité, c'est ce sentiment de respect que l'exemple d'Élisabeth devrait profondément graver dans nos cœurs; mais pour cela il est nécessaire que nous concevions sa pensée : *D'où me vient ce bonheur, dit-elle, que la mère de mon Seigneur me visite?* Élisabeth nous témoigne que, dans la visite qu'elle reçoit, il y a quelque chose qu'elle connaît, et quelque chose qu'elle n'entend pas : *La mère de mon Seigneur vient à moi*, voilà ce qu'elle connaît et ce qu'elle admire : *D'où me vient qu'elle me fait cet honneur?* C'est ce qu'elle ignore et ce qu'elle cherche. Elle voit la dignité de Marie, elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs; elle n'a rien qui puisse mériter ses bienfaits, et, dans une telle inégalité, elle la regarde de loin, s'humiliant profondément devant elle : c'est la *bienheureuse entre toutes les femmes*; c'est la mère de mon Seigneur, elle le porte dans ses

bénites entrailles ! puis-je lui rendre assez de soumission ?

Mais pendant qu'elle admire toutes ces grandeurs, une seconde réflexion l'oblige à redoubler ses respects : la mère de son Dieu la prévient par une visite pleine d'amitié ; elle sait bien connaître l'honneur qu'on lui fait, mais elle n'en peut pas concevoir la cause ; elle cherche de tous côtés en elle-même ce qui a pu lui mériter cette grâce : là, ne découvrant rien qui soit digne d'un si grand bonheur, et se sentant heureusement prévenue par une miséricorde toute gratuite, elle augmente ses respects jusqu'à l'infini, et ne trouve plus autre chose à faire, sinon de présenter humblement à Jésus-Christ, qui s'approche d'elle, un cœur humilié sous sa main, et une sincère confession de son impuissance. Voilà donc deux motifs pressants qui la portent aux sentiments de l'humilité lorsque Jésus-Christ la visite, c'est qu'elle n'a rien qui puisse égaler ses grandeurs et rien qui puisse mériter ses bontés ; motifs par lesquels nous devons

apprendre à servir notre Dieu en crainte, et à nous réjouir avec tremblement. Car quelle indigence pareille à la nôtre? puisque, si nous n'avons rien par nature et n'avons rien encore par acquisition, nous n'avons aucun droit d'approcher de Dieu, ni par la condition, ni par le mérite; et n'étant pas moins éloignés de sa bonté par nos crimes que de sa majesté infinie par notre bassesse, que nous reste-t-il autre chose, lorsqu'il daigne nous regarder, sinon d'apprendre d'Élisabeth à révéler sa grandeur suprême par la reconnaissance de notre néant, et à honorer ses bienfaits en confessant notre indignité? Mais afin de ne le faire pas seulement de bouche, et d'avoir ce sentiment imprimé au cœur, considérons ce qu'exige de nous la grandeur de Dieu.

Toutes les grandeurs ont leur faible : grand en puissance, petit en courage; grand courage et petit esprit; grand esprit dans un corps infirme qui empêche ses fonctions. Qui peut se vanter d'être grand en tout? Nous cédon's et on nous cède;

tout ce qui s'élève d'un côté s'abaisse de l'autre. C'est pourquoi il y a entre tous les hommes une espèce d'égalité : tellement qu'il n'y a rien de si grand que le petit ne puisse atteindre par quelque endroit. Il n'y a que vous, ô souverain grand, ô Dieu éternel, qui êtes singulier en toutes choses, inaccessible en toutes choses, seul en toutes choses ! Vous êtes le seul auquel on peut dire : *O Seigneur ! qui est semblable à vous ?* (Ps. xxxiv, 10.) *Profond en vos conseils, terrible en vos jugements, absolu dans vos volontés, magnifique et admirable dans vos œuvres !* (Exod. xv, 11.) Que si vous êtes si grand, si majestueux, malheur à qui se fait grand devant vous ! Malheur, malheur aux têtes superbes qui vont hautes et levées devant votre face ! Vous frappez sur ces cèdres, et vous les déracinez ; vous touchez ces orgueilleuses montagnes, et vous les faites évanouir en fumée. Heureux ceux qui, vous sentant approcher par vos saintes inspirations, craignent de s'élever devant vous de peur de vous exciter à la jalousie, mais qui s'écrient aussi-

tôt avec le Prophète : *Qu'est-ce que l'homme, ô grand Dieu ! que vous vous en souvenez ? ou qui sont les enfants des hommes que vous leur faites l'honneur de les visiter ?* (Ps. VIII, 5.) Ils se cachent, et votre face les illumine ; ils se retirent par respect, et vous les cherchez ; ils se jettent à vos pieds, et votre esprit pacifique repose sur eux.

Apprenez, ô enfants de Dieu ! de quelle sorte il faut recevoir cette souveraine grandeur ; mais pour vous humilier plus profondément, sachez que sa bonté vous prévient en tout et que sa grâce se montre grâce, en ce qu'elle n'est attirée par aucuns mérites. Si vous usez bien de la grâce, il est vrai que ce bon usage en attire d'autres, mais il faut qu'elle vous prévienne pour vous sanctifier par ce bon usage. Ne voyez-vous pas que ce n'est pas Élisabeth qui vient à Marie ; c'est Marie qui cherche sainte Élisabeth, c'est Jésus qui prévient Jean. Quel est ce nouveau miracle ? Jean doit être son précurseur, il doit marcher devant sa face, il doit lui préparer les voies ; et néanmoins nous voyons qu'il faut

que Jésus-Christ le prévienne. Eh ! qui donc ne prévient-il pas , s'il prévient même son précurseur ?

Que s'il en est ainsi, que nous ne vivions que par grâce , que tardons-nous à imiter sainte Élisabeth ? Que ne disons - nous du fond du cœur : *D'où me vient un si grand bonheur ?* d'où me vient cette faveur extraordinaire ? Ah ! je ne l'ai point méritée ; je ne la dois , ô Seigneur, qu'à votre bonté ! C'est le premier sentiment que la grâce inspire , parce que son premier ouvrage est de se faire reconnaître grâce. Confessons donc que nous sommes indignes des dons de Dieu ; Dieu alors nous en croira dignes. Si nous reconnaissons qu'il ne nous doit rien , il se confessera notre débiteur. Jean-Baptiste s'estime indigne de lui délier ses souliers , ce qui est le plus vil office d'un serviteur , et il le fait son meilleur ami : *amicus sponsi* (Joan. III, 29) ; et cette main qu'il juge indigne des pieds du Sauveur est élevée jusqu'à sa tête, qu'il arrose des eaux baptismales. Tant il est vrai que ce qui nous mérite les dons de la grâce ,

c'est de confesser humblement que nous ne pouvons les mériter. L'humilité est l'appui de la confiance ; quiconque s'est préparé par l'humilité peut s'abandonner aux désirs ardents dont nous allons voir les transports sacrés en la personne de saint Jean-Baptiste.

PRATIQUE.

S'anéantir devant la majesté de Dieu quand il daigne nous visiter.



QUINZIÈME JOUR.

LA VISITATION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Joie de saint Jean-Baptiste dans le sein de sa mère.
Paix céleste de Marie.

Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. (Luc, I, 40.)

Deuxième point.

Après le premier mouvement par lequel l'âme reconnaît son indignité, elle doit en

sentir un autre, c'est-à-dire un chaste transport par lequel elle court à Dieu et s'efforce de s'unir à lui. Mais est-il possible qu'un tel désir soit raisonnable et que des mortels puissent porter si haut leurs pensées ? Il n'est pas permis d'en douter, et en voici la raison solide, prise de la nature de Dieu nécessairement bienfaisante. Je vous ai représenté sa grandeur suprême, qui éloigne de lui toutes les créatures ; il faut vous parler maintenant de sa bonté, qui leur tend la main : l'une et l'autre sont inconcevables ; et me défiant de mes forces, je me servirai d'un excellent discours de saint Grégoire de Nazianze. Ce grand homme invite tout le monde à désirer Dieu : « Ce Dieu, dit-il, désire d'être désiré ; il a » soif, le pourriez-vous croire, au milieu » de son abondance. » Mais quelle est cette soif de ce premier Être ? C'est que les hommes aient soif de lui. Tout infini qu'il est en lui-même et plein de ses propres richesses, nous pouvons néanmoins l'obliger. Et comment pouvons-nous l'obliger ? C'est en lui demandant qu'il nous oblige,

parce qu'il donne plus volontiers que les autres ne reçoivent. Ce sont les paroles de saint Grégoire. Vous diriez qu'il vous représente une source vive qui, par la fécondité naturelle de ses eaux claires et fraîches, semble présenter à boire aux passants altérés. Elle n'a pas besoin qu'on la lave de ses ordures ni qu'on la rafraichisse dans son ardeur, mais se contentant elle-même de sa fraîcheur naturelle, elle ne demande, ce semble, plus rien, sinon que l'on boive et que l'on vienne se laver et se rafraichir de ses eaux. Ainsi la nature divine, toujours riche et abondante, ne peut non plus croître que diminuer, à cause de sa plénitude ; et la seule chose qui lui manque, si l'on peut parler de la sorte, c'est qu'on vienne puiser en son sein les eaux de la vie éternelle, dont elle porte en elle-même une source infinie et inépuisable. C'est pourquoi saint Grégoire a raison de dire que Dieu a soif que nous ayons soif de lui, et qu'il reçoit comme un bienfait que nous lui donnions le moyen de nous faire du bien.

Cela étant, c'est faire injure à cette bonté que de n'avoir pas de désirs pour elle. De là les transports de saint Jean dans les entrailles de sa mère ; il sent que son maître vient le visiter, et il voudrait s'avancer pour le recevoir ; s'il demande la liberté, ce n'est que pour courir au Sauveur ; et s'il ne peut souffrir sa prison, c'est à cause qu'elle le sépare de sa présence. C'est donc avec beaucoup de raisons que nous nous adressons à saint Jean-Baptiste pour apprendre à désirer le Sauveur des âmes ; puisqu'il doit lui préparer les voies, c'est à lui de nous inspirer des désirs ardents. Le bon Zacharie compare Jésus-Christ au soleil levant : *L'orient*, dit-il, *nous a visités*. Et comment, puisqu'il est encore au sein de sa mère et qu'il ne s'est pas encore découvert au monde ? Il est vrai, nous dit Zacharie, mais c'est un soleil qui se lève ; il n'est pas sorti de l'autre horizon ; toutefois ne voyez-vous pas qu'il nous a déjà visités ? nous voyons déjà poindre sa lumière, en sorte qu'il éclaire déjà les montagnes, parce qu'il a

déjà lui sur son précurseur. Voyez comme il se réjouit de ce nouveau jour, avec quel transport il adore cette lumière naissante; c'est qu'il veut nous apprendre à la désirer. Ne semble-t-il pas qu'il nous dise par ce tressaillement admirable : Que tardez-vous, mortels misérables, à courir au divin Jésus? Pourquoi fuyez-vous sa lumière, qui est la vie des cœurs, la paix des esprits, la joie unique des yeux purs, la nourriture immortelle des âmes fidèles? Que ne courez-vous à Jésus? Celui qui se fait sentir au cœur d'un enfant, quels charmes aura-t-il pour les hommes faits! Il fait tressaillir de joie jusque dans l'obscurité du sein maternel, que sera-ce dans son sanctuaire? Et si ses premières approches causent des transports si aimables, que feront ses embrassements? Quel bonheur! quel ravissement de recevoir de sa bouche divine les paroles de la vie éternelle, d'en voir couler un fleuve d'eau vive pour rafraîchir les cœurs altérés, de lui voir miséricordieusement chercher les pécheurs, d'entendre résonner sa voix

paternelle, qui appelle à soi tous ceux qui travaillent et leur promet un si doux repos ! Mais quoi ! de le contempler dans sa gloire, de regarder à découvert sa face divine et de rassasier éternellement ses yeux de ses beautés immortelles ! *Mon âme*, disait David, *languit après vous, quand viendrai-je ? quand m'approcherai-je de la face de mon Dieu ?* (Ps. XII, 3.) Quelle honte ! quelle indignité ! si lorsqu'on soupire après lui de si loin, ceux dont il s'approche, qui le possèdent, ne s'en soucient pas ! Car n'est-il pas à nous, ne l'avons-nous pas sur nos saints autels ? lui-même, en sa propre substance, ne s'y donne-t-il pas à nous ? S'il ne nous est pas encore donné de l'embrasser dans son trône, que ne courons-nous du moins à ses autels ? Courons donc à cette table mystique, prenons avidement ce corps et ce sang, n'ayons faim que pour ce pain, n'ayons soif que pour ce breuvage : car pour bien désirer Jésus, il ne faut désirer que lui. Désirons donc Jésus-Christ avec transport, nous trouverons en lui la paix

de nos âmes, cette paix qu'il faut vous montrer en la bienheureuse Marie.

Troisième point.

Voilà l'accomplissement de l'œuvre de Dieu dans les âmes qu'il a choisies : il les purifie par l'humilité, il les enflamme par les désirs, enfin il se donne à elles et leur amène avec lui une paix céleste. Je demande avant toutes choses, que concevons-nous dans la paix et que veut dire ce mot ? Paix signifie repos ; dans la guerre on s'agite et on se remue, et dans la paix on se repose ; c'est pourquoi on aime la paix. Mais en disant que la paix est un repos, en avons-nous formé l'idée tout entière. Il me semble que ce mot de paix a encore quelque chose de plus touchant : c'est que le repos peut être fort court, et la paix nous fait espérer une longue tranquillité ; de sorte que pour bien expliquer la paix et en comprendre toute l'étendue, il faut la définir : un repos durable, une tranquillité permanente ; et ainsi la paix doit avoir deux choses : réjouir les cœurs

par le repos et les assurer par la consistance ; c'est ce que la paix de ce monde ne donne pas, et c'est pourquoi nous devons soupirer sans cesse après une paix plus divine.

Ce sont les chastes délices de cette divine paix qui réjouissent aujourd'hui la sainte Vierge et lui font dire : *Mon âme exalte le nom du Seigneur et mon esprit se réjouit en Dieu mon Sauveur !* (Luc, I, 47.) Son âme est en paix, puisqu'elle possède Jésus-Christ. Et c'est aussi pour cette raison que, ne pouvant expliquer cette paix inconcevable des âmes pieuses, je m'adresse à la sainte Vierge et je vous prie d'en apprendre d'elle les incomparables douceurs, en parcourant ce sacré cantique qui ravit aujourd'hui le ciel et la terre.

Parlez, Marie, c'est à vous de nous faire connaître vos sentiments ; possédant votre Dieu, quels ont été vos transports, vos jubilations, votre exaltation, votre paix, votre triomphe ? Elle prononce un divin cantique qui est la gloire des humbles et la confusion des superbes. Que votre âme,

chrétiens, éprouve cet excès de joie que ressentait Marie en glorifiant son Dieu et en exaltant ses miséricordes. Mais que veut dire *exalter Dieu*? Exalter Dieu, c'est agrandir Dieu. Pour vous le faire entendre, mon cœur veut enfanter quelque chose de si grand, que je crains de faire un effort inutile; mais peut-être vous ferai-je concevoir ma pensée: exalter Dieu, c'est le mettre au-dessus de tout ce que nous pouvons penser, au-dessus de toute grandeur. Si vous pensez que Dieu est infini, éternel, immense, mettez-le encore au-dessus de l'élévation! exaltez-le au-dessus de l'exaltation! Enfin, quelque haute idée que vous vous en puissiez former, mettez-le toujours au-dessus. Voilà ce que c'est qu'exalter Dieu.

Marie nous dit avant toutes choses les faveurs que Dieu lui a faites: *Il a, dit-elle, regardé mon néant, il m'a fait de très-grandes choses, il a déployé sur moi sa puissance.* Elle parle secondement du mépris du monde et considère sa gloire abattue: *Dieu a dissipé les superbes, Dieu*

a déposé les puissants, et, pour punir les riches avarés, il les a renvoyés les mains vides. Enfin, elle conclut son sacré cantique en admirant la vérité de Dieu et la fidélité de ses promesses : *Il s'est souvenu de sa miséricorde, ainsi qu'il l'avait promis à nos pères.* (Luc, 1, 55.)

Voilà trois choses qui semblent bien vagues, et n'ont pas apparemment grande liaison; néanmoins leur liaison est admirable, et je vous prie de la bien entendre; car il semble que le dessein de la sainte Vierge, c'est d'exciter les cœurs des fidèles à aimer la paix que Dieu donne. Pour leur en montrer la douceur, elle leur en découvre d'abord le principe : c'est le regard de Dieu sur les justes, sa bonté qui les accompagne, sa providence qui veille sur eux : *Respicit humilitatem ancillæ suæ.* (*Ibid.*, 48.) C'est ce qui fait naître la paix dans les saintes âmes. Mais parce que l'éclat des faveurs du monde et les vaines douceurs qu'il promet les pourraient détourner de celles de Dieu, elle leur montre secondement le monde abattu, sa gloire

détruite et anéantie. Enfin, comme ce renversement des grandeurs humaines et l'entière félicité des âmes fidèles ne nous paraît pas en ce siècle, de peur qu'elles ne se lassent d'attendre, elle affermit leur esprit dans la paix de Dieu par la certitude de ses promesses. Voilà l'ordre et l'abrégé de ce sacré cantique ; peut-être ne paraît-il pas encore assez clair, mais j'espère bien que je vous le ferai aisément entendre.

PRATIQUE.

Imiter dans la sainte communion la joie de Jean et la paix de Marie.



SEIZIÈME JOUR.

LA VISITATION.

Marie entra dans la maison de Zacharie, et salua Élisabeth. (Luc, I, 40.)

Explication du cantique de la sainte Vierge.

Marie nous représente la paix divine dans son cantique ; elle nous montre le

repos et la consistance établis sur un fondement inébranlable. Considérons donc le principe de cette paix, et comprenons-en la douceur par la cause qui la fait naître. Dites-la-nous vous-même, ô divine Vierge, dites-nous ce qui réjouit votre esprit en Dieu ? *C'est, dit-elle, qu'il m'a regardée ; c'est qu'il lui a plu de jeter les yeux sur la bassesse de sa servante.* Il nous faut entendre ce que signifie ce regard de Dieu, et concevoir les biens qu'il enferme. Remarquez avec moi dans les Écritures deux regards de Dieu sur les gens de bien : un regard de faveur et de bienveillance, c'est ce qui les met en repos ; un regard de conduite et de protection, c'est ce qui rend leur repos durable.

Dieu ouvre sur les justes un œil de faveur ; il les regarde toujours en bon père, toujours prêt à écouter leurs demandes. Le roi-prophète l'exprime en ces mots : *Les yeux de Dieu sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières.* (Ps. xxxiii, 16.) O justes ! reposez-vous en celui dont la faveur et la bienveillance

se déclarent envers vous si ouvertement. Mais ce repos sera-t-il durable? N'y aura-t-il rien qui le trouble et rejette vos âmes dans l'agitation? Non, ne craignez rien, ô enfants de Dieu! car, outre ce regard de bienveillance, il y a un regard de protection qui prend garde aux maux qui vous menacent: *Voilà, dit le même David, que les yeux de Dieu veillent continuellement sur ceux qui le craignent et qui établissent leur espérance sur sa miséricorde Ps. XXXII, 18).* Et pourquoi? *Pour délivrer leurs âmes de la mort, et les nourrir dans la faim.* Voilà ce regard de protection par lequel Dieu veille sur les gens de bien, pour détourner les maux qui les menacent; c'est pourquoi David ajoute aussitôt après: *Notre âme attend le Seigneur, parce qu'il est notre protecteur et notre secours. (Ib. 20.)* Une âme assurée de ce double regard, que peut-elle souhaiter pour avoir la paix? C'est ce que veut dire la très-sainte Vierge lorsqu'elle nous apprend que Dieu la regarde.

En effet, c'est elle qui est singulière-

ment honorée de ce double regard de la Providence. Dieu l'a regardée d'un œil de faveur lorsqu'il l'a préférée à toutes les autres femmes; et que dis-je! non-seulement à toutes les femmes, mais aux anges, mais aux séraphins et à toutes les créatures! Le regard de protection a veillé sur elle lorsqu'il en a détourné bien loin la corruption du péché, les ardeurs de la convoitise et les malédictions communes de notre nature; c'est pourquoi elle chante avec tant de joie. Écoutez comme elle célèbre la faveur de Dieu : *Celui qui est tout-puissant a fait pour moi de grandes choses!* il m'a, dit-elle, comblée de ses grâces. Mais voyez comme elle se loue de sa protection : *Son bras a montré en moi sa puissance*, il m'a remplie de ses dons, et m'a fait de si grandes choses que nulle créature ne peut les égaler, ni nul entendement les comprendre : *fecit mihi magna*. Mais s'il a ouvert sur moi ses mains libérales pour combler mon âme de biens, il a pris plaisir d'étendre son bras pour en détourner les maux : *fecit poten-*

tiam. C'est donc particulièrement l'heureuse Marie qui est favorisée de ces deux divins regards de bienveillance et de protection. Mais, âmes saintes, ce n'est pas seulement la sainte Vierge qui est honorée de ces deux regards, tous les fidèles serviteurs de Dieu se réjouissent ensemble dans sa maison, à la lumière de sa faveur et à l'ombre de sa protection; et c'est ce qui doit mettre votre esprit en paix. Pourrai-je bien exprimer cette vérité? Sera-t-il donné à un pécheur de pouvoir parler dignement de la paix des âmes innocentes? Disons ce que nous pourrons; parlons de ces douceurs inconcevables pour en rafraîchir le goût à ceux qui les sentent, et en exciter l'appétit à ceux qui ne les ont pas expérimentées. Oui, certainement, ô enfants de Dieu! il vous regarde avec bienveillance, il découvre sur vous sa face bénigne. Il montre un visage terrible lorsqu'une conscience coupable nous reprochant l'horreur de nos crimes fait que Dieu nous paraît un juge avec une face irritée; mais lorsqu'au milieu d'une bonne vie il fait

naître dans les consciences une certaine sérénité, il montre alors un visage ami et tranquille, il calme tous les troubles, il dissipe tous les nuages ; le fidèle qui espère en lui ne le regarde plus comme juge, il ne le voit plus que comme un bon père qui l'invite doucement à soi ; de sorte qu'il dit, plein de confiance : *O Dieu, vous êtes mon protecteur* (Ps. xli, 10) ; et il lui semble que Dieu lui répond : *O âme fidèle, je suis ton salut!* (Ps. xxxiv, 3.) Tellement qu'il jouit d'une pleine paix, parce qu'il est à couvert sous la main de Dieu ; et de quelque côté qu'on le menace, il s'élève du fond de son cœur une voix secrète qui le fortifie et lui fait dire avec assurance : *Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous?* (Rom. viii, 31.) *Le Seigneur est mon salut, que craindrai-je? Le Seigneur est le protecteur de ma vie, devant qui pourrais-je trembler?* (Ps. xxvi, 1.) Telle est cette paix cachée que Dieu donne à ses serviteurs, paix que le monde ne peut entendre, et qui, chassée du milieu du siècle par le tumulte continuel, semble s'être

retirée dans les solitudes. Mais n'entreprenez pas de persuader par nos discours ce que la seule expérience peut faire connaître; et, ne pouvant vous la représenter elle-même, finissons en vous en disant quelque effet sensible. *La paix de Dieu triomphe de nos cœurs*, dit l'Apôtre (Coloss. iii, 15), et la marque de cette paix, c'est que le monde ne les touche plus. Car cette âme appuyée sur Dieu, *qui a mis son refuge dans le Très-Haut* (Ps. xc, 9), jetant ensuite les yeux sur le monde qu'elle voit bien loin à ses pieds, ô Dieu! qu'il lui semble petit, du haut de ce refuge inébranlable, et qu'elle le voit bien d'une autre manière que ne le fait le commun des hommes! Elle voit toutes les grandeurs abattues, tous les superbes jetés par terre, et, dans ce grand renversement des choses humaines, rien ne lui paraît élevé que les simples et humbles de cœur; c'est pourquoi elle dit avec Marie : *Dispersit superbos, Dieu a dissipé les superbes, il a déposé les puissants, et il a relevé ceux qui étaient à bas.*

A ce que je vois, ce n'est pas ici une paix commune, Dieu veut qu'elle soit accompagnée de l'appareil d'un grand triomphe, et s'il donne la paix à ses serviteurs; ce n'est pas en faisant leur accord avec leur ennemi abattu. Car, en effet, quel est l'ennemi de Dieu, et par conséquent de ses serviteurs, des enfants de Dieu? Vous ne l'ignorez pas, vous savez que c'est le monde et ses pompes. Tout ce que Dieu élève, le monde se plaît à le rabaisser; tout ce que le monde estime, Dieu se plaît à le détruire et à le confondre. C'est pourquoi Tertullien disait si éloquemment qu'il y avait entre eux de l'émulation. Que signifie cette émulation, si ce n'est que Dieu et le monde se contrarient éternellement comme par un dessein prémédité? Qui sont ceux que Dieu favorise? Ceux qui sont modestes et retenus. Qui sont ceux que le monde avance? Ceux qui sont hardis et entreprenants. Qui sont ceux que Dieu favorise? Ceux qui sont simples et sincères. Qui sont ceux que le monde avance? Ceux qui sont fins et dissimulés. Le monde

veut de la violence pour emporter ses faveurs, Dieu ne donne les siennes qu'à la retenue; l'un demande un cœur droit, ferme et inflexible, l'autre a besoin de tours subtils, souples et accommodants; et il n'est rien de plus puissant selon Dieu, ni de plus inutile selon le monde, que cette médiocrité tempérée en laquelle la vertu consiste.

Voilà donc une émulation nécessaire de Jésus-Christ et de ses fidèles contre le monde et ses sectateurs, et cette guerre durera toujours, jusqu'à ce que le siècle finisse. C'est pourquoi le monde a deux faces; il y a sur la terre deux sortes de paix: il y a la paix des pécheurs; *il y a la paix des enfants de Dieu, qui surpasse toute intelligence.* (Philip. iv, 7.) Chacun croit jouir de la paix, parce que chacun croit avoir gagné la victoire. D'où vient cette diversité, et comment arrive-t-il que deux ennemis croient sortir victorieux d'un même combat? C'est que les uns regardent les biens présents, et les autres jettent les yeux sur la dernière décision du

siècle à venir. Ceux qui considèrent les biens présents donnent précipitamment l'avantage au monde ; ils s'imaginent qu'il a la victoire, parce que Dieu, qui attend son heure, le laisse jouir pour un temps d'une ombre trompeuse de félicité ; ils voient ceux qui sont dans les grandes places ; ils admirent leurs délices et leur abondance : *Voilà, s'écrient-ils, les seuls fortunés!* (Ps. CXLIII, 15.) C'est le cantique des enfants du monde.

Juges aveugles et précipités ! que n'attendez-vous la fin du combat avant d'adjudger la victoire ? Viendra le revers de la main de Dieu, qui brisera comme un verre toute cette grandeur que vous admirez et qui vous éblouit. C'est à quoi regarde la divine Vierge, et avec elle les enfants de Dieu qui jouissent de la douceur de sa paix. Ils voient bien que le monde combat contre Dieu, mais ils savent que les forces ne sont pas égales. Ils ne se laissent point éblouir de quelques avantages apparents que Dieu abandonne et laisse remporter aux enfants du siècle ; ils considèrent l'é-

vénement que sa justice enfin leur rendra funeste. C'est pourquoi ils se rient de leur gloire, et au milieu de la pompe de leur triomphe, ils chantent déjà leur défaite ; ils ne disent pas que Dieu dissipera les superbes, mais *qu'il les a déjà dissipés : dispersit superbos*. Ils ne disent pas que Dieu renversera les puissants du monde, ils les voient déjà à leurs pieds, tremblants et étonnés de leur chute. Et pour vous, ô riches du siècle, qui vous imaginez avoir les mains pleines, vous leur semblez vides et pauvres, parce que ce que vous tenez ne leur paraît rien ; ils savent qu'il s'écoule ainsi que de l'eau : *Divites dimisit inanes*. Voilà toute la grandeur abattue, Dieu est triomphant et victorieux. Quelle joie à ses enfants de voir ses ennemis tombés à ses pieds, et ses humbles serviteurs qui lèvent la tête ! Eux que le monde méprisait si fort, les voilà établis dans les plus hautes places : *exaltavit humiles* ; eux que le monde croyait indigents, Dieu les a remplis de ses biens : *Esurientes implevit bonis* !

O victoire du Tout-Puissant ! ô paix et consolation des fidèles ! chantez, chrétiens, chantez ce divin cantique ; chantez la défaite du monde, l'anéantissement des grandeurs humaines, leurs richesses détruites, leur pompe évanouie en fumée ; moquez-vous de son triomphe d'un jour et de sa tranquillité imaginaire. Et vous qui courez après la fortune, qui ne trouvez rien de grand que ce qu'elle élève, ni rien de beau que ce qu'elle pare, ni rien d'agréable que ce qu'elle donne, pourquoi vous entends-je parler de la sorte ? N'êtes-vous pas les enfants de Dieu ? Ne portez-vous pas la marque de son adoption, le caractère sacré du baptême ? La terre, n'est-ce pas votre exil ? Le ciel n'est-il pas votre patrie ? Pourquoi vous entends-je admirer le monde ? Pourquoi vous entends-je chanter le cantique de Babylone ? Tout ce que vous me dites du monde, c'est un langage barbare que vous avez appris dans votre exil ; oubliez cette langue étrangère, parlez le langage de votre pays. Ceux que vous voyez jouir des plaisirs, ne les appe-

lez pas *les heureux*, c'est le langage de l'exil : *Beatum dixerunt...* Ceux dont le Seigneur est le Dieu, *voilà les véritables heureux!*

Consolez-vous dans cette pensée, vivez en paix dans cette pensée, et apprenez de la sainte Vierge, pour maintenir en paix votre conscience : premièrement, que le Seigneur vous regarde ; secondement, assurés de cet appui immuable, ne vous laissez pas éblouir aux grandeurs du monde, dites qu'il est déjà abattu, regardez la gloire future ; troisièmement, si le temps vous semble trop long, regardez la fidélité des promesses de Dieu : *Sicut locutus est.* Ce qu'il a dit à Abraham sera accompli deux mille ans après ; il a envoyé son Messie, il achèvera successivement le reste, et enfin nous verrons un jour l'éternelle félicité qu'il nous a promise ! *Amen!*

PRATIQUE.

S'appliquer à bien comprendre les beautés du cantique de Marie.



DIX-SEPTIÈME JOUR.

LA VISITATION.

- 1^o Élisabeth, figure de la Synagogue ;
2^o Marie, figure de l'Église.

Marie entra dans la maison de Zacharie et salua Élisabeth. (Luc, I, 40.)

Jésus-Christ étant envoyé pour être la lumière du monde, aussitôt qu'il y eut fait sa première entrée, aussitôt il commença d'enseigner les hommes. Encore que vous le voyiez aujourd'hui dans les entrailles de sa mère, sans parole, ce semble, et sans action, ne vous persuadez pas qu'il se taise. *Étant la parole du Père éternel*, tout ce qu'il fait, tout ce qu'il est, parle d'une manière très-intelligible.

Je vous prie de jeter les yeux sur cette belle structure de l'univers. D'où vient cette beauté? D'où vient cet ordre dans cette grande machine du monde? C'est à cause qu'elle a été faite par le Fils de Dieu

qui, étant né de l'intelligence du Père, comme sa parole et son Verbe, est lui-même tout raison, tout sagesse, tout entendement; de là vient que cet univers est un ouvrage si bien entendu, parce qu'il est exécuté sur une idée infiniment belle, qu'il vient d'une science très-accomplie et de cette raison souveraine qui est tout ensemble et le Verbe et le Fils de Dieu, par qui toutes choses ont été faites et par qui elles seront toujours gouvernées.

Si nous apprenons des Lettres sacrées que *ce monde publie la gloire de Dieu par un langage qui se fait entendre jusqu'aux peuples les plus barbares* (Ps. XVIII, 1 et seq.), à plus forte raison doit-on dire que tout ce qui se fait en Jésus est plein de sagesse; qu'il parle hautement et divinement, même lorsqu'il semble le plus qu'il se taise; qu'il nous enseigne avant de naître, et que le sein de sa mère n'est pas seulement le sanctuaire de ce Dieu fait homme, ni le lit virginal où il consomme son sacré mariage avec l'humanité son

épouse, mais encore que c'est une chaire où ce docteur céleste commence à prêcher les saintes vérités de son Évangile. Saint Jean l'entend, et il saute d'aise; et cette éloquence muette va émouvoir le cœur d'un enfant jusque dans le sein de sa mère. Rendons-nous attentifs à cette prédication qui ne frappe point les oreilles, mais qui frappe fortement les esprits; écoutons ce que le Sauveur veut nous dire.

Encore qu'il pourrait sembler que l'Évangile et la loi fussent bien éloignés, toutefois vous savez qu'il n'y a rien de mieux uni, et que Jésus-Christ n'est venu au monde que pour accomplir la loi et les prophètes. C'est ce qui fait dire à Tertullien : « Oh ! que Jésus-Christ est ancien » dans sa nouveauté ! » Ainsi, quelque différence qu'il y paraisse, Moïse et Jésus-Christ se touchent de près; la Synagogue et l'Église se tendent les mains : et je considère aujourd'hui, dans la visite que rend Marie à Elisabeth et dans leurs embrassements mutuels, l'Évangile qui baise la loi, l'Église qui embrasse la Synago-

gue. Voilà l'âme, voilà le sens de la mystérieuse variété de ce grand spectacle de Jésus-Christ allant à saint Jean, de Marie visitant Élisabeth, d'un enfant qui saute de joie, de sa mère qui prophétise, d'une Vierge qui éclate en actions de grâces.

Entrons donc en cette matière avec le secours de la grâce, étalons les richesses des secrets célestes, exerçons nos entendements dans le champ des Écritures sacrées; considérons les raisons pour lesquelles Élisabeth tient la place de la Synagogue, et Marie celle de l'Église; après cela, nous verrons dans les embrassements de ces charitables cousines la loi ancienne et la loi nouvelle qui vont à la rencontre l'une de l'autre.

Premier point.

La première chose que je remarque dans le tableau que je vous présente, c'est l'âge bien différent de ces deux cousines. L'Évangile nous montre sainte Élisabeth dans une extrême vieillesse, et la divine Marie dans la fleur de l'Age. Et je vois en la vieillesse d'Élisabeth la mourante caducité

de la loi, et dans la jeunesse de la sainte Vierge l'éternelle nouveauté de l'Église. La jeunesse de l'Église est telle que le temps n'est pas capable de l'altérer ni de s'acquérir aucun droit sur elle. Les choses éternelles ont cela de propre qu'elles ne vieillissent jamais; au contraire, ce qui doit périr ne cesse de tendre à sa fin, et par conséquent vieillit toujours. C'est pourquoi l'Apôtre parlant de la loi : *Ce qui vieillit, dit-il, est presque aboli.* (Heb. VIII, 13.) Ainsi la Synagogue vieillissait toujours, parce qu'elle devait un jour être abolie. L'Église chrétienne ne vieillit jamais, parce qu'elle doit durer éternellement; la fin du monde ne limitera point sa durée; alors elle cessera d'être sur la terre, mais elle commencera d'être au ciel. O beau jour! ô jour unique de l'éternité bienheureuse! quand verrons-nous ta sainte lumière qui ne sera cachée par aucune nuit, qui ne sera obscurcie par aucun nuage? Mais, chrétiens, réjouissons-nous : si nous vieillissons dans ce monde selon notre homme animal, l'Église, dont nous

faisons partie selon l'homme spirituel, ne vieillit jamais, parce qu'au lieu de tendre à sa fin à la manière des choses mortelles, elle tend à cette jeunesse éternelle de la bienheureuse éternité.

Non-seulement l'âge de Marie nous représente la sainte Église, mais encore son état de perpétuelle virginité. *Je sais que le mariage est sacré, et que son lien est très-honorable en tout et partout. (Ibid. XIII, 4.)* Mais si nous le comparons à la sainte virginité, il faut avouer nécessairement que le mariage sent la nature, et que la virginité sent la grâce. Et si nous considérons ce que dit l'Apôtre de la virginité et du mariage, nous y trouverons une peinture parfaite de la Synagogue et de l'Église chrétienne. *L'une est tout occupée des soins des choses du monde (I Cor. VII, 34):* c'est le but de la Synagogue, *qui a pour partage la rosée du ciel et la graisse de la terre (Gen. XXVII, 28);* elle n'a que des promesses terrestres. Mais que fait la virginité? *Elle est uniquement occupée du soin des choses du Seigneur (I Cor. VII, 34):* c'est le but

de la sainte Église, *qui ne considère point les choses visibles, mais les invisibles.* (II Cor. iv, 18.) C'est cet unique objet que se doivent proposer les prêtres, qui, par l'éminence du sacerdoce, sont la partie la plus relevée et la plus céleste de la sainte Église; aussi *sont-ils appelés des anges!* (Apoc. ii, 1 et seq.)

Mais continuons de vous faire voir la figure de l'Église dans la sainte Vierge, et celle de la Synagogue dans Élisabeth. Vous savez que cette Vierge très-pure était mariée, et c'est par ce divin mariage qu'elle nous représente encore mieux l'Église. Car j'apprends de saint Augustin que le mariage de Joseph avec Marie « n'é- » tant point lié par les sentiments de la » chair, n'avait point d'autre nœud de son » union que la foi mutuelle qu'ils s'étaient » donnée; » et c'est là aussi ce qui joint l'Église avec Jésus-Christ son époux. La foi de Jésus est engagée à l'Église et celle de l'Église à Jésus : *Je vous rendrai mon épouse par une inviolable fidélité* (Osée, ii, 20), par une fidélité réciproque.

Mais ce que je trouve de très-remarquable, c'est qu'Élisabeth vivant avec son mari, l'Écriture la nomme stérile. Marie, au contraire, fait profession de perpétuelle virginité, et la même Écriture, qui ne ment jamais, nous la fait voir féconde. Voyez la stérilité de la Synagogue, qui d'elle-même ne peut engendrer des enfants au ciel, et la divine fécondité de l'Église, de laquelle il est écrit : *Réjouissez-vous, stérile, qui n'enfantiez point!* (Gal. vi, 27.) Toutefois la stérile enfante : Élisabeth a un fils aussi bien que la sainte Vierge. Aussi la Synagogue a-t-elle enfanté, mais des figures, mais des prophéties. Élisabeth a conçu, mais un précurseur à Jésus, une voix qui lui prépare les chemins; Marie enfante la vérité même.

Et admirez ici la dignité de la Vierge, aussi bien que celle de l'Église, par le rapport qu'elles ont ensemble. Dieu engendre son Fils dans l'éternité par une génération ineffable, autant éloignée de la chair et du sang que la vie de Dieu est éloignée de la vie mortelle. Ce Fils unique,

engendré dans l'éternité, doit être engendré dans le temps ; mais sera-ce d'une manière charnelle ? Loin de nous cette pensée sacrilège ! Il faut que sa génération dans le temps soit une image très-pure de sa chaste génération dans l'éternité. Il n'appartient qu'au Père éternel de rendre Marie féconde de son propre Fils ; puisque ce Fils devait lui être commun avec Dieu, il fallait que Dieu fit passer en elle sa propre fécondité : engendrer le Fils de Dieu ne devait pas être un effet d'une fécondité naturelle ; il fallait une fécondité divine ! O incroyable dignité de Marie !

Mais l'Église, le croiriez-vous ? entre en partage de cette gloire. Il y a une double fécondité en Dieu, celle de la nature, et celle de la charité qui fait des enfants adoptifs : la première est communiquée à Marie, la seconde est communiquée à l'Église, et c'est l'honneur des prêtres d'être établis ministres de cette mystérieuse génération des enfants de la nouvelle alliance : c'est notre honneur, mais c'est notre crainte ; l'une et l'autre géné-

ration demande une pureté angélique, l'une et l'autre produit le Fils de Dieu!

Deuxième point.

Vous avez déjà vu que la loi est figurée dans Élisabeth, et l'Église chrétienne en la sainte Vierge; il faut maintenant qu'elles se rencontrent. Déjà vous voyez qu'elles sont cousines, pour montrer que la loi ancienne et la loi nouvelle se touchent de près; qu'elles sont parentes, qu'elles viennent toutes deux d'une race céleste. Mais ce n'est pas assez qu'elles soient parentes, il faut qu'elles s'embrassent: et quand Jésus a accompli les prophéties, quand il a été immolé, en lui la loi ancienne et la loi nouvelle ne se sont-elles pas embrassées? Et voyez cela très-clairement en la personne de saint Jean-Baptiste. Saint Jean, dit saint Augustin, est comme le point du jour, qui n'est ni la nuit ni le jour, mais qui fait la liaison de l'un et de l'autre. Il joint la Synagogue à l'Église, il est comme l'envoyé de la Synagogue à Jésus, afin de reconnaître le

libérateur. Il est aussi l'envoyé de Dieu, pour montrer Jésus à la Synagogue. Jésus a tendu les mains à Jean quand il a reçu son baptême; Jean a tendu les mains à Jésus quand il a dit : *Ecce agnus Dei, Voilà l'agneau de Dieu.* (Joan. 1, 29.) C'est pourquoi Jésus vient à Jean, et Marie à Élisabeth. Jésus-Christ prévient, le propre de la grâce est de prévenir. La grâce ne nous est pas donnée à cause des bonnes œuvres que nous avons faites, mais afin que nous les fassions. Le bon usage de la grâce en attire d'autres, mais cela ne laisse pas d'être toujours grâce; ce ruisseau garde toujours dans son cours le beau nom qu'il a pris dans son origine. Voyez comment Jésus prévient son précurseur : il faut aussi qu'il prévienne ses prêtres dans la grâce du sacerdoce. Il y en a qui préviennent Jésus-Christ, ce sont ceux qui viennent sans être appelés. Jésus-Christ a été appelé par son Père : Jean était choisi pour être son précurseur; néanmoins il le prévient. La marque que nous sommes appelés, c'est le zèle du salut des âmes. Jésus vient à

Jean, le libérateur au captif. Jésus visite Jean, parce qu'il faut que le médecin visite le malade; mais Jésus est dans le sein de sa mère, et Jean dans le sein de la sienne; ne semble-t-il pas que le médecin soit aussi infirme que le malade? Jésus a pris nos infirmités afin d'y apporter remède: c'est le devoir des prêtres de se rendre faibles avec les faibles pour les guérir. *Qui est faible, disait l'Apôtre, sans que je m'affaiblisse avec lui? Qui est scandalisé sans que je brûle?* (II Cor. ix, 29.)

Mais revenons à Marie et à Élisabeth; elles s'embrassent, elles se saluent. La loi honore l'Évangile en le prédisant, l'Évangile honore la loi en l'accomplissant; c'est le mutuel salut qu'ils se donnent. Écoutez maintenant leurs saints entretiens: *Vous êtes bénie entre toutes les femmes.* (Luc, i, 42.) O Église! ô sainte société des fidèles, ô assemblée chérie entre toutes les sociétés sur la terre! vous êtes singulièrement bénie, parce que vous êtes uniquement choisie! *Une seule est ma colombe et ma parfaite amie!* (Cant. vi, 8.)

Vous êtes bienheureuse d'avoir cru (Luc, I, 45), dit Élisabeth à Marie, et avec raison, puisque la foi est la source de toutes les grâces ; *car le juste vit de la foi.* (Heb. x, 38.) *Tout ce qui vous a été dit de la part du Seigneur sera accompli.* (Luc, I, 45.) *Tout s'accomplira*, voilà la vie chrétienne. Les chrétiens sont enfants de promesse, enfants d'espérance, voilà le témoignage que la Synagogue rend à l'Église. L'Église ne désavoue pas ses dons ni ses avantages ; au contraire, elle reconnaît *que le Tout-Puissant a fait en elle de grandes choses* ; mais elle rend la louange à Dieu : *Mon âme glorifie le Seigneur.* (*Ibid.*, 47.) Ainsi ; dans cette aimable rencontre de la Synagogue avec l'Église, pendant que la Synagogue, selon son devoir, rend un fidèle témoignage à l'Église, l'Église, de son côté, rend témoignage à la miséricorde divine, afin que nous apprenions que le vrai sacrifice de la nouvelle loi, c'est le sacrifice d'actions de grâces. Aussi nous avertit-on dans la

célébration des saints mystères de rendre grâces au Seigneur notre Dieu.

Il faut donc confesser que nous sommes un ouvrage de miséricorde, notre sacrifice un sacrifice d'Eucharistie. C'est le sacrifice que Jean offre ; en sautant de joie, *il rend grâces* au libérateur. S'il fait tressaillir ainsi Jean qui ne le voit pas, qui ne le touche pas, qui ne l'entend pas, sur qui il n'agit que par sa seule présence, que sera-ce dans le ciel, où il se montrera à découvert, face à face? Jean est dans les entrailles de sa mère, et il sent Jésus qui est aussi dans le sein de la sienne ; Jésus entre dans nos entrailles, et à peine le sentons-nous !

PRATIQUE.

Demander à Dieu qu'il donne de saints prêtres à son Église, et en souhaiter dans sa propre famille.



DIX-HUITIÈME JOUR.**LA PURIFICATION.**

1° Siméon immole l'amour de la vie, 2° Anne détruit le repos des sens, 3° Marie sacrifie la liberté de l'esprit.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. (Luc, II, 22.)

Quoique le crucifiement de Jésus-Christ n'ait paru à la vue du monde que sur le Calvaire, il y avait déjà longtemps que le mystère en avait été commencé et se continuait invisiblement. Jésus-Christ n'a jamais été sans croix, parce qu'il n'a jamais été sans avancer l'œuvre de notre salut. Ce Roi a toujours pensé au bien de ses peuples; ce céleste Médecin a toujours eu l'esprit occupé des besoins et des faiblesses de ses malades; et comme telle était la loi, que ni ses peuples ne pouvaient être soulagés, ni ses malades guéris que par sa croix, ses clous et ses blessures, il a tou-

jours porté devant Dieu toute l'horreur de sa passion.

C'est un discours véritable, dit le saint Apôtre, *et digne d'être reçu en toute humilité et respect, que Jésus-Christ est venu au monde pour délivrer les pécheurs* (I Tim. I, 15), et que, pour être le Sauveur du genre humain, il a voulu en être la victime ; mais l'unité de son corps mystique fait que le chef s'étant immolé, tous les membres doivent être aussi des hosties vivantes. C'est ce qui fait dire à saint Augustin « que l'Église catholique apprend » tous les jours, dans le sacrifice qu'elle » offre, qu'elle doit aussi s'offrir avec Jésus-Christ. »

N'admirez-vous pas dans la solennité de ce jour que tous ceux qui paraissent dans notre Évangile nous y sont représentés dans un état d'immolation ? Siméon désire d'être déchargé de son corps mortel ; Anne paraît tout exténuée par ses abstinences et par ses veilles. Mais surtout la bienheureuse Marie, apprenant du bon Siméon qu'un glaive tranchant percera

son âme, ne semble-t-elle pas déjà être sous le couteau du sacrificateur ? Et comme elle se soumet en tout aux ordres et aux lois de Dieu avec une obéissance profonde, n'entre-t-elle pas aussi dans la véritable disposition d'une victime immolée ? Quelle est la cause que tant de personnes concourent à se dévouer à Dieu comme des hosties, si ce n'est que son Fils unique, pontife et hostie tout ensemble de la nouvelle alliance, commençant en cette journée à s'offrir lui-même à son Père, il attire tous ses fidèles à son sentiment ?

C'est donc l'esprit de ce mystère de faire entendre aux fidèles qu'ils doivent se sacrifier avec Jésus-Christ ; mais il faut aussi qu'ils apprennent par quel genre de sacrifice. Notre amour-propre nous fait appréhender trois choses comme les plus grands de tous les maux : la mort, la douleur, la contrainte. Pour nous inspirer des pensées plus fortes, Siméon, détaché du siècle présent, immole l'amour de la vie ; Anne, pénitente et mortifiée, détruit devant Dieu le repos des sens ; Marie, soumise et obéis-

sante, sacrifie la liberté de l'esprit. Par où nous devons apprendre à nous immoler avec Jésus-Christ par trois genres de sacrifices : 1° par un sacrifice de détachement, en méprisant notre vie ; 2° par un sacrifice de pénitence, en mortifiant nos appétits sensuels ; 3° par un sacrifice de soumission, en captivant notre volonté.

Premier point.

Nous étions nés pour ne pas mourir, et si notre crime nous a séparés de cette source de vie immortelle, il n'a pas tellement rompu les canaux par lesquels elle coulait en abondance, qu'il n'en soit tombé sur nous quelques gouttes, qui, nourrissant en nos cœurs cet amour de notre première immortalité, font que nous haïssons d'autant plus la mort qu'elle est contraire à notre nature.

De là nous devons conclure que, pour nous donner le courage d'offrir un tel sacrifice, nous avons besoin d'un grand exemple. Voici donc le conseil de Dieu pour nous détacher de la vie : il envoie

son Fils unique, immortel par sa nature, revêtu par sa charité d'une chair mortelle, qui, mourant volontairement quoique juste, apprend le devoir à ceux qui meurent nécessairement comme coupables, et qui, désarmant notre mort par la sienne, *délivre*, dit saint Paul, *de la servitude ceux que la crainte de mourir tenait dans une éternelle sujétion.* (Heb. II, 15.)

Paraissez donc, ô le désiré des nations, divin auteur de la vie, glorieux triomphateur de la mort, et venez vous offrir pour votre peuple ! C'est pour commencer ce mystère que Jésus entre aujourd'hui dans le temple, non pour s'y faire voir avec majesté comme le Dieu qu'on y adore, mais pour se mettre en la place de toutes les victimes qu'on y sacrifie : tellement qu'il n'y reçoit pas encore le coup de la mort, mais il l'accepte, mais il s'y prépare, mais il s'y dévoue. Ne craignons donc plus la mort après qu'un Dieu veut bien la souffrir pour nous ; mais avec la différence bienheureuse qui fait l'espérance de tous les fidèles, qu'il y est allé

par l'innocence, au lieu que nous y tombons par le crime ; et c'est pourquoi, dit saint Augustin, « notre mort n'est que la » peine due au péché, et la sienne est le » sacrifice qui l'expie. » Ah ! je ne m'étonne pas si le bon Siméon ne craint plus la mort et s'il la défie hardiment par ces paroles : *Nunc dimittis.* (Luc, II, 29.) On doit craindre la mort avant qu'on ait vu le Sauveur, on doit craindre la mort avant que le péché soit expié, parce qu'elle conduit les pécheurs à une mort éternelle. Avant le Sauveur, on ne peut mourir qu'avec trouble, *maintenant que j'ai vu le médiateur* qui expie le péché par sa mort, *ah ! je puis*, dit Siméon, *m'en aller en paix : en paix*, parce que le Sauveur vaincra le péché, et qu'il ne peut plus damner ceux qui croient ; *en paix*, parce qu'on lui verra bientôt désarmer la mort, et qu'elle ne peut plus troubler ceux qui espèrent ; *en paix*, parce qu'un Dieu devenu victime va pacifier le ciel et la terre, et que le sang qu'il est tout prêt à répandre nous ouvrira l'entrée des lieux saints. Que tardons-nous à im-

moler notre vie avec Siméon ? Il pouvait, ce semble, désirer de vivre, puisque Jésus-Christ était sur la terre ; mais il s'estime si heureux d'avoir vu Jésus, qu'il ne veut plus voir autre chose, et il aime mieux l'aller attendre avec cette espérance que de demeurer en ce monde où il l'aurait vu véritablement, mais où il aurait vu avec lui quelque autre spectacle que ses yeux ne pouvaient plus souffrir désormais. Nous donc, qui ne voyons que les vanités dont les yeux sont profanés tous les jours par tant d'indignes objets, combien devons-nous désirer le royaume de Jésus-Christ, où nous le verrons à découvert, où nous le contemplerons dans sa gloire, où nous ne verrons que lui, parce qu'il y sera tout à tous, illuminant tous les esprits par les rayons de sa face et pénétrant tous les cœurs par les traits de sa bonté infinie ?

Mortels, désabusez-vous, vous qui ne cessez de vous tourmenter et qui faites tant de choses pour mourir plus tard. « Songez plutôt, dit saint Augustin, à

» entreprendre quelque chose de considérable pour ne mourir jamais. »

Cessons donc de nous laisser tromper plus longtemps par la vie, cette amie inconstante qui ne nous peut cacher elle-même ses faiblesses insupportables. Mais comme les voluptés s'opposent à cette rupture, et que, pour empêcher ce dégoût, elles nous promettent de tempérer les amertumes de ce monde par leurs flatteuses douceurs, faisons un second sacrifice et immolons à Dieu l'amour des plaisirs avec Anne la prophétesse.

Deuxième point.

Nous avons voulu goûter les plaisirs sensibles, et nous avons perdu tout le goût des plaisirs célestes ; et il est arrivé, dit saint Augustin, par un grand et terrible changement, que « l'homme, qui » devait être spirituel même dans la chair, » devient tout charnel même dans l'esprit. » Oui, créature chérie, homme que Dieu a fait à sa ressemblance, tu devais être spirituel même dans le corps, parce

que ce corps que Dieu t'a donné devait être régi par l'esprit ; et qui ne sait que celui qui est régi participe à la qualité du principe qui le meut et qui le gouverne, par l'impression qu'il en reçoit ? Mais, ô changement déplorable ! la chair a pris la régence et l'âme est devenue corporelle ; car qui ne voit par expérience que la raison, ministre des sens et appliquée tout entière à les servir, emploie toute son industrie à raffiner leur goût, à irriter leurs appétits, à leur assaisonner leurs objets, et ne se peut déprendre elle-même de ces pensées sensuelles ?

Ce n'est pas que nous ne fassions quelques efforts et qu'il n'y ait de certains moments dans lesquels, à la faveur d'un léger dégoût, il nous semble que nous allons rompre avec les plaisirs ; mais disons ici la vérité : nous ne rompons pas de bonne foi ; apprenons à nous connaître. Il est de certains dégoûts qui ne vont pas à rejeter les viandes, mais à les demander mieux préparées. O raison ! tu crois être libre dans ces petits moments de relâche où il

semble que la passion se repose : tu murmures cependant contre les plaisirs déréglés, tu loues la vertu et l'honnêteté, la modération et la tempérance ; mais la moindre caresse des sens te fait bientôt revenir à eux et dissipe ces beaux sentiments que l'amour de la vertu avait réveillés. *Tous mes bons desseins s'en vont en fumée, les pensées de mon salut ont passé en mon esprit comme un nuage, et ces grandes résolutions ont été le jouet des vents.* (Job, xxx, 15.) Telle est la maladie de notre nature ; mais maintenant en voici le remède.

Voici le Sauveur Jésus, nouvel homme et nouvel Adam, qui vient détacher en nous l'amour des plaisirs sensibles. Que si l'amour des plaisirs est si fort inhérent à nos entrailles, il faut un remède fort, un remède violent pour l'en détacher. C'est pourquoi ce nouvel Adam ne s'approche pas comme le premier d'un arbre fleuri et délectable, mais d'un arbre terrible et rigoureux. Il est venu à cet arbre, non pour y voir un objet *agréable aux yeux, et y*

cueillir un fruit délicieux au goût (Gen. III, 6), mais pour n'y voir que de l'horreur et n'y goûter que de l'amertume, afin que ses clous et ses blessures fissent une sainte violence aux flatteries de nos sens et à l'attache trop passionnée de notre âme. Ce qu'il accomplit sur la croix, il le commence aujourd'hui dans le temple. Considérez cet enfant si doux, si aimable, dont le sourire attendrit tous ceux qui le voient; à combien de plaies, à combien d'injures, à combien de travaux il se consacre! *Il est mis pour être en butte*, dit le saint vieillard, *à toutes sortes de contradictions.* (Luc, II, 34.) Aussitôt qu'il commencera de paraître au monde, on empoisonnera toutes ses pensées, on tournera à contre-sens toutes ses paroles; ah! qu'il souffrira de maux et qu'il sera *contredit! contredit* dans tous ses enseignements, dans tous ses miracles, dans ses paroles les plus douces, dans ses actions les plus innocentes: par les princes, par les pontifes, par les citoyens, par les étrangers, par ses amis, par ses ennemis, par ses envieux et

par ses disciples. A quoi êtes-vous destiné, petit enfant, et quelles misères vous sont réservées ! Mais vous les souffrez déjà par impression, et votre Prophète a raison de vous appeler *l'homme de douleurs, l'homme savant en infirmités* (Is. LIII, 3), parce que, si vous savez tout par votre science divine, par votre expérience particulière vous ne saurez que les maux, vous ne connaîtrez que les douleurs.

Mais ce Dieu qui se dévoue aux douleurs pour l'amour de nous demande aussi que nous lui sacrifions l'amour des plaisirs ; car il faut appliquer à notre mal le remède qu'il nous présente. Et c'est pourquoi, dans le même temps qu'il s'offre pour notre salut à toutes sortes de peines, il fait paraître à nos yeux cette veuve si mortifiée qui nous apprend l'application de ce remède admirable. La voyez-vous, cette Anne si renommée, cette perpétuelle pénitente, exténuée par ses veilles et consumée par ses jeûnes ! elle est indignée contre ses sens, parce qu'ils tâchent de corrompre par leur mélange la source des

plaisirs spirituels; elle veut troubler à son tour ses sens gâtés par la convoitise, source des plaisirs déréglés. Et parce que l'esprit affaibli ne peut plus surmonter les fausses douceurs par le seul amour des plaisirs célestes, elle appelle la douleur à son secours; elle emploie les jeûnes, les austérités, les mortifications de la pénitence pour étourdir en elle tout le sentiment des plaisirs mortels après lesquels soupire notre esprit malade. Si nous n'avons pas le courage de les attaquer avec elle jusqu'au principe, modérons-en du moins les excès damnables; marchons avec retenue dans un chemin si glissant; prenons garde qu'en ne pensant qu'à nous relâcher, nous n'allions à l'emportement. Fuyons les rencontres dangereuses et ne présumons pas de nos forces, parce que, comme dit saint Ambroise, « on ne soutient pas longtemps » sa vigueur quand il la faut employer » contre soi-même. »

Et ne nous persuadons pas que nous vivions sans plaisir, pour entreprendre de le transporter du corps à l'esprit, de la

partie terrestre et mortelle à la partie divine et incorruptible; « c'est là au contraire, dit Tertullien, qu'il se forme une volupté toute céleste du mépris des voluptés sensuelles. » Qui nous donnera que nous sachions goûter ce plaisir sublime, plaisir toujours égal, toujours uniforme, qui naît non du trouble de l'âme, mais de sa paix; non de sa maladie, mais de sa santé; non de ses passions, mais de son devoir; non de la ferveur inquiète et toujours changeante de ses désirs, mais de la rectitude immuable de sa conscience? Que ce plaisir est délicat! qu'il est généreux! qu'il est digne d'un grand courage! qu'il est digne principalement de ceux qui sont nés pour commander! Car, si c'est quelque chose de si agréable d'imprimer le respect par ses regards, et de porter dans les yeux et sur le visage un caractère d'autorité, combien plus de conserver à la raison cet air de commandement avec lequel elle est née, cette majesté intérieure qui modère les passions, qui tient tous les sens dans le devoir, qui calme par son as-

pect tous les mouvements séditieux, et qui rend l'homme maître de lui-même? Mais pour être maître de soi-même il faut être soumis à Dieu.

PRATIQUE.

S'offrir à Dieu corps et âme pour la vie et pour la mort.



DIX-NEUVIÈME JOUR.

LA PURIFICATION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Marie sacrifie la liberté de l'esprit.

Ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur. (Luc, II, 22.)

Troisième point.

La sainte et immuable volonté de Dieu, à laquelle nous devons l'hommage d'une dépendance absolue, se déclare à nous en

deux manières. Dieu nous fait connaître ce qu'il veut de nous : 1° par les commandements qu'il nous fait ; 2° par les événements qu'il nous envoie ; car, comme il est tout ensemble et la règle immuable de l'équité et le principe universel de tout être, il s'ensuit nécessairement que rien n'est juste que ce qu'il veut, et que rien n'arrive que ce qu'il ordonne ; de sorte que les préceptes qui prescrivent tout ce qu'il faut faire, et l'ordre des événements qui comprend tout ce qui arrive, reconnaissent également pour première cause sa volonté souveraine. Mais notre volonté rebelle s'oppose sans cesse à Dieu, et combat directement ces deux volontés : celle qui règle nos mœurs, en secouant ouvertement le joug de sa loi ; celle qui conduit les événements, en s'abandonnant au murmure dans les accidents fâcheux de la vie.

Prenons d'autres sentiments : considérons aujourd'hui le Sauveur pratiquant la loi, le Sauveur abandonnant à son Père toute la conduite de sa vie ; et pour ôter tout prétexte à notre rébellion, toute ex-

cuse à notre lâcheté, toute couleur à notre indulgence pour nous-mêmes, la bienheureuse Marie, toujours humble et obéissante, recevant cet exemple de son cher Fils, qui le donne aussi publiquement à tous les fidèles.

Elle porte le joug d'une loi servile, de laquelle, comme nous apprend la théologie, elle était formellement exceptée; et quoi qu'elle soit plus pure, plus éclatante que les rayons du soleil, elle vient se purifier dans le temple. Paraissez, ô très-sainte Vierge! Paraissez, ô divin Jésus! et fléchissez par votre exemple nos cœurs indomptables! Qui peut être exempt d'obéir, puisqu'un Dieu même se soumet? Quel prétexte pourrions-nous trouver pour nous dispenser de la loi, après que la Vierge même se purifie et ne se croit point affranchie par sa pureté angélique d'une observance qui lui est si peu nécessaire? Si la loi qui a été donnée par le ministère de Moïse, qui n'était que le serviteur, demande une telle exactitude, combien ponctuellement devons-nous garder celle que le

Fils lui-même nous a établie? Après ces raisons, après ces exemples, notre lâcheté n'a plus d'excuse, et notre rébellion n'a plus de prétexte. Baissons humblement la tête, et, non contents de nous disposer à faire ce que Dieu veut, consentons de plus qu'il fasse de nous ce qu'il lui plaira.

Voici le grand sacrifice; c'est ici qu'il nous faut apprendre à soumettre à Dieu tout l'ordre de notre vie, toute la conduite de nos affaires, toutes les inégalités de notre fortune. Voici un spectacle digne de vos yeux et digne de l'admiration de toute la terre: *Cet enfant*, dit Siméon à la sainte Vierge, *est établi pour la ruine et la résurrection de plusieurs; il est posé comme un signe auquel on contredira, et votre âme sera percée d'un glaive.* (Luc, II, 34, 35.) Paroles effroyables pour une mère! Je vous prie de les bien entendre. Il est vrai que ce bon vieillard ne lui propose rien en particulier de tous les travaux de son Fils; mais ne vous persuadez pas que ce soit pour épargner sa douleur, au contraire, c'est ce qui la porte au dernier excès, en

ce que, ne lui disant rien en particulier, il lui laisse appréhender toutes choses. Car est-il rien de plus rude et de plus affreux que cette cruelle suspension d'une âme menacée d'un mal extrême, sans qu'on lui explique ce que c'est? C'est là que cette pauvre âme, confuse, étonnée, pressée et attaquée de toutes parts, qui ne voit que des glaives suspendus sur sa tête, qui ne sait de quel côté elle doit se mettre en garde, meurt en un moment de mille morts! C'est que la crainte, toujours ingénieuse pour se tourmenter elle-même, ne pouvant savoir sa destinée ni le mal qu'on lui prépare, va parcourant tous les maux pour faire son supplice de tous; si bien qu'elle souffre toute la douleur que donne une prévoyance assurée avec toute cette inquiétude importune, toute l'angoisse et l'anxiété qu'apporte une juste frayeur qui doute encore, et ne sait à quoi se résoudre. Dans cette cruelle incertitude, c'est une espèce de repos de savoir de quel coup il faudra mourir; et saint Augustin a raison de dire « qu'il

» est moins pénible , sans comparaison , de
 » souffrir une seule mort que de les appré-
 » hender toutes. »

Tel est l'état de la sainte Vierge , c'est ainsi qu'on la traite ! O Dieu , qu'on ménage peu sa douleur ! Pourquoi la frappez-vous de tant d'endroits ? Ou ne lui dites rien de son mal , et ne la tourmentez point par la prévoyance ; ou dites-lui tout son mal , pour lui en ôter du moins la surprise. Il n'en sera pas de la sorte : on lui annoncera son mal de bonne heure , afin qu'elle le sente longtems ; on ne lui dira pas ce que c'est , de peur d'ôter à la douleur la secousse violente que la surprise y ajoute. Ce qu'elle a ouï confusément du bon Siméon , ce qui a déjà déchiré le cœur et ému toutes les entrailles de cette mère , elle le verra sur la croix , plus horrible , plus épouvantable qu'elle n'avait pu se l'imaginer ! O prévoyance , ô surprise , ô ciel , ô terre , ô nature , étonnez-vous de cette constance ! Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre , ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquil-

lité par le miracle de son silence. Là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il ? Ici, elle ne se plaint point de ce qu'elle voit ! Sa crainte n'est pas curieuse, sa douleur n'est pas impatiente, ni elle ne s'informe de l'avenir, ni elle ne se plaint du mal présent ; et elle nous apprend par cet exemple les deux actes de résignation par lesquels nous nous devons immoler à Dieu : 1° se préparer de loin à tout ce qu'il veut ; 2° se soumettre humblement à tout ce qu'il fait.

Après cela, chrétiens, qu'est-il nécessaire que je vous exhorte à offrir à Dieu ce grand sacrifice ? Marie vous parle assez fortement ; c'est elle qui vous invite à ne pas sortir de ce lieu sans avoir consacré à Dieu ce que vous avez de plus cher. Est-ce un époux ? Est-ce un fils ? Et serait-ce quelque chose de plus grand et de plus précieux qu'un royaume ? ne craignez point de l'offrir à Dieu. Vous ne le perdrez pas en le remettant entre ses mains, il le conservera, au contraire, avec une bonté d'autant plus soigneuse que vous le lui

aurez déposé avec une plus entière confiance. C'est la grande obligation du chrétien de s'abandonner tout entier à la sainte volonté de Dieu, et plus on est indépendant, plus on doit être à cet égard dans la dépendance. Que si nous nous soumettons à la sainte volonté de Dieu, nous y trouverons la paix de nos âmes, et rien ne sera capable de nous émouvoir. Marie ne réplique pas au vénérable vieillard qui lui prédit tant d'afflictions et de traverses : elle écoute en silence ses terribles prophéties, elle sait que tout est régi par des raisons éternelles auxquelles elle se soumet; et c'est pourquoi ni le présent ne la trouble ni l'avenir ne l'inquiète. Ainsi, si nous abandonnons toute notre vie à cette sagesse suprême qui dirige si bien toutes choses, nous serons toujours fermes et inébranlables; il n'y aura point pour nous de nécessités fâcheuses ni de contrariétés embarrassantes; nous ressemblerons au bon Siméon; ni la vie n'aura rien qui nous attache, ni la mort, tout odieuse qu'elle est, n'aura rien qui nous épou-

vante; nous attendrons avec lui humblement et tranquillement la réponse du Saint-Esprit et l'ordre de la providence éternelle pour décider de notre départ. Et quand nous aurons accompli ce que Dieu veut que nous fassions sur la terre, nous serons prêts à dire à toute heure, à l'imitation de ce saint vieillard : *Seigneur, laissez maintenant mourir en paix votre serviteur !*

Mais imitons en tout ce saint homme ; ne sortons point de ce monde avant que Jésus ne se soit montré à nous, et que nous puissions dire avec lui : *Mes yeux ont vu le Sauveur !* Craignons, chrétiens, craignons de mourir, car nous n'avons pas vu Jésus-Christ, nous n'avons pas encore tenu le Sauveur entre nos bras, nous n'avons encore embrassé ni sa personne, ni ses préceptes, ni ses vérités, ni les saints enseignements de son Évangile. Malheur à ceux qui mourront avant que Jésus-Christ ait régné sur eux ! O que la mort leur sera fâcheuse ! ô que ses approches leur seront terribles ! ô que ses suites leur

seront funestes ! *En ce jour toute leur gloire sera dissipée ; en ce jour tous leurs grands projets seront ruinés ; en ce jour périront, dit le Psalmiste, toutes leurs hautes pensées.* (Ps. CXLV, 3.) Ah ! mes frères, allons au temple avec Siméon, prenons Jésus dans nos bras, donnons-lui un baiser religieux, embrassons-le de tout notre cœur. Un homme de bien ne sera pas étonné dans les approches de la mort ; son âme ne tient presque plus à rien, elle est déjà comme détachée de ce corps mortel. Autant qu'il a dompté de passions, autant a-t-il rompu de liens : l'usage de la pénitence et de la mortification l'a déjà comme désaccoutumé de son corps et de ses sens, et quand il verra arriver la mort, il lui tendra de bon cœur les bras, il lui montrera lui-même l'endroit où il faut qu'elle frappe son dernier coup. O mort ! lui dira-t-il, je ne te nommerai ni cruelle ni inexorable, tu ne m'ôteras aucun des biens que j'aime, tu me délivreras de ce corps mortel. O mort ! je t'en remercie ! il y a tant d'années que je travaille à m'en détacher

et à secouer ce fardeau ! tu ne troubles donc pas mes desseins, mais tu les accomplis ; tu n'interromps pas mon ouvrage, mais plutôt tu y vas mettre la dernière main. Achève donc, ô mort favorable, et rends-moi bientôt à mon maître : *Nunc dimittis!* Que ne devons-nous pas faire pour mourir en cette paix ?

PRATIQUE. .

Consacrer à Dieu tout ce qu'on aime et remettre l'avenir entre ses mains paternelles.

VINGTIÈME JOUR.

LA PURIFICATION.

- 1^o Explication des cérémonies de la Purification, 2^o modestie incomparable de la Vierge-Mère, 3^o oblation de Jésus, 4^o dispositions à la communion.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils

portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon la loi du Seigneur : deux tourterelles ou deux petits de colombe. (Luc, II, 22, 24.)

1° Ce que nous appelons la purification de la sainte Vierge enferme sous un nom commun trois cérémonies différentes de la loi ancienne, que le Fils de Dieu a voulu subir aujourd'hui, en sa personne ou en celle de sa sainte mère, non sans quelque profond conseil de la providence divine : elles sont toutes trois manifestement distinguées dans notre Évangile, comme vous l'avez pu observer dans le texte que j'ai rapporté exprès tout entier.

Il faut remarquer que, selon la loi, toutes les femmes accouchées étaient réputées immondes, d'où vient que Dieu leur ordonnait deux choses : premièrement, il les obligeait de se tenir quelque temps retirées et du sanctuaire et même de la conversation des hommes ; puis, secondement, ce temps étant expiré, elles

venaient se présenter à la porte du tabernacle, afin d'être purifiées par un certain genre de sacrifice ordonné spécialement pour cela. Cette retraite et ce sacrifice sont les deux premières cérémonies, lesquelles ne regardaient que la mère, et se faisaient pour tous les enfants nouvellement nés, de quelque sexe et condition qu'ils pussent être, ainsi qu'il est écrit dans le douzième chapitre du Lévitique. Quant à la troisième cérémonie, elle ne s'observait que pour les enfants mâles, et ne concernait que les aînés, que les parents étaient obligés de venir présenter à Dieu devant ses autels, et qu'ils rachetaient ensuite par quelque somme d'argent, témoignant par là que tous leurs aînés étaient du domaine de Dieu. C'est ce que Dieu commanda à son peuple en l'Exode, chapitre douzième.

Dans ces trois cérémonies consiste, à mon avis, tout le mystère de cette fête, et je pense qu'il serait difficile de proposer à votre foi un plus beau spectacle. Pour commencer, j'avance deux choses très-assurées : la première, que la loi de la pu-

rification parlait des femmes qui enfantent selon les ordres communs de la nature ; je dis en second lieu , après les saints Pères , qu'elle ne regardait en aucune façon la très-heureuse Marie , rien ne s'étant passé en elle dont son intégrité pût rougir. Vous savez que son Fils bien-aimé étant descendu dans ses entrailles très-chastes , ainsi qu'une douce rosée , il en était sorti comme une fleur de sa tige , sans laisser aucun vestige de son passage. D'où je conclus que si elle était obligée à la loi de la purification , c'était seulement à cause de la coutume ; le cas était si fort extraordinaire qu'il semblait n'être pas suffisant pour apporter une exception à une loi générale.

2° Or ce n'est pas mon dessein d'examiner cette question , mais seulement de vous faire admirer la vertu de la sainte Vierge : en ce que sachant très-bien qu'il n'y avait personne qui ne s'imaginât qu'elle eût ni conçu ni enfanté autrement que les autres mères , elle ne s'est point avisée de découvrir à personne le secret mystère de

sa grossesse; au contraire, elle a bien le courage de confirmer un sentiment si préjudiciable à sa virginité, en subissant, sans le déclarer, une loi qui, comme nous l'avons dit, en présupposait la perte. Ce silence est une marque d'une retenue extraordinaire et d'une modestie incomparable. Certes, cela est admirable! la très-heureuse Vierge ayant de son côté, si elle eût voulu se découvrir, premièrement la vérité qui est si forte, et après l'innocence de ses mœurs, qui n'appréhendait aucune recherche; puis sa grande sincérité à laquelle les gens de bien eussent eu de la peine à refuser leur foi, et enfin un témoignage irréprochable en la personne de son mari, qui, avec sa bonté et naïveté ordinaire, eût dit que sa femme était très-chaste, et qu'il en avait été averti par un ange de la part de Dieu. Et cependant nous ne lisons pas qu'elle en ait jamais parlé; au contraire, nous voyons son grand silence expressément remarqué dans les saintes Lettres. Une seule fois sa joie éclata, lorsque, sollicitée par la prophétie

de sa cousine la bonne Élisabeth qui la proclamait bienheureuse, elle lui déchargea son cœur, et, se sentant obligée de rendre hautement ses actions de grâces à la divine bonté, elle chante dans l'épanchement de son âme *que le Tout-Puissant a fait en elle des choses très-grandes.* (Luc, 1, 49.) Partout ailleurs elle écoute, elle remarque, elle médite, elle repasse tout dans son cœur; mais elle ne parle jamais.

Ce qui me surprend davantage, c'est qu'elle seule garde le silence, pendant que tous les autres s'occupent à parler de son Fils. Que ne dit pas aujourd'hui le bon Siméon, et à qui ne donnerait-il pas envie d'exprimer toutes ses pensées touchant cet aimable enfant qui fait aujourd'hui toute sa joie, toute son espérance, tout son entretien? Marie se contente d'admirer à part soi les choses extraordinaires qui se disent de son Fils, ainsi que l'Évangéliste le remarque expressément; non pas qu'elle en fût surprise, comme si elle eût ignoré quel il devait être, elle à qui l'ange avait

dit si nettement qu'il *serait appelé le Fils du Très-Haut, et qu'il siégerait à jamais sur le trône de David son père*. Et, certes, vous jugez bien qu'il n'est pas croyable qu'elle eût oublié les paroles de l'ange, elle dont il est écrit qu'elle retenait si soigneusement celles des bergers. Et quand il n'y aurait eu que la manière admirable par laquelle elle l'avait conçu, car du moins ne lui peut-on dénier cette connaissance, le moyen de s'en taire, à moins que d'avoir la vertu et la retenue de Marie?

Mais, certes, il fallait qu'elle se fit voir par ses actions si soumises la mère de Celui qui, après sa glorieuse transfiguration, dit à ses disciples : *Gardez-vous bien de parler de ce que vous venez de voir jusqu'à ce que le Fils de l'homme soit ressuscité*. (Matth. XVIII, 9.) Il y a dans son Évangile beaucoup d'autres paroles qui sont dites dans ce même sens, par lesquelles nous connaissons que le Fils de Dieu, qui a daigné témoigner quelque sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix :

J'ai, dit-il, à être baptisé d'un baptême, et je me sens pressé en moi-même jusqu'à ce qu'il soit accompli (Luc, XII, 50); lui donc, qui a témoigné une sorte d'impatience pour l'ignominie de sa croix, n'a jamais fait paraître le moindre désir de la manifestation de son nom, attendant le temps marqué par la providence divine. C'était lui qui donnait ce sentiment à sa sainte mère, afin de faire voir qu'elle était animée de son même esprit. Ainsi elle jouit seule avec Dieu d'une si grande joie, sans la partager qu'avec ceux à qui il plait au Saint-Esprit de la révéler. Elle attend que Dieu découvre cette merveille, lorsqu'il sera expédient pour la gloire de son saint nom. Elle est vierge, Dieu le sait, Jésus, son cher Fils, le sait, ce lui est assez! O silence! ô retenue! ô âme parfaitement satisfaite de Dieu seul et du témoignage de sa conscience! Une mère si éclairée, se contenter d'être au nombre des écoutants au sujet de son Fils unique! Ne parler pas même des choses où sa virginité, qui lui est si chère, semble intéressée! Laisser

croire au monde tout ce qu'il en voudra, et tout ce que Dieu permettra qu'il croie! Cacher une si grande gloire et modérer ses paroles dans une joie qui devait être si excessive! Sauveur Jésus, Dieu caché, qui ne faites paraître à nos yeux que votre faiblesse, qui avez inspiré cette humilité si profonde à la bienheureuse Marie votre mère, faites-nous goûter vos douceurs en toute simplicité; vous seul contentez nos désirs, vous seul soyez suffisant à nos âmes!

La seconde cérémonie de la purification consistait en un certain genre de sacrifice, comme je vous le rapportais au commencement de ce discours. Or Dieu avait ordonné en cette rencontre différentes sortes de victimes qui pouvaient être offertes légitimement. *On offrira*, dit-il, *un agneau d'un an avec une tourterelle ou un pigeon-neau; que si vous ne pouvez offrir un agneau, ajoute le Seigneur, si vous n'en avez pas le moyen, vous offrirez deux pigeon-neaux ou une paire de tourterelles.* (Lévit. XII, 6, 8.) Vous voyez que l'on

pouvait suppléer au défaut de l'agneau, et cela se faisait ordinairement pour les pauvres, pour lesquels la loi semble avoir donné ce choix de victimes. Maintenant quelle victime pensez-vous que l'on ait offerte pour le Roi du ciel ! Écoutez l'évangéliste saint Luc : *Ils offrirent pour lui, dit-il, une paire de tourterelles ou deux pigeonneaux.* (Luc, II, 24.) Mais lequel des deux, saint évangéliste ? Pourquoi cette alternative ? Est-ce ainsi que vous racontez une chose faite ? Pénétrons son dessein, tout ceci n'est pas sans mystère. Certes, l'intention de l'évangéliste n'est pas de nous raconter précisément laquelle de ces deux sortes de victimes a été offerte, ni de faire une énumération de toutes les choses qui pouvaient être offertes en cette cérémonie, puisqu'il ne parle pas de l'agneau. Quelle peut donc être sa pensée ? N'est-ce point qu'il nous veut faire entendre que c'eût été hors de propos qu'on eût apporté un agneau dans le temple en même temps que le vrai Agneau de Dieu qui venait effacer les péchés du monde ? Ou bien n'est-

ce pas plutôt qu'il suffit que nous sachions que ce sacrifice, quel qu'il ait été, était le sacrifice des pauvres ?

O pauvres de Jésus-Christ ! et vous tous qui avez généreusement renoncé à tous les biens et même à toutes les espérances du monde, réjouissez-vous en Notre-Seigneur ! Jamais y eût-il homme plus pauvre ? Son père nourricier Joseph gagnait sa vie par le travail de ses mains et par l'exercice d'un art mécanique ; lui-même il n'avait rien en ce monde, pas même une pauvre retraite, ni de quoi appuyer sa tête. Certes, les historiens remarquent que souvent, à la nativité des grands personnages, il s'est vu des choses qui ont servi de présage à ce qu'ils devaient être pendant la vie. Oh ! que nous avons vu de présages de l'extrême pauvreté dans laquelle devait vivre Jésus ! Quel est l'enfant si misérable dont les parents n'aient pas du moins quelque chétive demeure où ils puissent le mettre à couvert des injures de l'air au moment qu'il vient au monde ? Jésus est plutôt, ce semble, exposé que né dans une

étable ! Ainsi il naquit, ainsi il vécut, ainsi il mourut. Il a choisi le genre de mort où on est le plus dépouillé ; et, nu qu'il était à la croix, il voyait ces avarés et impietoyables soldats qui partageaient ses vêtements et jouaient à trois dés jusqu'à sa tunique mystérieuse. Ne fut-il pas enterré dans un sépulcre emprunté ? et les draps dans lesquels son saint corps fut enseveli, les parfums dont il fut embaumé, furent les dernières aumônes de ses amis. De sorte que, pour ne point se démentir dans le mystère de ce jour, qui était, comme vous le verrez tout à l'heure, une représentation de sa mort, il veut qu'on offre pour lui le sacrifice des pauvres. O Roi de gloire, *qui, étant si riche par la condition de votre nature, vous êtes fait pauvre pour l'amour de nous, afin de nous enrichir par votre abondance* (II Cor. VIII, 9), inspirez à nos cœurs un généreux mépris de toutes ces choses que les mortels aveugles appellent des biens ! Et faites-nous trouver dans le ciel cet unique et inépuisable trésor que vous nous avez acquis au prix de votre

sang par votre ineffable miséricorde !

PRATIQUE.

Voir la pauvreté et la richesse au point de vue de l'Évangile.



VINGT ET UNIÈME JOUR.

LA PURIFICATION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Oblation de Jésus ; dispositions à la communion.

Le temps de la purification de Marie étant accompli selon la loi de Moïse, ils portèrent Jésus à Jérusalem pour le présenter au Seigneur, selon qu'il est écrit dans la loi du Seigneur, et pour donner ce qui devait être offert en sacrifice, selon la loi du Seigneur : deux tourterelles ou deux petits de colombe. (Luc, II, 22, 24.)

3^o Dieu, pour faire voir qu'il était le

maitre de toutes choses, avait accoutumé d'en exiger les prémices, comme une espèce de tribut et de redevance. Ainsi voyons-nous que les prémices des fruits lui sont offertes en témoignage que nous ne les tenons que de sa seule munificence. Il demandait tout ce qui naissait le premier, tant parmi les hommes que parmi les animaux, se déclarant le maitre de tout ; et il exigeait ce tribut particulièrement à l'égard des hommes, pour se faire reconnaître le chef de toutes les familles d'Israël, et afin qu'en la personne des aînés, qui représentent la tige de la maison, tous les autres enfants fussent dévoués à son service. De sorte que par cette offrande les aînés étaient séparés des choses communes et profanes, et passaient au rang des choses saintes et consacrées. (Exod. XII, 2. *Ibid.*, 12.)

Et c'est en ce lieu que je puis me servir des paroles du grave Tertullien, et appeler avec lui le Sauveur Jésus l'illuminateur des antiquités, qui n'ont été établies que pour signifier ses mystères. Car quel au-

tre est plus consacré au Seigneur que le Fils de Dieu, dont *la mère a été remplie de la vertu du Très-Haut*, d'où l'ange concluait que *ce qui naîtrait d'elle serait saint*. (Luc, I, 35.) Et voici qu'étant le premier né de toutes les créatures, ainsi que l'appelle saint Paul (Coloss. I, 15), et étant de plus les prémices du genre humain, on le vient offrir aujourd'hui à Dieu devant ses autels, pour protester qu'en lui seul nous sommes tous sanctifiés et renouvelés, et que par lui seul nous appartenons au Père éternel et avons accès à l'autel de sa miséricorde. Ce qui lui fait dire à lui-même : *Mon père, je me consacre pour eux* (Joan. XVII, 19), afin d'accomplir cette prophétie qui avait promis à nos pères qu'*en lui toutes les nations seraient bénies* (Genes. XXII, 18), c'est-à-dire sanctifiées et consacrées à la majesté divine. Telles sont les prérogatives de son droit d'aînesse, telles sont les obligations que nous avons à ce pieux aîné, au Sauveur Jésus qui s'est immolé pour l'amour de nous. Et à ce propos, je vous prie de considérer les pa-

roles que l'Apôtre fait dire à Notre-Seigneur dans son Épître aux Hébreux (x, 6, 7) ; elles sont tirées du psaume xxxix^e, dont voici les propres termes cités par l'Apôtre : *Les holocaustes et les sacrifices pour le péché ne vous ont pas plu, ô mon Père ! alors je me suis offert : j'irai moi-même, afin d'exécuter votre volonté.* Et, selon cette doctrine, je me représente aujourd'hui le Sauveur qui, en même temps qu'on l'offre au Père éternel, prend déjà la place de toutes les victimes anciennes, afin de nous consommer à jamais par l'unité de son sacrifice, tellement que cette cérémonie était comme un préparatif de sa passion. Jésus-Christ dans sa tendre enfance méditait le dessein laborieux de notre rédemption, et déjà par avance se destinait à la croix. Si je me suis bien fait entendre, vous avez vu un rapport merveilleux des anciennes cérémonies que le Fils de Dieu subit aujourd'hui avec les mystères de notre salut.

Mais après avoir vu les sentiments de notre Sauveur dans cette mystérieuse jour-

née, si vous aviez peut-être une sainte curiosité de savoir de quoi s'entretenait la bienheureuse Marie, je tâcherai de vous en donner quelque éclaircissement par une considération très-solide : toutes les cérémonies des Juifs leur étaient données en figure de ce qui se devait accomplir en Notre-Seigneur, et bien qu'elles fussent différentes les unes des autres, toutefois elles ne contenaient qu'un seul Jésus-Christ. Ceux qui étaient grossiers et charnels n'en considéraient que l'extérieur, mais les spirituels et les éclairés contemplaient intérieurement par une lumière céleste les mystères du Sauveur Jésus. Que si les Juifs éclairés entendaient en un sens spirituel ce qu'ils célébraient corporellement, à plus forte raison la très-heureuse Marie, ayant le Sauveur entre ses bras et l'offrant de ses propres mains au Père éternel, faisait cette cérémonie en esprit : c'est-à-dire joignait son intention à ce que représentait la figure externe, c'est-à-dire l'oblation sainte du Sauveur pour tout le genre humain racheté miséri-

cordieusement par sa mort. De même que la sainte Vierge, lors de l'annonciation, donna son consentement à l'incarnation du Messie, qui était le sujet de l'ambassade de l'ange, de même elle ratifie, pour ainsi dire, en ce jour le traité de sa passion, puisque ce jour en était une figure et comme un préparatif. Et ce qui confirme cette pensée, ce sont les paroles de Siméon ; car comme en cette sainte cérémonie son esprit devait être occupé de la passion de son Fils, pour cela il est arrivé, non sans un ordre secret de la Providence, que Siméon, après avoir dit en fort peu de mots tant de choses de Notre-Seigneur, adressant la parole à sa sainte Mère, ne l'entretient que des étranges contradictions dont son Fils sera traversé et des douleurs amères dont son âme sera percée à cause de lui : *Celui-ci, dit-il, est établi comme un signe auquel on contredira ; et votre âme, ô mère ! sera percée d'un glaive.* (Luc, II, 34.) Où vous devez remarquer la résignation la plus parfaite à la volonté divine dont jamais vous ayez ouï parler ;

car la sainte Vierge, entendant une prophétie si lugubre, ne s'informe point quels seront donc ces accidents si étranges que ce bon vieillard lui prédit ; mais, s'étant une bonne fois abandonnée entre les mains de Dieu, elle se soumet de tout cœur, sans s'en enquérir, à ce qu'il lui plaira ordonner de son Fils et d'elle. Voilà comme la sainte Vierge, unissant son intention à celle de son cher Fils, se dévouait avec lui à la majesté divine.

C'est ici, chrétiens, à propos de cette offrande parfaite, que je veux vous sommer de votre parole et vous faire souvenir de ce que vous avez promis à Dieu devant ses autels. En vain nous nous mettons sous la protection de Marie, en vain la prenons-nous pour notre exemplaire, en vain nous assemblons-nous pour écouter la parole de Dieu, si l'on voit toujours les mêmes dérèglements dans nos mœurs. C'est pourquoi aujourd'hui que la très-innocente Marie présente son Fils à Dieu, qu'elle se dédie elle-même à sa majesté, servons-nous d'une occasion si favorable et renou-

velons tout ce que nous avons jamais fait de bonnes résolutions, dévouons-nous pour toujours au service de Dieu notre père.

4° Tel qu'était Siméon lorsqu'il embrassa Notre-Seigneur dans le temple, tels devez-vous être en approchant de la sainte table. Le saint homme avait une telle passion pour notre Sauveur, qu'il ne pensait jour et nuit à autre chose qu'à lui ; et bien qu'il ne fût pas encore venu au monde, comme sa foi le lui montrait dans les prophéties, il attachait toutes ses affections à ce doux objet. Ce violent amour produisait en lui deux mouvements très-puissants : l'un était un ardent désir de voir bientôt luire au monde la consolation d'Israël, et l'autre une ferme espérance que toutes choses seraient rétablies par son arrivée : *expectabat redemptionem Israël.* (Luc, II, 25.) Le saint vieillard soupirait sans cesse après le Sauveur, et parmi la véhémence de ses désirs, l'esprit de Dieu, qui les lui avait inspirés, lui fit concevoir en son âme une certaine croyance

qu'il ne mourrait pas sans le voir. Depuis ce temps-là, chaque jour redoublait ses saintes ardeurs, et peut-être n'y avait-il plus que son amour et son espérance qui soutint ses membres cassés et qui animât sa décrépète vieillesse. Tels devez-vous être, si vous voulez dignement recevoir le sacrement adorable. Soyez embrasés d'un tendre et ardent amour pour le Fils de Dieu qui vous fasse établir en lui toute l'espérance de votre cœur. Que votre âme soit enflammée d'une sainte avidité de vous rassasier de cette nourriture céleste, que le Père éternel nous a préparée en son Fils; car y a-t-il chose au monde plus désirable que de jouir du corps et du sang de Notre-Seigneur et du prix de notre salut; que de communiquer avec sa passion; que de tirer de sa sainte chair, autrefois pour nous déchirée, une nourriture solide par la méditation de sa mort; que de recevoir, par l'attouchement de cette chair vivifiante, et l'abondance du Saint-Esprit et la semence d'immortalité; que d'être transformé en lui par un miracle d'amour?

Pressés de cet aimable désir, venez en esprit dans le temple, ainsi que le bon Siméon que ce ne soit ni par coutume, ni pour tromper le monde par quelques froides grimaces ; mais venez comme le malade au remède, comme le mort à la vie, comme un amant passionné à l'objet de ses affections ; venez boire à longs traits et avec une soif ardente cette *eau* admirable *qui jaillit jusqu'à la vie éternelle* ; et lorsqu'on vous présentera ce pain céleste, goûtez à part combien le Seigneur est doux ! qu'un extrême transport d'amour vous faisant vous oublier vous-même, vous attache et vous colle au Seigneur Jésus, c'est là qu'il faut savourer cette manne délicieuse en silence et en repos. Regardez le bon Siméon ; comme l'évangéliste nous distingue ses actions, et comme il sait saintement ménager sa joie : *il le prend entre ses bras*, dit saint Luc, *il bénit Dieu*, et enfin *il éclate en actions de grâces*. Mais avant que de parler, que de regards d'amour ! que d'ardents baisers ! quelle abondance de larmes ! Il faut donc avant

toutes choses que votre âme se fonde en joie : jouissez du baiser du Sauveur, c'est le même Jésus que Siméon embrassa ; s'il se cache à vos yeux, il se montre à votre foi : et le même Dieu qui a dit à ses disciples : *Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez* (Luc, x, 23), a dit aussi pour notre consolation : *Bienheureux ceux qui croient et qui ne voient point !* (Joan. xx, 29.) Après ce baiser ineffable, que votre âme s'épanouisse et se décharge en hymnes et en cantiques ; que tous vos sens disent : *Seigneur ! qui est semblable à vous ?* (Ps. xxxiv, 11), et que ce sentiment pénètre jusqu'à la moelle de vos os. Ensuite entrez, à l'exemple de notre vieillard, dans un sincère dégoût de la vie et de ses plaisirs ; épris des charmes incompréhensibles d'une parfaite beauté, écrivez-vous : *Envoyez-moi maintenant en paix, ô Seigneur ! Nunc dimittis servum tuum in pace.* (Luc, xi, 29.) Que vous dirai-je de cette divine paix que le monde ne peut entendre et qui est le propre effet de ce sacrement ? Qui ne voit que la paix est le fruit de la charité,

qui lie, tempère et adoucit les esprits? Or, n'est-ce pas ici le mystère de la charité? car, par le moyen de la sainte chair de Jésus, nous nous unissons à la divinité qui en est inséparable, *et notre société est avec Dieu et avec son Fils dans l'unité du Saint-Esprit.* (I Joan. 1, 3.)

Ayant donc la paix avec Dieu, quel calme et quelle aimable tranquillité dans nos âmes! Songeons en quelle société nous avons été appelés; pensons que nos corps sont devenus et les membres de Jésus-Christ et les temples du Saint-Esprit; ne les abandonnons point à nos passions brutales, qui, comme des soldats aveugles et téméraires, profanent les choses sacrées, *mais conservons dans la pureté ces vaisseaux fragiles dans lesquels nous portons notre trésor.* (I Thess. iv, 4.) Ne parlons désormais que de Jésus, ne songeons qu'à Jésus, ne méditons que Jésus. Que Jésus soit notre joie, nos délices, notre nourriture, notre amour, notre conseil, notre espérance en ce monde et notre couronne dans l'autre.

PRATIQUE.

Jour du baiser du Sauveur dans la sainte communion.

VINGT-DEUXIÈME JOUR.

LA COMPASSION DE LA SAINTE VIERGE.

1^o Douleurs de Marie, 2^o résignation de Marie,
3^o fécondité de Marie auprès de la croix.

Marie, mère de Jésus, était debout au pied de la croix. (Joan. XIX, 25.)

Il n'est point de spectacle plus touchant que celui d'une vertu affligée, lorsque dans une extrême douleur elle sait conserver toute sa force, et qu'elle se soutient par son propre poids contre tout l'effort de la tempête ; on se croit plus obligé de la plaindre, en cela même qu'elle se plaint moins ; et on compatit à ses peines avec une pitié d'autant plus tendre, que la fermeté qu'elle montre la fait juger digne

d'une condition plus tranquille. Mais si ces deux choses concourant ensemble ont jamais dû émouvoir les hommes, c'est dans le mystère que nous honorons. Quand je vois l'âme de la sainte Vierge blessée si vivement au pied de la croix des souffrances de son Fils unique, je sens déjà à la vérité que la nôtre doit être attendrie; mais quand je considère d'une même vue et la blessure du cœur et la sérénité du visage, il me semble que ce respect mêlé de tendresse qu'inspire une tristesse si majestueuse doit produire des émotions beaucoup plus sensibles, et qu'il n'y a qu'une extrême dureté de cœur qui puisse s'empêcher de donner des larmes. Approchez donc avec pleurs et gémissements de cette mère également ferme et affligée, et ne vous persuadez pas que sa constance diminue le sentiment qu'elle a de son mal. Il faut qu'elle soit comme son Fils: comme lui elle surmonte toutes les douleurs, mais comme lui elle les sent dans toute leur force. C'est à ce spectacle que je vous invite; peut-être arrivera-t-il que de même

que les rayons du soleil redoublent leur ardeur lorsqu'ils sont réfléchis, ainsi les douleurs du Fils réfléchies sur le cœur de la mère auront plus de force pour toucher les nôtres.

Ne croyez pas que la sainte mère de notre Sauveur soit appelée au pied de sa croix pour y assister seulement au supplice de son Fils unique, et pour y avoir le cœur déchiré par cet horrible spectacle. Il y a des desseins plus hauts de la providence divine sur cette mère affligée; et il nous faut entendre aujourd'hui qu'elle est conduite auprès de son Fils, parce que c'est la volonté du Père éternel qu'elle soit non-seulement immolée avec cette victime innocente et attachée à la croix du Sauveur avec les mêmes clous qui le percent, mais encore associée à tout le mystère qu'il accomplit par sa mort.

Remarquez que trois choses ensemble concourent au sacrifice de notre Sauveur et en font la perfection. Il y a premièrement les souffrances par lesquelles son humanité est brisée; il y a secondement la

résignation par laquelle il se soumet humblement à la volonté de son Père; il y a troisièmement la fécondité par laquelle il nous engendre à la grâce et nous donne la vie en mourant.

Paraissez maintenant, Vierge incomparable, venez prendre part au mystère; joignez-vous à votre Fils et à votre Dieu, et approchez-vous de sa croix pour y recevoir de plus près les impressions de ces trois caractères sacrés par lesquels le Saint-Esprit veut former en vous une image vive et naturelle de Jésus crucifié. Ne voyez-vous pas comme elle se place *auprès de la croix*, et de quels yeux elle y regarde son Fils tout sanglant, tout couvert de plaies, et qui n'a plus une figure d'homme? Cette vue lui donne la mort: si elle approche de cet autel, c'est qu'elle y veut être immolée; et c'est là en effet qu'elle sent le coup *du glaive tranchant* qui, selon la prophétie du bon Siméon, *devait déchirer ses entrailles et ouvrir son cœur maternel* par de si cruelles blessures. Elle est donc *auprès de son Fils*, non pas tant

par le voisinage du corps que par la société des douleurs : *Stabat juxta crucem*, et c'est le premier trait de la ressemblance ; « elle se tient vraiment auprès de la croix, » parce que la mère porte la croix de son » Fils avec une douleur plus grande que » celle dont tous les autres sont pénétrés. » (Saint Bernard.) La douleur l'a-t-elle abattue, l'a-t-elle jetée à terre par défaillance ? Au contraire ! Ne voyez-vous pas qu'elle est droite, qu'elle est assurée ? *Elle est debout auprès de la croix*. Non, le glaive qui a percé son cœur n'a pu diminuer ses forces : la constance et l'affliction vont d'un pas égal, et elle témoigne par sa contenance qu'elle n'est pas moins soumise qu'affligée. Que reste-t-il donc, sinon que son Fils bien-aimé, qui lui voit imiter ses souffrances et sa résignation, lui communique encore sa fécondité ? C'est aussi dans cette pensée qu'il lui donne saint Jean pour son fils : *Femme*, dit-il, *voilà votre fils !* (Joan. XIX, 26.) O femme ! qui souffrez avec moi, soyez aussi féconde avec moi ; soyez la mère de mes enfants

que je vous donne tous, sans réserve, dans la personne de ce disciple : je les enfante par mes douleurs ; comme vous en goûtez l'amertume, vous en aurez aussi l'efficace, et votre affliction vous rendra féconde.

Voilà en peu de mots tout le mystère de cette journée : *Marie est auprès de la croix* et elle en ressent les douleurs. Elle s'y tient *debout*, et elle en supporte constamment le poids. Elle y devient féconde, et elle en reçoit la vertu. Ne résistez pas si vous sentez attendrir vos cœurs.

Premier point.

Il faut donc vous entretenir des afflictions de Marie, il faut que j'expose à vos yeux cette sanglante blessure qui perce son cœur et que vous voyiez, s'il se peut, encore saigner cette plaie. Je sais bien qu'il est difficile d'exprimer la douleur d'une mère : on ne trouve pas aisément des traits qui nous représentent au vif des émotions si violentes. Ah ! si vous y voulez seulement penser avec une attention sérieuse, votre cœur parlera pour moi. Rappelez en

votre mémoire que, comme toute la joie de la sainte Vierge c'est d'être mère de Jésus-Christ, c'est aussi de là que vient son martyre et que son amour fait son supplice.

Non, il ne faut point allumer de feux ; il ne faut point armer la main des bourreaux, ni animer la rage des persécuteurs, pour associer cette mère aux souffrances de Jésus-Christ. Si cet horrible appareil était nécessaire pour les autres saints martyrs, il n'en est pas ainsi de Marie, et c'est peu connaître quel est son amour que de croire qu'il ne suffit pas pour son martyre : il ne faut qu'une même croix pour son bien-aimé et pour elle. Voulez-vous, ô Père éternel, qu'elle soit couverte de plaies, faites qu'elle voie celles de son Fils, conduisez-la seulement au pied de la croix et laissez ensuite agir son amour !

Pour bien entendre cette vérité, il importe que nous fassions ensemble quelques réflexions sur l'amour des mères, et comme celui de la sainte Vierge passe de bien loin toute la nature, nous porterons aussi plus

haut nos pensées. Mais voyons auparavant quelque ébauche de ce que la grâce a fait dans son cœur, en remarquant les traits merveilleux que la nature a formés dans les autres mères : on ne peut assez admirer les moyens dont elle se sert pour unir les mères avec leurs enfants ; car c'est le but auquel elle vise, et elle tâche de n'en faire qu'une même chose ; il est aisé de le remarquer dans tout l'ordre de ses ouvrages. Et n'est-ce pas pour cette raison que le premier soin de la nature, c'est d'attacher les enfants au sein de leurs mères ? Elle veut que leur nourriture et leur vie passent par les mêmes canaux. Ils courent ensemble les mêmes périls, ce n'est qu'une même personne. Voilà une liaison bien étroite ; mais peut-être pourrait-on se persuader que les enfants en venant au monde rompent le nœud de cette union. Non, ne le croyez pas ; nulle force ne peut diviser ce que la nature a si bien lié ; sa conduite sage et prévoyante y a pourvu par d'autres moyens. Quand cette première union finit, elle en fait naître une autre à sa

place ; elle forme d'autres liens , qui sont ceux de l'amour et de la tendresse : la mère porte ses enfants d'une autre façon , et ils ne sont pas plutôt sortis de ses entrailles , qu'ils commencent à lui tenir beaucoup plus au cœur. Telle est la conduite de la nature , ou plutôt de celui qui la gouverne ; voilà l'adresse dont elle se sert pour unir les mères avec les enfants et empêcher qu'elles ne s'en détachent : l'âme les reprend par l'affection en même temps que le corps les quitte ; rien ne les leur peut arracher du cœur : la liaison est toujours si ferme , qu'aussitôt que les enfants sont agités , les entrailles des mères sont encore émues , et elles sentent leurs mouvements d'une manière si vive et si pénétrante , qu'à peine leur permet-elle de s'apercevoir que leurs entrailles en sont déchargées. Considérez les empresses d'une mère que l'Évangile nous représente ; j'entends parler de la Chananée , dont la fille est tourmentée du démon. (Matth. xv , 22.) Remarquez qu'elle ne dit pas : Seigneur , ayez pitié de ma fille ! *Ayez* , dit-elle , *pitié de moi !* Mais

si elle veut qu'on ait pitié d'elle, qu'elle parle donc de ses maux. Non, je parle, dit-elle, de ceux de ma fille ! Pourquoi exagérer mes douleurs, n'est-ce pas assez des maux de ma fille pour me rendre digne de pitié ? Vous voyez dans ce bel exemple une peinture bien vive de l'amour des mères, et c'est assez pour vous faire entendre que les douleurs de Marie sont inexplicables.

Mais je vous ai promis d'élever plus haut vos pensées et de vous montrer des choses bien plus admirables ; tout ce que vous avez vu de la Chananée n'est qu'une ombre très-imparfaite de ce qu'il faut croire de la sainte Vierge. L'amour de la sainte Vierge, par lequel elle aime son Fils, est né en elle de la même source d'où lui est venue sa fécondité : la même cause qui rend les mères fécondes pour produire les rend aussi tendres pour aimer. Vou-lons-nous savoir quelle cause a formé l'a-mour maternel qui unit Marie avec Jésus, voyons d'où lui vient sa fécondité.

Dites-le-nous, ô divine Vierge ! dites-

nous par quelle vertu vous êtes féconde. Est-ce par votre vertu naturelle ? Non, il est impossible. Au contraire, ne voyez-vous pas qu'elle se condamne elle-même à une stérilité bienheureuse par cette ferme résolution de garder sa pureté virginale ? *Quomodo fiet istud ?* (Luc, 1, 34.) *Comment cela se pourra-t-il faire ?* puis-je concevoir un fils, moi qui ai résolu de demeurer vierge ? Si elle confesse sa stérilité, de quelle sorte devient-elle mère ? Écoutez ce que dit l'ange : *La vertu du Très-Haut vous couvrira tout entière.* (*Ibid.* 35.) Il paraît donc manifestement que sa fécondité vient d'en haut, et c'est de là par conséquent que vient son amour.

Il est aisé de comprendre que la nature ne peut rien en cette rencontre, car figurez-vous qu'elle entreprenne de former en la sainte Vierge l'amour qu'elle doit avoir pour son Fils ; dites-moi, quels sentiments inspirera-t-elle ? Pour aimer dignement un Dieu, il faut un principe surnaturel ; sera-ce du respect ou de la tendresse, des caresses ou des adorations, les soumissions

d'une créature ou les embrassements d'une mère? Marie aimera-t-elle Jésus-Christ comme homme, ou bien l'aimera-t-elle comme un homme-Dieu? De quelle sorte embrassera-t-elle en la personne de Jésus-Christ la divinité et la chair que le Saint-Esprit a si bien liées? La nature ne les peut ũnir, et la foi ne peut pas les séparer. Que peut donc ici la nature? Elle presse Marie à aimer; mais parmi tant de mouvements qu'elle cause, elle ne peut pas en trouver un seul qui convienne au Fils de Marie.

Que reste-t-il donc, ô Père éternel! sinon que votre grâce s'en mêle et qu'elle vienne prêter la main à la nature impuisante? C'est vous qui, communiquant à Marie votre divine fécondité, la rendez mère de votre Fils; il faut que vous acheviez votre ouvrage et que, l'ayant associée en quelque façon à la chaste génération éternelle par laquelle vous produisez votre Verbe, vous fassiez couler dans son sein quelque étincelle de cet amour infini que vous avez pour ce bien-aimé, qui est

la splendeur de votre gloire et la vive image de votre substance. Voilà d'où vient l'amour de Marie, amour qui passe toute la nature, amour tendre, amour unissant, parce qu'il naît du principe de l'unité même ; amour qui fait une entière communication entre Jésus-Christ et la sainte Vierge, comme il y en a une très-parfaite entre Jésus-Christ et son Père.

Vous étonnez-vous si je dis que son affliction n'a point d'exemple et qu'il opère en elle des effets qu'on ne peut voir nulle part ailleurs ? Le Père et le Fils partagent dans l'éternité une même gloire. La mère et le Fils partagent dans le temps les mêmes souffrances. Le Père et le Fils ont une même source de délices. La mère et le Fils un même torrent d'amertumes. Le Père et le Fils ont un même trône. La mère et le Fils une même croix. Si on perce d'épines la tête de Jésus, Marie est déchirée de toutes leurs pointes ; si on lui présente du fiel et du vinaigre, Marie en boit toute l'amertume ; si on étend son corps sur une croix, Marie en souffre toute la violence.

Qui fait cela, sinon son amour ? et ne peut-elle pas dire dans ce triste état, en un autre sens que saint Augustin : *Mon amour est mon poids* ? Car, ô amour, que vous lui pesez ! ô amour, que vous pressez son cœur maternel ! Cet amour est un poids de fer sur sa poitrine, qui la serre et l'opresse si violemment, qu'il y étouffe jusqu'aux sanglots : il amasse sur sa tête une pesanteur en cela plus insupportable que la tristesse ne lui permet pas de s'en décharger par des larmes : il pèse incroyablement sur tout son cœur par une langueur qui l'accable et dont tous ses membres sont presque rompus. Mais surtout cet amour est un poids, parce qu'il pèse sur Jésus-Christ même ; car Jésus n'est pas le seul en cette rencontre qui fasse sentir ses douleurs, Marie est contrainte malheureusement de le faire souffrir à son tour ; ils se percent tous deux de coups mutuels ; il en est de ce Fils et de cette mère comme de deux miroirs opposés qui, se renvoyant réciproquement tout ce qu'ils reçoivent par une espèce d'émulation, multiplient les

objets jusqu'à l'infini ; ainsi leur douleur s'accroît sans mesure, pendant que les flots qu'elle élève se repoussent les uns sur les autres par un flux et un reflux continuel ; si bien que l'amour de la sainte Vierge est en cela plus infortuné, qu'il compatit avec Jésus-Christ et ne le console pas, qu'il partage avec lui ses douleurs et ne les diminue pas ; au contraire, il se voit forcé de redoubler les peines du Fils en les communiquant à la mère.

Mais arrêtons ici nos pensées ; n'entreprenons pas de représenter les douleurs de Marie, ni de comprendre une chose incompréhensible. Remplissons-nous tellement le cœur de la passion de son Fils, que l'abondance de cette tristesse ferme à jamais la porte à la joie du monde. Ah ! Marie ne peut plus supporter la vie depuis la mort de son bien-aimé ; rien n'est plus capable de plaire à ses yeux. Ce n'est pas pour elle, ô Père éternel ! qu'il faut faire éclipser votre soleil ni éteindre tous les feux du ciel ; ils n'ont déjà plus de lumière pour cette Vierge : il n'est pas nécessaire

que vous ébranliez les fondements de la terre, ni que vous couvriez d'horreur toute la nature, ni que vous menaciez tous les éléments de les envelopper dans leur premier chaos; après la mort de son Fils, tout lui paraît déjà couvert de ténèbres, *la figure de ce monde est passée* pour elle, et de quelque côté qu'elle tourne les yeux, « elle ne découvre partout qu'une ombre » de mort. » (Saint Augustin.) C'est ce que doit faire en nous la croix de Jésus. Si nous ressentons ses douleurs, le monde ne peut plus avoir de douceurs pour nous, les épines du Fils de Dieu doivent avoir arraché ses fleurs; et l'amertume qu'il nous donne à boire doit avoir rendu fade le goût des plaisirs. Heureux mille fois, ô divin Sauveur! ceux que vous abreuvez de votre fiel! Heureux ceux à qui votre ignominie a rendu les vanités ridicules, et que vos clous ont tellement attachés à votre croix qu'ils ne peuvent plus élever leurs mains ni étendre leurs bras qu'au ciel! Mais peut-être que cet état vous semble trop dur; jetez donc les yeux sur Marie: sa

constance vous inspirera de la fermeté et sa résignation vous fera voir que ses douleurs ne sont pas sans joie.

PRATIQUE.

Désirer que les épines du Fils de Dieu arrachent de nos cœurs les fleurs du monde.



VINGT-TROISIÈME JOUR.

LA COMPASSION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Résignation de Marie.

Marie, mère de Jésus, était debout auprès de la croix. (Joan. XIX, 25.)

Deuxième point.

Pour entendre jusqu'où va la résignation de la bienheureuse Marie, il importe que vous remarquiez qu'on peut surmon-

ter les afflictions en trois manières. On les surmonte premièrement, lorsqu'on dissipe toute sa tristesse et qu'on en perd tout le sentiment. On les surmonte secondement, lorsque l'âme, encore agitée du mal qu'elle sent, ne laisse pas de le supporter avec patience; elle se résout, mais elle est troublée. On les surmonte en troisième lieu, lorsqu'on ressent toute la douleur et qu'on n'en éprouve aucun trouble.

Au premier de ces trois états, toute la douleur est passée : *Je suis rempli de consolation, je nage dans la joie*, dit saint Paul; au milieu des afflictions, une joie divine et surabondante semble m'en avoir ôté tout le sentiment. (II Cor. VII, 4.) Au second, l'on combat la douleur avec patience; mais dans un combat si opiniâtre, quoique l'âme soit victorieuse, elle ne peut pas être sans agitation. « Au contraire, » dit Tertullien, elle s'agite elle-même par le grand effort qu'elle fait pour ne se pas agiter; et quoique la faiblesse ne l'abatte pas, elle s'agite par sa résistance, et sa fermeté même l'ébranle par sa propre

» contention. » Mais il y a encore un troisième état où l'on n'arrive point sans un grand miracle, où Dieu donne une telle force contre la douleur, qu'on en souffre la violence sans que la tranquillité en soit troublée. Si bien que dans le premier de ces trois états, il y a tranquillité qui bannit toute la douleur ; dans le second, douleur qui empêche la tranquillité ; mais le troisième les unit tous les deux et joint une extrême douleur avec une tranquillité souveraine.

C'est avec beaucoup de raison que les Écritures comparent ordinairement la douleur à une mer agitée ; en effet, *la douleur a ses eaux amères qu'elle fait entrer jusqu'au fond de l'âme* (Ps. LXVIII, 1) ; *elle a ses vagues impétueuses qu'elle pousse avec violence* (Job, xxx, 12) ; elle s'élève par ondes ainsi que la mer ; et lorsqu'on la croit apaisée, elle s'irrite souvent avec une furie nouvelle. Comme donc elle ressemble à la mer, je remarque aussi que Dieu réprime la douleur par les trois manières dont je vois que Jésus-Christ a dompté les

eaux. Tantôt il commande aux eaux et aux vents, il leur ordonne de s'apaiser ; et de là s'ensuit, dit l'évangéliste, *une grande tranquillité*. (Matth. VIII, 26.) Tantôt il laisse murmurer les eaux, il permet que les vagues s'élèvent avec une furieuse impétuosité ; le vaisseau poussé avec violence appréhende d'être enseveli dans leurs abîmes, cependant Jésus-Christ conduit le vaisseau et donne la main à Pierre, tremblant de frayeur, pour le soutenir. Enfin, la dernière façon dont Jésus-Christ a dompté la mer, la plus noble, la plus glorieuse, c'est qu'il lâche la bride aux tempêtes, il permet aux vents d'agiter les ondes et de pousser leurs flots jusqu'au ciel, cependant il n'est pas ému de cet orage ; au contraire, il marche dessus avec une merveilleuse assurance, et, foulant aux pieds les flots irrités, il semble qu'il se glorifie de braver cet élément indomptable dans sa plus grande furie.

Vous avez vu une image de ce qui se passe en la sainte Vierge quand elle regarde Jésus-Christ mourant. Il est vrai que la

tristesse élève avec une effroyable impétuosité ses flots, qui semblent tantôt menacer le ciel en attaquant la constance de cette Vierge-mère par tout ce que la douleur a de plus terrible ; elle creuse tantôt des abîmes, lorsqu'elle ne découvre à ses yeux que les horreurs de la mort ; mais ne croyez pas qu'elle en soit troublée. Marie ne veut point voir cesser ses douleurs, parce qu'elles la rendent semblable à son Fils ; elle ne donne point de bornes à son affliction , parce qu'elle ne peut contraindre son amour ; elle ne veut donc point être consolée, parce que son Fils ne trouve point de consolateur. Elle ne vous demande pas, ô Père éternel, que vous modériez sa tristesse ; elle n'a garde de réclamer ce secours dans le moment qu'elle voit votre colère si fort déclarée contre votre Fils, qu'elle le contraint de se plaindre que *vous-même le délaissez*. Non, Marie ne prétend pas être mieux traitée, il faut qu'elle dise avec Jésus-Christ que *tous vos flots ont passé sur elle* (Ps. XLI, 8) ; elle n'en veut pas perdre une goutte, et elle

serait fâchée de ne sentir pas tous les maux de son bien-aimé. Donc, ses douleurs s'élèvent, s'il se peut, jusqu'à l'infini ; il est juste de les laisser croître : le Saint-Esprit ne permettra pas que son temple soit ébranlé, *il en a posé les fondements sur les saintes montagnes* (Ps. LXXXVI, 1), les flots n'arriveront pas jusque-là ; il ne permettra pas que cette fontaine si pure qu'il a conservée avec tant de soin devienne trouble et mêlée par le torrent des afflictions. Cette haute partie de l'âme, en laquelle il a mis son siège, gardera toujours sa sérénité, malgré les tempêtes qui grondent au-dessous.

Que si vous en voulez savoir la raison, permettez que je vous découvre en peu de paroles un mystère que vous pourrez méditer à loisir. Le docte, l'éloquent saint Jean Chrysostome, considérant le Fils de Dieu prêt à rendre l'âme, ne se lasse point d'admirer comme il se possède dans son agonie : « La veille de sa mort, dit ce saint évêque, il sue, il tremble, il frémit, tant » l'image de son supplice lui paraît terri-

» ble ; et dans le fort de ses douleurs, il
» paraît changé tout à coup, et les tour-
» ments ne lui sont plus rien. Il s'entretient
» avec le bienheureux larron, il considère
» et reconnaît distinctement ceux des siens
» qui sont au pied de sa croix, il leur
» parle, il les console. Après cela, il lit
» dans les prophéties qu'on lui prépare
» encore un breuvage amer ; il élève la
» voix pour le demander, il le goûte sans
» s'émouvoir, et enfin, ayant remarqué
» que tout ce qu'il avait à faire était ac-
» compli, il rend aussitôt son âme à son
» Père, et le fait avec une action si païsi-
» ble, si libre, si préméditée, qu'il est bien
» aisé de juger *que personne ne la lui ravit,*
» *mais qu'il la donne lui-même de son plein*
» *gré.* » (Joan. x, 18.) Comment est-ce
que l'appréhension du mal l'afflige si fort,
puisqu'il semble que le mal même ne le
touche pas ? Je sais bien qu'il voulait mon-
trer par sa crainte qu'il était sensible aux
douleurs, et faire voir par sa constance
qu'il savait modérer tous ses mouvements ;
mais si nous pénétrons au fond du mys-

tère, nous verrons quelque chose de plus relevé dans cette conduite de notre Sauveur. Je dis donc que la cause la plus apparente de ce que le Calvaire le voit si paisible, lui que le mont des Olives avait vu si troublé, c'est qu'à la croix et sur le Calvaire il est dans l'action même de son sacrifice, et aucune action ne doit être faite avec un esprit plus tranquille.

Toi qui, assistant au saint sacrifice, laisses inconsidérément errer ton esprit, suivant que le pousse deçà et delà la curiosité ou la passion, arrête le cours de tes mouvements. Ah ! tu n'as pas encore assez entendu ce que c'est que le sacrifice ! Le sacrifice est une action par laquelle tu rends à Dieu tes hommages : or, qui ne sait que toutes les actions de respect demandent une contenance remise et posée ? C'est le caractère du respect. Dieu donc, qui pénètre jusqu'au fond des cœurs, croit qu'on manque de respect pour sa majesté si l'âme ne se compose elle-même, en réglant tous ses mouvements. Par conséquent, il n'est rien de plus véritable que

le pontife doit sacrifier d'un esprit tranquille ; et cette huile dont on le sacre dans le Lévitique (VIII, 12), ce symbole auguste de la paix qu'on répand abondamment sur sa tête, l'avertit qu'il doit avoir la paix dans l'esprit et dans le cœur. O Jésus ! mon divin pontife ! c'est sans doute pour cette raison que vous vous montrez si tranquille dans votre agonie ! Il est vrai qu'il paraît troublé au mont des Olivets, mais c'est un trouble volontaire, dit saint Augustin, qu'il lui plaisait d'exciter lui-même ; il se considérait comme victime, il prenait l'action et la posture d'une victime, et il la laissait traîner à l'autel avec frayeur et tremblement. Mais aussitôt qu'il est à l'autel et qu'il commence à faire la fonction de prêtre, aussitôt qu'il a eu élevé ses mains innocentes pour présenter la victime au ciel irrité, il ne veut plus sentir aucun trouble ; il ne fait plus paraître de crainte, afin que vous entendiez que c'est un pontife miséricordieux qui, sans force et sans violence, d'un esprit tranquille et d'un sens rassis, s'im-

mole lui-même volontairement, poussé par l'amour de notre salut ; il meurt plus doucement, dit saint Augustin, que nous n'avons accoutumé de nous endormir.

Voilà ce grand mystère que j'avais promis de vous découvrir ; mais ne croyez pas qu'il soit achevé en la personne de Jésus-Christ : il inspire ce même sentiment à sa sainte mère, parce qu'elle doit avoir part à son sacrifice. Elle doit aussi immoler ce Fils, c'est pourquoi elle se tient droite au pied de la croix pour marquer une action plus délibérée ; et malgré toute sa douleur, elle l'offre de tout son cœur au Père éternel pour être la victime de ses vengeances. Venez donc apprendre de cette Vierge à sacrifier à Dieu constamment tout ce que vous avez de plus cher. Voilà Marie au pied de la croix qui s'arrache le cœur pour livrer son Fils unique à la mort ; elle l'offre non pas une fois, elle n'a pas cessé de l'offrir depuis que le bon Siméon lui eut prédit par l'ordre de Dieu les étranges contradictions qu'il devait souffrir. Depuis ce temps-là, elle l'offre à tous

les moments de sa vie ; elle en achève l'oblation à la croix. Avec quelle résignation ? C'est ce qu'il n'est pas possible que je vous explique : jugez-en vous-mêmes par l'Évangile.

« Ah ! *votre Fils*, lui dit Siméon, *sera mis en butte aux contradictions, et votre âme, ô mère ! sera percée d'un glaive.* » (Luc, II, 34, 35.) Ce qu'on lui prédit lui fait tout craindre, ce qu'on exécute lui fait tout sentir. Voyez cependant sa tranquillité ; là elle ne demande point : Qu'arrivera-t-il ? ici elle ne murmure pas de ce qui est arrivé. Dieu l'a voulu, il faut le vouloir. Sa crainte n'est pas curieuse, sa douleur n'est pas impatiente : la première ne s'informe pas de l'avenir ; quoi qu'il arrive, il faut s'y soumettre ; la seconde ne se plaint pas du présent : Dieu l'a voulu, il faut se résoudre. Voilà les deux actes de résignation dont nous avons déjà parlé lors de la purification : se préparer à tout ce qu'il veut, se résoudre à tout ce qui lui plaît. Marie, alarmée dans sa prévoyance, regarde déjà son Fils comme

une victime; elle le voit déjà tout couvert de plaies, elle le voit dans ses langes comme enseveli; *il lui est, dit-elle, un faisceau de myrrhe qui repose sur son sein.* (Cant. 1, 2.) C'est un faisceau de myrrhe, à cause de sa mort qui est toujours présente à ses yeux, spectacle horrible pour une mère ! O Dieu ! il est à vous, je consens à tout, faites-en à votre volonté ! Elle lui voit donner le dernier coup à la croix. Achevez, ô Père éternel ! ne faut-il plus que mon consentement pour livrer mon Fils à la mort, je le donne puisqu'il vous plait ! je suis ici pour souscrire à tout ; ma présence vous fait voir que je suis prête : déchargez sur lui toute votre colère ; ne vous contentez pas de frapper sur lui, prenez votre glaive pour percer mon âme, déchirez toutes mes entrailles, arrachez-moi le cœur, en m'ôtant ce Fils bien-aimé !

Ah ! mes frères, je n'en puis plus. Je voulais vous exhorter ; c'est Marie qui vous parlera. C'est elle qui vous dira que vous ne sortiez point de ce lieu sans don-

ner à Dieu tout ce que vous avez de plus cher. Est-ce un mari? est-ce un fils? Ah! vous ne le perdez pas pour le déposer dans ses mains; il rendra le tout au centuple. Marie reçoit plus qu'elle ne donne. Dieu lui rendra bientôt ce Fils bien-aimé, et, en attendant, il lui donne, pour la consoler, tous les chrétiens pour enfants.

PRATIQUE.

Déposer en esprit sur l'autel toutes ses affections pendant la sainte messe pour les offrir à Dieu avec Jésus-Christ.



VINGT-QUATRIÈME JOUR.

LA COMPASSION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Fécondité de Marie auprès de la croix.

Marie, mère de Jésus, était debout auprès de la croix. (Joan. XIX, 25.)

Troisième point.

C'est au disciple bien-aimé de notre

Sauveur, c'est au cher Fils de la sainte Vierge et au premier-né des enfants que Jésus-Christ son Fils lui donne à la croix, de vous représenter le mystère de cette fécondité merveilleuse, et il le fait aussi dans l'Apocalypse par une excellente figure : *Il parut, dit-il, un grand signe au ciel, une femme environnée du soleil, qui avait la lune à ses pieds et la tête couronnée d'étoiles, et elle faisait de grands cris dans le travail de l'enfantement.* (Apoc. XII, 1.) Saint Augustin assure que cette femme c'est la sainte Vierge; mais de quelle sorte expliquerons-nous cet enfantement douloureux? C'est ici qu'il nous faut entendre deux enfantements de Marie : elle a enfanté Jésus-Christ et elle a enfanté tous les fidèles : c'est-à-dire elle a enfanté l'innocent et elle a enfanté les pécheurs. Elle enfante l'innocent sans peine, mais il fallait qu'elle enfantât les pécheurs parmi les douleurs et les cris : vous en serez convaincus si vous considérez à quel prix elle les achète. Il faut qu'il lui en coûte son Fils unique; elle ne peut être mère

des chrétiens qu'elle ne donne son bien-aimé à la mort, ô fécondité douloureuse ! Mais il faut vous la faire entendre, en rappelant à votre mémoire que c'était la volonté du Père éternel de faire naître les enfants adoptifs par la mort du Fils véritable. Ah ! qui pourrait ne s'attendrir pas à la vue d'un si beau spectacle ? On ne saurait assez admirer cette immense charité de Dieu par laquelle il nous a choisis pour enfants. Il a engendré dans l'éternité un Fils qui est égal à lui-même, qui fait les délices de son cœur, qui contente entièrement son amour comme il épuise sa fécondité ; et néanmoins, ô bonté ! ô miséricorde ! ce Père, ayant un Fils si parfait, ne laisse pas d'en adopter d'autres ; il donne des frères à ce premier-né, des compagnons à cet unique, et enfin des cohéritiers à ce bien-aimé de son cœur ! Il fait quelque chose de plus, non-seulement il joint à son propre Fils des enfants qu'il adopte par miséricorde, mais ce qui passe toute croyance, il livre son propre Fils à la mort pour faire naître

les adoptifs. Qui voudrait adopter à ce prix?

Et ce n'est pas moi qui le dis, c'est Jésus qui nous l'enseigne dans son Évangile : *Dieu a tant aimé le monde*, écoutez, hommes mortels ! voilà l'amour de Dieu qui paraît sur nous, c'est le principe de notre adoption ; *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique!* (Joan. III, 16.) Ah ! voilà le Fils unique livré à la mort ; paraissez maintenant, enfants adoptifs. *Il a donné son Fils unique, afin que ceux qui croient ne périssent pas, mais qu'ils aient la vie éternelle!* Ne voyez-vous pas manifestement qu'il donne son propre Fils à la mort pour faire naître les enfants d'adoption, et que cette même charité du Père qui le livre, qui l'abandonne, qui le sacrifie, nous adopte, nous vivifie et nous régénère ? Comme si le Père éternel ayant vu que l'on n'adopte des enfants que lorsqu'on n'en a point de véritables, son amour inventif et ingénieux lui avait inspiré ce dessein de miséricorde, de

perdre en quelque sorte son Fils pour donner lieu à l'adoption, et de faire mourir l'unique héritier pour nous faire entrer en ses droits.

Ne vous persuadez pas que Marie en soit quitte à meilleur marché : elle est l'Ève de la nouvelle alliance et la mère commune de tous les fidèles, mais il faut qu'il lui en coûte la mort de son premier-né, il faut qu'elle se joigne au Père éternel et qu'ils livrent leur commun Fils d'un commun accord au supplice. C'est pour cela que la Providence l'a appelée au pied de la croix : Elle y vient immoler son Fils véritable : qu'il meure afin que les hommes vivent ! Elle y vient recevoir de nouveaux enfants. *Femme*, dit Jésus, *voilà votre fils !* (Joan. XIX, 26.) O enfantement vraiment douloureux ! ô fécondité qui lui est à charge ! car quels furent ses sentiments lorsqu'elle entendit cette voix mourante du dernier adieu de son Fils ! Non, je ne crains point de vous assurer que, de tous les traits qui percent son âme, celui-ci est le plus douloureux.

Je me souviens que saint Paulin, évêque de Nole, parlant de sainte Mélanie, sa parente, à qui d'une nombreuse famille il ne restait plus qu'un petit enfant, nous peint sa douleur par ces mots : « Elle » était, dit-il, avec cet enfant, reste in- » fortuné d'une grande ruine qui, bien » loin de la consoler, ne faisait qu'aigrir » ses douleurs; et il semblait lui être » laissé pour la faire ressouvenir de son » deuil plutôt que pour réparer ses mal- » heurs. » Ne vous semble-t-il pas que ces paroles ont été faites pour représenter les douleurs de la divine Marie : *Femme*, dit Jésus, *voilà votre fils!* Ah! c'est ici, se dit-elle, le dernier adieu! Mon Fils, c'est à ce coup que vous me quittez! Mais, hélas! quel fils me donnez-vous en votre place? Et faut-il que Jean me coûte si cher? Quoi! un homme mortel pour un homme Dieu! Ah! cruel et funeste échange! triste et malheureuse consolation!

Je le vois bien, ô divin Sauveur! vous n'avez pas tant dessein de la consoler que

de rendre ses regrets immortels. Son amour accoutumé à un Dieu, ne rencontrant en sa place qu'un homme mortel, en sentira beaucoup mieux ce qui lui manque, et ce Fils que vous lui donnez semble paraître toujours à ses yeux plutôt pour lui reprocher son malheur que pour le réparer. Ainsi cette parole la tue, et cette parole la rend féconde; elle devient mère des chrétiens parmi l'effort d'une affliction sans mesure. On tire de ses entrailles ses nouveaux enfants avec le glaive et le fer, et on ouvre son cœur avec une violence incroyable pour y faire entrer cet amour de mère qu'elle doit avoir pour tous les fidèles.

Chrétiens, enfants de Marie, mais enfants de sang et de douleur, pouvez-vous écouter sans larmes les maux que vous avez causés à votre mère? pouvez-vous oublier ces cris parmi lesquels elle vous enfante? L'Ecclésiastique disait autrefois : *N'oublie pas les gémissements de ta mère!* (VII, 29.) Chrétien, enfant de la croix, c'est à toi que ces paroles s'a-

dressent quand le monde t'attire par ses voluptés; pour te détourner l'imagination de ses délices pernicieuses, souviens-toi des pleurs de Marie, et *n'oublie jamais les gémissements de cette mère* charitable. Dans les tentations violentes, lorsque tes forces sont presque abattues, que tes pieds chancellent dans la droite voie, que l'occasion, le mauvais exemple ou l'ardeur de la jeunesse te presse, *n'oublie pas les gémissements de la mère*, souviens-toi des pleurs de Marie, souviens-toi des douleurs cruelles dont tu as déchiré son cœur au Calvaire, laisse-toi émouvoir au cri d'une mère. Misérable, quelle est ta pensée? Veux-tu élever une autre croix pour y attacher Jésus-Christ? veux-tu faire voir à Marie son Fils crucifié encore une fois? veux-tu couronner sa tête d'épines, fouler aux pieds, à ses yeux, le sang du nouveau testament, et par un si horrible spectacle rouvrir toutes les blessures de son amour maternel? A Dieu ne plaise, mes frères, que nous soyons si dénaturés! Laissons-nous émouvoir aux cris d'une mère!

Mes enfants, dit-elle, jusqu'ici je n'ai rien souffert, je compte pour rien les douleurs qui m'ont affligée au pied de la croix; le coup que vous me donnez par vos crimes, c'est là véritablement celui qui me blesse! J'ai vu mourir mon Fils bien-aimé; mais il souffrait pour votre salut, j'ai voulu l'immoler moi-même; j'ai bu cette amertume avec joie. Mes enfants, croyez-en mon amour, il me semble n'avoir pas senti cette plaie, quand je la compare aux douleurs que me donne votre impénitence. Mais quand je vous vois sacrifier vos âmes à la fureur de Satan, quand je vous vois perdre le sang de mon Fils en rendant sa grâce inutile, faire un jouet de sa croix par la profanation des sacrements, outrager sa miséricorde en abusant si longtems de sa patience; quand je vois que vous ajoutez l'insolence au crime, qu'au milieu de tant de péchés vous méprisez le remède de la pénitence, ou que vous le tournez en poison par vos rechutes continuelles, amasant sur vous des trésors de haine et de

fureur éternelle, c'est alors que je me sens frappée jusqu'au vif, c'est là, mes enfants, ce qui me perce le cœur; c'est ce qui m'arrache les entrailles!

Voilà ce que dit Marie au Calvaire, c'est de ces cris, c'est de ces paroles que vous entendez retentir tous les échos de cette montagne. C'est en ce lieu que je vous invite, c'est là que le sang et les larmes, les douleurs cruelles du Fils, la compassion de la mère, la rage des ennemis, la consternation des disciples, les cris des femmes pieuses, la voix des blasphèmes que vomissent les Juifs, celle du larron qui demande pardon, celle du sang qui sollicite la miséricorde, celle de vos péchés qui provoque la justice, feront sur vos cœurs des impressions propres à vous faire entrer dans les sentiments qu'exigent de vous les grands mystères qui s'opèrent pour votre rédemption.

PRATIQUE.

Ne jamais oublier les douleurs de notre divine mère.

VINGT-CINQUIÈME JOUR.

LA COMPASSION.

- 1^o La mère que Jésus nous donne est sa propre mère : donc elle est puissante pour nous protéger.
2^o Jésus nous la donne pour qu'elle soit notre mère : donc elle nous aime, et elle veut nous soulager.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère. (Joan. XIX, 26.)

Si jamais l'amour est ingénieux, si jamais il produit de grands et de nobles effets, il faut avouer que c'est particulièrement à l'extrémité de la vie qu'il fait paraître ses plus belles inventions et ses plus généreux transports. Comme l'affection ne semble vivre que dans la compagnie de l'objet aimé, quand elle se voit menacée d'une séparation éternelle, autant une loi fatale l'éloigne de sa présence, autant elle tâche de durer dans le souvenir. C'est pourquoi les amis mêlent ordi-

nairement des actions et des paroles si remarquables parmi les douleurs et les larmes du dernier adieu, que, lorsque l'histoire en peut découvrir quelque chose, elle a accoutumé d'en faire ses observations les plus curieuses.

L'histoire sainte ne les oublie pas, et vous en voyez une belle preuve dans le texte que j'ai allégué. Saint Jean, le bien-aimé du Sauveur, que nous pouvons appeler l'évangéliste d'amour, a été soigneux de nous recueillir les dernières paroles dont il a plu à son cher maître d'honorer en mourant et sa sainte mère et son ami, c'est-à-dire les deux personnes qu'il aimait le plus. O Dieu! que ces paroles sont dignes d'être méditées! Car y a-t-il quelque chose de plus touchant que de voir le sauveur Jésus être libéral même dans son extrême indigence? Hélas! il a dit plusieurs fois que son bien n'était pas sur la terre! Il n'y a pas eu seulement de quoi reposer sa tête, et pendant qu'il est à la croix, je vois l'avare soldat qui partage ses vêtements et joue à trois dés sa

tunique mystérieuse; tellement qu'il semble que la rage des bourreaux ne lui laisse pas la moindre chose dont il puisse disposer en faveur des siens. Et cependant ne croyez pas qu'il sorte de ce monde sans leur laisser un gage de son amitié.

L'antiquité a fort remarqué l'action d'un certain philosophe, Eudamidas de Corinthe, qui, ne laissant pas en mourant de quoi entretenir sa famille, s'avisa de léguer à ses amis sa mère et ses enfants par son testament. Ce que la nécessité suggéra à ce philosophe, l'amour le fait faire à mon maître d'une manière bien plus admirable; il ne donne pas seulement sa mère à son ami, il donne encore son ami à sa sainte mère. Il leur donne à tous deux, et il les donne tous deux; et l'un et l'autre leur est également profitable.

Je considère donc le Sauveur pendu à la croix, non-seulement comme une victime innocente qui se dévoue volontairement pour notre salut, mais comme un père de famille qui, sentant approcher

son heure dernière, dispose de ses biens par son testament. Le Fils de Dieu n'avait rien qui fût plus à lui que sa mère ni que ses disciples, puisqu'il les achetait au prix de son sang ; il en peut disposer comme d'un héritage très-bien acquis. Or, dans cette dernière disgrâce, tous ses autres disciples l'ont abandonné ; il n'y a que Jean, son bien-aimé, qui lui reste : tellement que je le considère aujourd'hui comme un homme qui représente tous les fidèles, et partant nous devons être disposés à nous appliquer tout ce qui regardera sa personne. Je vois, ô mon Sauveur ! que vous lui donnez votre mère, et *incontinent il en prend possession comme de son bien.* (Joan. XIX, 27.) Entendons ceci : sans doute nous avons une bonne part dans ce legs pieux, c'est à nous que le Fils de Dieu donne la bienheureuse Marie, en même temps qu'il la donne à son cher disciple. Voilà ce mystérieux article du testament de mon maître que j'ai jugé nécessaire de vous réciter.

Jésus regarde sa mère, dit l'auteur sa-

cré (Joan. XIX, 26); ses mains étaient clouées, il ne peut la montrer du doigt, il la désigne des yeux, et par toutes ses actions il se met en état de nous la donner. Celle qu'il nous donne, c'est sa propre mère, par conséquent sa protection est puissante et elle a beaucoup de crédit pour nous assister; mais il nous la donne afin qu'elle soit notre mère; par conséquent sa tendresse pour nous est extrême, et elle a une grande inclination à nous faire du bien : en un mot, Marie peut nous soulager à cause qu'elle est mère de Dieu; elle veut nous soulager à cause qu'elle est notre mère.

Premier point.

L'une des plus belles qualités que la sainte Écriture donne au Fils de Dieu, c'est celle de médiateur entre Dieu et les hommes; c'est *celui qui réconcilie toutes choses en sa personne*, il est le nœud des affections du ciel et de la terre; et la sainte alliance qu'il a contractée avec nous, nous rendant son Père propice,

nous donne un accès favorable au trône de sa miséricorde. C'est sur cette vérité qu'est appuyée toute l'espérance des enfants de Dieu. Cela étant ainsi, voici comme je raisonne : l'union que nous avons avec le Sauveur nous fait approcher de la majesté divine avec confiance. Or, quand il a choisi Marie pour sa mère, il a fait avec elle un traité tout particulier ; il a contracté une alliance très-étroite dont les hommes ni les anges ne peuvent concevoir l'excellence ; et par conséquent l'union qu'elle a avec Dieu, le crédit et la faveur dont elle jouit auprès du Père n'est pas une chose que nous puissions concevoir. Je n'ai point d'autre raisonnement à vous proposer dans cette première partie, mais je tâcherai de déduire par ordre quelques vérités qui vous feront reconnaître la sainte société qui existe entre Jésus et Marie ; d'où nous conclurons qu'il n'y a rien dans l'ordre des créatures qui soit plus uni à la majesté divine que la sainte Vierge.

Je dis donc qu'il n'y eut jamais mère

qui chérit son fils avec une telle tendresse que faisait Marie. Je dis qu'il n'y eut jamais fils qui chérit sa mère avec une affection si puissante que faisait Jésus. J'en tire la preuve des choses les plus connues. Interrogez une mère; d'où vient que souvent en la présence de son fils elle fait paraître une émotion si visible? Elle vous répondra que son fils c'est sa chair et son sang, et que c'est là ce qui émeut ses entrailles; l'Apôtre même ayant dit que *personne ne peut haïr sa chair*. (Éphes. v, 29.) Que si ce que je viens de dire est vrai des autres mères, il l'est encore beaucoup plus de la sainte Vierge; parce qu'ayant conçu par la vertu du Très-Haut, elle seule a fourni toute la matière dont la sainte chair du Sauveur a été formée; et de là je tire une autre considération. Ne vous semble-t-il pas que la nature a distribué avec quelque sorte d'égalité l'amour des enfants entre le père et la mère? Et ne serait-ce point pour cette raison que quand l'un des deux a été enlevé par la mort, l'autre se sent

obligé par un sentiment naturel à redoubler ses affections et ses soins? Cela, ce me semble, est dans l'usage commun de la vie humaine. Si bien que la très-pure Marie n'ayant eu à partager avec aucun homme ce tendre et violent amour qu'elle avait pour son fils Jésus, vous ne sauriez jamais vous imaginer jusqu'à quel point elle en était transportée et combien elle y ressentait de douceurs. Ceci toutefois n'est encore qu'un commencement de ce que j'ai à dire.

Vous m'avouerez qu'il est certaines circonstances qui portent l'affection des parents jusqu'à l'extrémité. Par exemple, notre père Abraham n'avait jamais cru avoir des enfants de Sara; ils étaient tous deux dans un âge décrépit et caduc; Dieu toutefois leur donne un fils. Sans doute cette rencontre fit qu'Abraham le tenait plus cher sans comparaison: aussi voyons-nous qu'on l'appelle *Isaac*, c'est-à-dire *ris* (Genes. XXI, 6), parce qu'il devait être toute leur gaieté, toutes leurs délices. Et qui ne sait que Joseph et Benjamin étaient

les bien-aimés et toute la joie de Jacob ; à cause qu'il les avait eus dans une extrême vieillesse d'une femme que la main de Dieu avait rendue féconde sur le déclin de sa vie? Chrétiens, quels discours assez ardents pourraient vous dépeindre les saintes affections de Marie? Toutes les fois qu'elle regardait ce cher Fils, ô Dieu ! disait-elle, mon Fils ! comment est-ce que vous êtes mon Fils? Qui aurait pu croire que je dusse demeurer vierge et avoir un fils si aimable? Je vous laisse à penser jusqu'à quel point elle s'estimait bienheureuse et quels devaient être ses transports dans ses ravissantes pensées?

Les saints Pères nous ont assuré qu'un cœur virginal est la matière la plus propre à être embrasée de l'amour de notre Sauveur ; cela est certain, et ils l'ont tiré de saint Paul. Quel devait donc être l'amour de la sainte Vierge ! Elle savait bien que c'était particulièrement à cause de sa pureté que Dieu l'avait destinée à son Fils unique ; cela même lui faisait aimer davantage la virginité, et d'autre

part l'amour qu'elle avait pour la sainte virginité lui faisait trouver mille douceurs dans les embrassements de son Fils, qui la lui avait si soigneusement conservée. Elle lui donnait des baisers plus que d'une mère, parce que c'étaient des baisers d'une mère-vierge ! Voulez-vous quelque chose de plus encore pour comprendre l'excès de son saint amour ?

Nous disions tout à l'heure que le patriarche Jacob préférait Joseph à tous ses enfants : outre la raison que nous avons rapportée, il y en a une autre : c'est qu'il l'avait eu de Rachel, qui était sa bien-aimée ; et saint Jean Chrysostome nous rapporte, dans le premier livre du Sacerdoce, les paroles caressantes et affectueuses dont sa mère l'entretenait : « Je ne pouvais, dit-elle, ô mon fils ! me lasser de vous regarder, parce qu'il me semblait voir sur votre visage une image vivante de feu mon mari. »

Que veux-je dire par tous ces exemples ? Je prétends faire voir qu'une des choses qui augmente l'affection envers les enfants,

c'est quand on considère la personne dont on les a eus. Demandez à Marie de qui elle a eu ce cher fils ? vient-il d'une race mortelle ? *Le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses*, chante-t-elle dans son cantique. Et que vous a-t-il fait, ô Marie ? Certes, elle ne peut nous le dire ; seulement, elle s'écrie transportée *qu'il lui a fait de grandes choses !* Elle voyait qu'elle avait eu ce fils d'une race divine, elle ne savait comment faire ni pour célébrer la munificence de Dieu ni pour témoigner son ravissement d'avoir conçu un fils qui n'eût point d'autre père que Dieu. Que si elle ne peut exprimer ses transports, qui suis-je pour vous exprimer la tendresse et l'impétuosité de son amour maternel ? Et comme l'on dit qu'il faudrait avoir le cœur d'une mère pour bien concevoir quelle est l'affection d'une mère, je dis qu'il faudrait avoir le cœur de la sainte Vierge pour concevoir l'amour de la sainte Vierge.

Et que dirai-je maintenant de celui de notre Sauveur ? Certes, je l'avoue, je me trouve bien plus empêché à dépeindre l'af-

fection du fils que je ne l'ai été à vous représenter celle de la mère ; car autant Notre-Seigneur surpasse la sainte Vierge en toute chose, autant est-il meilleur fils qu'elle n'était bonne mère. Mon Sauveur, c'est l'amant et le chaste époux des vierges ; il se glorifie d'être le fils d'une vierge, il veut absolument qu'on lui amène des vierges, il les a toujours en sa compagnie, elles suivent cet agneau sans tache partout où il va. Que s'il aime si passionnément les vierges dont il a purifié la chair par son sang, quelle sera sa tendresse pour cette vierge incomparable qu'il a élue dès l'éternité pour en tirer la pureté de sa chair et de son sang ! Concluons que l'amour réciproque du fils et de la mère est inconcevable, et que nous pouvons bien avoir quelque grossière idée de cette liaison merveilleuse, mais de comprendre quelle est l'ardeur et quelle est la véhémence de ces torrents de flammes qui de Jésus vont déborder à Marie et de Marie retournent continuellement à Jésus, croyez-moi, les Séraphins ne sauraient le faire !

Intercédez donc pour nous, ô bienheureuse Marie ! vous avez dans vos mains, si je l'ose dire, la clef des bénédictions divines. C'est votre Fils qui est cette clef mystérieuse par laquelle sont ouverts les trésors du Père éternel ; il ferme, et personne n'ouvre ; il ouvre, et personne ne ferme. C'est son sang innocent qui fait inonder sur nous les torrents des grâces célestes. Et à quelle autre donnera-t-il plus de droit sur ce sang qu'à celle dont il l'a reçu ? Sa chair est votre chair, ô Marie ! son sang est votre sang ! Vous viviez avec lui dans une amitié si parfaite, qu'il est impossible que vous n'en soyez pas exaucée, c'est pourquoi votre dévot saint Bernard a fort bonne grâce lorsqu'il vous prie de parler au cœur de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quelle est sa pensée ? Qu'est-ce que parler au cœur ? C'est qu'il considère Marie « dans ce midi éternel, je veux dire » dans les secrets embrassements de son » Fils, » dans les ardeurs d'une charité consommée. Il voit qu'elle aime et qu'elle est aimée ; que les autres passions peuvent

bien parler aux oreilles , mais que l'amour seul a le droit de parler au cœur !

Combien de fois, ô fidèles ! cette bonne mère a-t-elle parlé pour vous au cœur de son bien-aimé ! Prions-la donc qu'elle parle encore pour nous au cœur de son Fils ; c'est l'amour filial qui s'avancera pour recevoir l'amour maternel et qui préviendra ses désirs. Ne vous apercevez-vous pas que le vin nous manque comme aux noces de Cana ; je veux dire la charité, ce vin nouveau de la loi nouvelle qui réjouit le cœur de l'homme et dont l'âme des fidèles doit être enivrée ? De là vient que nos festins sont si tristes, que nous prenons la nourriture céleste avec si peu de goût ; de là vient que nous nous voyons de tous côtés déchirés par tant de factions différentes. Sainte Vierge, impétrez-nous la charité qui est mère de la paix, qui adoucit, tempère et réconcilie les esprits ! Nous avons une grande confiance en votre protection, parce qu'étant mère de Dieu vous avez beaucoup de pouvoir, et comme vous êtes notre mère, nous ne serons point trompés

si nous attendons de grands effets de votre tendresse.

PRATIQUE.

S'aimer les uns les autres comme les enfants d'une même mère.



VINGT-SIXIÈME JOUR.

LA COMPASSION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

Jésus nous donne Marie pour mère : donc elle nous aime et veut nous soulager.

Jésus dit à sa mère : Femme, voilà votre fils. Après il dit à son disciple : Voilà votre mère. (Joan. XIX, 26.)

Deuxième point.

C'est avec beaucoup de raison que nous réclamons dans nos oraisons la très-heureuse Marie, comme étant la mère commune de tous les fidèles. Nous avons reçu

cette tradition de nos pères. Ils nous ont appris, ainsi que nous l'avons déjà rapporté, que le genre humain ayant été précipité dans une mort éternelle par un homme et par une femme, Dieu avait prédestiné une nouvelle Ève, aussi bien qu'un nouvel Adam, afin de nous faire renaitre. Et comme la première Ève est la mère de tous les mortels, ainsi la seconde, qui est la sainte Vierge, doit être estimée la mère de tous les fidèles. Je passe beaucoup de choses que je pourrais tirer des saints Pères sur ce sujet ; je tâcherai seulement de faire voir, et c'est ce qui vous doit toucher davantage, que Marie a pour nous une tendresse véritablement maternelle.

Ayant présupposé, et sur la foi de l'Église et sur la doctrine des Pères, que Marie est réellement notre mère, si je vous demandais quand elle a commencé à avoir cette qualité, vous me répondriez que Notre-Seigneur la fit notre mère lorsqu'il lui donna saint Jean pour fils. En effet, nous y trouvons toutes les convenances imaginables ; car je vous ai avertis, dès

le commencement de ce discours, que saint Jean ayant été conduit par la main de Dieu au pied de la croix, y avait tenu la place de tous les fidèles; tous les autres disciples de Notre-Seigneur ayant été dispersés, la Providence n'avait retenu près de lui que le bien-aimé de son cœur, afin qu'il y pût représenter tous les autres et recevoir en leur nom les dernières volontés de leur maître. Sur quoi, considérant qu'il y a peu d'apparence que le Fils de Dieu, dont toutes les paroles et les actions sont mystérieuses en une occasion si importante, ne l'ait considéré que comme un homme particulier; nous avons inféré, ce me semble avec beaucoup de raison, qu'il a reçu la parole qui s'adressait à tous, que c'est en notre nom qu'il s'est mis incontinent en possession de Marie, et que par conséquent c'est là qu'elle est devenue notre mère.

Mais d'où vient, à votre avis, que Notre-Seigneur attend à cette heure dernière pour nous donner à Marie comme ses enfants? Vous me direz peut-être qu'il a pitié d'une mère désolée qui perd le meil-

leur fils du monde, et que, pour la consoler, il lui donne une postérité éternelle. Cette raison est bonne et solide, mais j'en ai une autre à vous dire. Je pense que le dessein du Fils de Dieu est de lui inspirer pour nous dans cette rencontre une tendresse de mère. Voyant du haut de la croix combien l'âme de sa mère était attendrie, il prit son temps de lui dire, en lui montrant saint Jean : *Femme, voilà ton fils!* Vous dire combien ces paroles parties du cœur du Fils descendirent profondément au cœur de la mère et l'impression qu'elles y firent, c'est une chose que je n'oserais pas entreprendre. Songez seulement que celui qui parle opère toutes choses par sa parole toute-puissante, qu'elle doit avoir un effet merveilleux surtout sur sa sainte mère, et que, pour lui donner plus de force, il l'a aimée de son sang, et il l'a proférée d'une voix mourante, presque avec les derniers soupirs! Tout cela joint ensemble, il n'est pas croyable ce que cette parole était capable de faire dans l'âme de la sainte Vierge. Il n'a pas plutôt prononcé le mot.

à saint Jean pour lui dire que Marie est sa mère, qu'à l'instant ce disciple se sent possédé de toutes les affections d'un bon fils, *et depuis cette heure-là, il la prit chez lui.* (Joan. XIX, 27.) A plus forte raison sa parole doit-elle avoir agi sur l'âme de sa sainte mère et y avoir fait entrer bien avant un amour extrême pour nous, comme pour ses véritables enfants. Il me souvient à ce propos de ces mères misérables à qui on déchire les entrailles par le fer pour en tirer leurs enfants au monde par violence. Il vous est arrivé quelque chose de semblable, ô bienheureuse Marie ! C'est par le cœur que vous nous avez enfantés, parce que vous nous avez enfantés par la charité. Et j'ose dire que ces dernières paroles de votre Fils, qui étaient son dernier adieu, entrèrent en votre cœur ainsi qu'un glaive tranchant et y portèrent jusqu'au fond, avec une douleur excessive, une inclination de mère pour tous les fidèles. Ainsi vous nous avez pour ainsi dire enfantés d'un cœur déchiré parmi la véhémence d'une affliction infi-

nie ; et toutes les fois que les chrétiens paraissent devant vos yeux , vous vous souvenez de cette dernière parole de Jésus , et vos entrailles s'émeuvent sur nous comme sur les enfants de votre douleur et de votre amour ; d'autant plus que vous ne sauriez jeter sur nous vos regards, que nous ne représentions à votre cœur ce Fils que vous aimez tant, dont le Saint-Esprit prend plaisir de graver la ressemblance dans l'esprit de tous les fidèles ; et d'autant plus encore que vous nous voyez , tout autant que nous sommes de chrétiens , tout couverts du sang du Sauveur !

C'est une doctrine que je tiens des Écritures divines, et qui est bien puissante pour nous exciter à la vertu, outre qu'elle éclaircit beaucoup la vérité que je traite, que tous les chrétiens dont la vie répond à la profession de foi qu'ils ont faite portent imprimés en leur âme les traits naturels et la véritable image de Notre-Seigneur. Comment cela se fait-il ? Vivre chrétiennement, c'est se conformer à la doctrine du Fils de Dieu. Or, je dis que la doctrine

du Fils de Dieu est un tableau qui est calqué sur sa sainte vie : la doctrine est la copie, et lui-même est l'original ; en quoi il diffère beaucoup des autres docteurs qui se mêlent d'enseigner à bien vivre : car ceux-ci ne sont jamais assez téméraires pour former sur leurs actions les règles de la bonne vie ; mais ils ont accoutumé de se figurer de belles idées, ils établissent certaines règles sur lesquelles ils tâchent eux-mêmes de se composer. Tout au contraire, le Fils de Dieu étant envoyé au monde pour y être un exemplaire achevé de la plus haute perfection, ses enseignements étaient dérivés de ses mœurs, il enseignait les choses parce qu'il les pratiquait ; sa parole n'était que l'image de sa conduite. Que fait donc le Saint-Esprit dans l'âme d'un bon chrétien ? Il fait que l'Évangile est son conseil dans tous ses desseins, et l'unique règle qu'il regarde dans ses actions ; insensiblement la doctrine du Fils de Dieu passe dans ses mœurs, il devient pour ainsi dire un Évangile vivant, tout y sent le maître dont il a reçu

les leçons, il en prend tout l'esprit ; et si vous pénétriez dans sa conscience, vous y verriez les mêmes linéaments, les mêmes affections, les mêmes façons d'agir qu'en notre Sauveur.

Et c'est ce qui touche sensiblement la bienheureuse Marie, comme il m'est aisé de le prouver par un exemple familier. Vous verrez quelquefois une mère qui caressera extraordinairement un enfant sans en avoir d'autre raison, sinon que c'est à son avis la vraie peinture du sien. C'est ainsi, dira-t-elle, qu'il pose ses mains ; c'est ainsi qu'il porte ses yeux ; telle est son action et sa contenance : les mères sont ingénieuses à observer jusqu'aux moindres choses. Et qu'est-ce que cela, sinon une course que fait l'affection d'une mère qui, ne se contentant pas d'aimer son fils en sa propre personne, le va chercher partout où elle peut en découvrir quelque chose ? Si les mères sont si fort émues d'une ressemblance ébauchée, que dirons-nous de Marie, lorsqu'elle voit dans l'âme des chrétiens des traits immortels

de la parfaite beauté de son Fils, que le doigt de Dieu a si bien formés dans leur âme ?

Mais il y a plus : nous ne sommes pas seulement les images vivantes du Fils de Dieu, nous sommes encore ses membres, et nous composons avec lui un corps dont il est le chef : *nous sommes son corps et sa plénitude*, comme nous enseigne l'Apôtre ; qualité qui nous unit tellement avec lui, que quiconque aime le Sauveur, il faut par nécessité, par le même mouvement d'amour, qu'il aime tous les fidèles. C'est ce qui attire si puissamment sur nous les affections de la sainte Vierge, qu'il n'y a point de mère qui puisse aller à l'égal.

Les mêmes Écritures qui m'apprennent que Dieu aime en quelque façon par un même amour la divinité et l'humanité de son Fils, à cause de leur société inséparable en la personne de Notre-Seigneur Jésus-Christ, m'enseignent aussi qu'il nous aime par le même amour qu'il a pour son Fils unique et bien-aimé, à cause que nous lui sommes unis comme les membres de son

corps ; et c'est de toutes les maximes du christianisme celle qui doit porter le plus haut nos courages et nos espérances. En voulez-vous un beau témoignage de la bouche même de Notre-Seigneur ? *Mon Père*, dit-il, *je suis en eux parce qu'ils sont mes membres ; je vous prie que l'affection par laquelle vous m'aimez soit en eux !* (Joan. xvii, 26.) Voyez, voyez, chrétiens, et réjouissez-vous ! Notre Sauveur craint que l'amour de son Père ne fasse quelque différence entre le chef et les membres, et il le prie de les aimer de la même affection ! Que s'il est vrai que Marie ne règle son amour que sur celui du Père éternel, allez, ô fidèles ! allez à cette mère incomparable ; croyez qu'elle ne vous discernera plus d'avec son cher Fils : elle vous considérera comme *la chair de sa chair et l'os de ses os*, ainsi que parle l'Apôtre (Ephes. v, 30), comme des personnes sur lesquelles et dans lesquelles son sang a coulé ; et pour dire quelque chose de plus, elle vous regardera comme autant de Jésus-Christ sur la terre ! L'amour qu'elle a pour son

Fils sera la mesure de celui qu'elle aura pour vous ! Et partant , ne craignez point de l'appeler votre mère, elle a au souverain degré toute la tendresse que cette qualité demande !

Mais prenez garde que ces mêmes raisonnements , qui doivent vous donner une grande confiance sur l'intercession de la sainte Vierge , ruinent en même temps une confiance téméraire à laquelle quelques esprits inconsidérés se laissent aveuglément emporter ; car vous devez avoir reconnu par tout ce discours que la dévotion à la sainte Vierge ne se peut jamais rencontrer que dans une vie chrétienne. Et combien y en a-t-il qui, abusés d'une croyance superstitieuse, se croient dévots à la Vierge quand ils s'acquittent de certaines petites pratiques, sans se mettre en peine de corriger la licence de leurs mœurs ? En vain l'appellez-vous votre mère par une piété simulée. Quoi ! auriez-vous bien l'insolence de croire que son lait virginal dût couler sur des lèvres souillées de tant de péchés ? qu'elle voulût embrasser l'ennemi

de son bien-aimé de ces mêmes bras dont elle le portait dans sa tendre enfance? qu'étant si contraires au Sauveur, elle voulût vous donner pour frères au Sauveur? Ne pensez pas qu'elle admette tout le monde indifféremment au nombre de ses enfants: il faut passer par une épreuve bien difficile avant de mériter cette qualité.

Savez-vous ce que fait la bienheureuse Marie lorsque quelqu'un des fidèles l'appelle sa mère? Elle l'amène en présence du Sauveur: Si vous êtes mon fils, dit-elle, il faut que vous ressembliez à Jésus mon bien-aimé! Les enfants mêmes parmi les hommes portent souvent imprimés sur leurs corps les objets qui ont possédé l'imagination de leurs mères; la bienheureuse Marie est entièrement possédée de Jésus, c'est lui seul qui domine en son cœur; lui seul règne sur tous ses désirs, lui seul occupe et entretient toutes ses pensées; elle ne pourra jamais croire que vous soyez ses enfants si vous n'avez en votre âme quelques traits de son Fils.

Au contraire, elle verra une personne

qui, pendant les calamités publiques, considérant tant de pauvres gens réduits à d'étranges extrémités, en ressent son âme attendrie, et ouvrant son cœur sur la misère du pauvre par une compassion véritable, élargit en même temps ses mains pour le soulager. Oh ! dit-elle en soi-même, il a pris cela de mon Fils, qui ne vit jamais de misérable qu'il n'en eût pitié. *J'ai compassion de cette troupe*, disait-il (Marc, VIII, 2), et en même temps il lui faisait donner tout ce que ses apôtres lui avaient gardé pour sa subsistance, qu'il multiplia même par un miracle pour les assister plus abondamment. Elle verra un jeune homme qui aura la modestie peinte sur le visage : quand il est à l'église devant Dieu, c'est avec une physionomie toute recueillie ; lui parle-t-on de quelque chose qui regarde la gloire de Dieu, il ne cherche point de vaines défaites, il s'y porte incontinent avec cœur. Oh ! qu'il est aimable ! dit la bienheureuse Marie ; ainsi était mon Fils à son âge, *il quittait à douze ans parents et amis pour aller*, disait-il, *vaquer aux*

affaires de son Père. (Luc, II, 49.) **Sur-** tout elle en verra quelque autre dont le soin principal sera de conserver son corps et son âme dans une pureté entière ; il n'a que de chastes plaisirs, il n'a que des amours innocents. Jésus possède son cœur, il en fait toutes les délices ; dites-lui une parole d'impureté, c'est un coup de poignard à son âme ; vous verrez qu'il s'arme de pudeur et de modestie contre de telles propositions. Voilà, chrétiens, voilà un vrai enfant de la Vierge ! Comme elle s'en réjouit, comme elle s'en glorifie, comme elle en triomphe ! Avec quelle tendresse elle le présente à son bien-aimé !

PRATIQUE.

Si vous voulez avoir Marie pour mère, ressemblez à Jésus son bien-aimé.



VINGT-SEPTIÈME JOUR.

L'ASSOMPTION.

1° L'amour dépouille Marie de son enveloppe mortelle, 2° la virginité revêt son corps de l'immortalité, 3° l'humilité la place sur le trône.

Qui est celle-ci qui s'élève du désert pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé ?
(Cant. VIII, 5.)

Il y a un enchaînement admirable entre tous les mystères du christianisme ; et celui que nous célébrons a une liaison particulière avec l'incarnation du Verbe. Car si la divine Marie a reçu autrefois le Sauveur Jésus, il est juste que le Sauveur reçoive à son tour l'heureuse Marie ; et n'ayant pas dédaigné de descendre à elle, il doit ensuite l'élever à lui pour la faire entrer dans sa gloire. Il ne faut donc pas s'étonner si la bienheureuse Marie ressuscite avec tant d'éclat, ni si elle triomphe avec tant de pompe. Jésus, à qui cette

Vierge a donné la vie, la lui rend aujourd'hui par reconnaissance ; et comme il appartient à un Dieu de se montrer toujours le plus magnifique, quoiqu'il n'ait reçu qu'une vie mortelle, il est digne de sa grandeur de lui donner en échange la vie de la gloire. Ainsi ces mystères sont liés ensemble ; les anges interviennent dans l'un et dans l'autre, et se réjouissent aujourd'hui avec Marie de voir une si belle suite du mystère qu'ils ont annoncé. Le ciel, aussi bien que la terre, a ses solennités et ses triomphes, ou plutôt la terre usurpe ces noms pour donner quelque éclat à ses vaines pompes. Parmi ces solennités glorieuses qui ont réjoui les anges, vous n'ignorez pas que l'exaltation de la sainte Vierge sur le trône que son Fils lui destine doit être un des plus beaux jours de l'éternité, si toutefois nous pouvons distinguer des jours dans cette éternité toujours permanente.

Pour vous expliquer la magnificence de cette céleste entrée, je pourrais vous représenter le concours, les acclamations, les cantiques de réjouissance de toute la

cour céleste. Je pourrais encore m'élever plus haut et vous faire voir la divine Vierge présentée par son Fils devant le trône de son Père pour y recevoir de sa main une couronne de gloire immortelle ; mais tout ce divin appareil passe de trop loin nos intelligences ; je me propose de vous faire paraître l'heureuse Marie suivie seulement de ses vertus et toute resplendissante d'une suite si glorieuse. En effet, c'est ce qu'il y a de plus digne d'être regardé dans l'entrée de cette princesse : ses vertus en ont fait les préparatifs, ses vertus en font tout l'éclat, ses vertus en font la perfection. Pour faire entrer Marie dans la gloire, il fallait la dépouiller avant toutes choses de cette misérable mortalité comme d'un habit étranger. Ensuite il a fallu parer son corps et son âme de l'immortalité glorieuse comme d'un manteau royal et d'une robe de triomphe. Enfin, dans ce superbe appareil, il la fallait placer dans son trône au-dessus des Chérubins et des Séraphins et de toutes les créatures ; et je trouve que trois vertus de cette princesse ont accom-

pli ce grand ouvrage. S'il la faut tirer de ce corps de mort, l'amour divin fera cet office. La sainte virginité, toute pure et tout éclatante, est capable de répandre jusque sur sa chair la lumière d'immortalité ainsi qu'une robe céleste ; et après que ces deux vertus ont fait en cette sorte les préparatifs de cette entrée magnifique, l'humilité toute-puissante achèvera cette fête éternelle en plaçant Marie sur son trône pour y être révérée à jamais par les hommes et par les Anges.

Premier point.

La nature et la grâce concourent à établir immuablement la nécessité de mourir. C'est une loi de nature que tout ce qui est mortel doit le tribut à la mort ; et la grâce n'a pas exempté les hommes de cette commune nécessité, parce que le Fils de Dieu s'étant proposé de ruiner la mort par la mort même, il a posé cette loi, qu'il faut passer par ses mains pour en échapper, qu'il faut entrer au tombeau pour en renaître, et enfin qu'il faut mourir une fois

pour dépouiller entièrement la mortalité. Ainsi cette pompe sacrée que je dois vous représenter aujourd'hui a dû prendre son commencement dans le trépas de la sainte Vierge. Mais ne nous persuadons pas qu'en subissant cette loi commune elle ait dû la subir d'une façon ordinaire ; tout est surnaturel en Marie : un miracle lui a donné Jésus-Christ, un miracle doit lui rendre ce Fils bien-aimé, et sa vie pleine de merveilles a dû être terminée par une mort toute divine. Mais quel sera le principe de cette mort admirable et surnaturelle ? Ce sera l'amour maternel, l'amour divin qui fera cet ouvrage ; c'est lui qui enlèvera l'âme de Marie et qui, rompant les liens du corps qui l'empêchent de rejoindre son Fils Jésus, réunira dans le ciel ce qui ne peut être séparé sans une extrême violence. Pour bien entendre ce grand mystère, il faut concevoir, selon notre médiocrité, quelle est la nature de l'amour de la sainte Vierge, quelle est sa cause, quels sont ses transports, de quels traits il se sert, et quelles blessures il imprime au cœur.

Un saint évêque, Amédée évêque de Lausanne, nous a donné une grande idée de cet amour maternel lorsqu'il a dit ces beaux mots : « Pour former l'amour de » Marie, deux amours se sont joints en » un. » Que veut-il dire par l'enchaînement de ces deux amours ? « C'est, dit-il, que » la sainte Vierge rendait à son Fils l'a- » mour qu'elle devait à un Dieu, et qu'elle » rendait à son Dieu l'amour qu'elle devait » à un fils ! » Si vous entendez ces paroles, vous verrez qu'on ne pouvait rien penser de plus grand, ni de plus fort, ni de plus sublime, pour exprimer l'amour de la sainte Vierge, car la nature et la grâce concourent ensemble pour faire dans le cœur de Marie des impressions plus profondes. Il n'est rien de plus pressant et de plus fort que l'amour que la nature donne pour un fils et que celui que la grâce donne pour un Dieu. Ces deux amours sont des abîmes dont on ne peut pénétrer le fond ni comprendre toute l'étendue ; nous pouvons dire avec le Psalmiste : *Un abîme appelle un autre abîme*

(Ps. xli, 8), puisque pour former l'amour de la sainte Vierge il a fallu mêler ensemble tout ce que la nature a de plus tendre et la grâce de plus efficace ; mais ce qui passe l'imagination, c'est que la nature et la grâce ordinaire n'y suffisent pas, parce qu'il n'appartient pas à la nature de trouver un fils dans un Dieu, et que la grâce, du moins ordinaire, ne peut faire aimer un Dieu dans un fils. Permettez-moi de porter mes pensées au-dessus de la nature et de la grâce, et de chercher la source de cet amour dans le sein du Père éternel. Je m'y sens obligé par cette raison que le divin Fils de Marie lui est commun avec Dieu : *Celui qui naîtra de vous, dit l'ange, sera appelé Fils de Dieu.* (Luc, 1, 35.) Ainsi elle est unie avec Dieu le Père en devenant la mère de son Fils unique, « qui » ne lui est commun qu'avec le Père éternel dans la manière dont elle l'engendre, » dit saint Bernard. Mais montons encore plus haut, voyons d'où lui vient cet honneur et comment elle a engendré le vrai Fils de Dieu. Ce n'est pas par sa

fécondité naturelle, qui ne pouvait engendrer qu'un homme ; *il a fallu*, dit l'Évangéliste, *que le Très-Haut la couvrit de sa vertu* (Luc, I, 35), c'est-à-dire qu'il étendit sur elle sa fécondité ; c'est en cette sorte que Marie est associée à la génération éternelle.

Mais ce Dieu qui a bien voulu lui donner son Fils, lui communiquer sa vertu, répandre sur elle sa fécondité, a dû aussi faire couler dans son chaste sein quelque rayon ou quelque étincelle de l'amour qu'il a pour ce Fils unique, *qui est la splendeur de sa gloire et la vive image de sa substance*. C'est de là qu'est né l'amour de Marie ; il s'est fait une effusion du cœur de Dieu dans le sien, et l'amour qu'elle a pour son Fils lui est donné de la même source qui lui a donné son Fils !

Après cette mystérieuse communication, que direz-vous, ô raison humaine ? prétendrez-vous comprendre l'union de Marie avec Jésus-Christ, car elle tient quelque chose de cette parfaite unité qui est entre le Père et le Fils ? N'entreprenez pas non

plus d'expliquer quel est cet amour maternel qui vient d'une source si haute ! Que si vous n'êtes capable d'entendre ni sa force ni sa véhémence, croirez-vous pouvoir vous représenter ses transports ? Tout ce que nous pouvons comprendre, c'est qu'il n'y eut jamais de plus grand effort que celui que faisait Marie pour se réunir à Jésus ni jamais de violence pareille à celle que souffrait son cœur dans cette séparation !

Après la triomphante ascension du Sauveur et la descente tant promise de l'Esprit de Dieu, vous n'ignorez pas que la très-heureuse Marie demeura encore assez longtemps sur la terre. Vous dire quelles étaient ses occupations et ses mérites pendant son pèlerinage, je n'estime pas que ce soit une chose que les hommes doivent entreprendre. Si aimer Jésus, si être aimé de Jésus, ce sont deux choses qui attirent les bénédictions divines sur les âmes, quel abîme de grâces n'avait point inondé celle de Marie ! Nous pouvons bien avoir quelque idée grossière de tous ces miracles,

mais concevoir quelle était la véhémence de ces torrents de flamme qui de Jésus allaient déborder sur Marie et de Marie retournaient continuellement à Jésus, je l'ai déjà dit, les Séraphins ne peuvent le faire ! Mesurez, si vous pouvez, à son amour la sainte impatience qu'elle avait d'être réunie à son Fils : le Fils de Dieu *ne désirait rien tant que ce baptême sanglant qui devait laver nos iniquités* (Luc, XII, 50) ; il se sentait pressé en soi-même d'une manière incroyable jusqu'à ce qu'il fût accompli. Quoi ! il aurait eu une telle impatience de mourir pour nous, et sa mère n'en aurait point eu de vivre avec lui ? Si le grand apôtre saint Paul *veut rompre incontinent les liens du corps pour aller chercher son maître à la droite de son Père* (Phil. I, 21, 23), quelle devait être l'émotion du sang maternel ! Le jeune Tobie, pour une absence d'un an, perce le cœur de sa mère d'inconsolables douleurs. Quelle différence entre Jésus et Tobie ! Et quels regrets la sainte Vierge ne ressentait-elle pas de se voir si longtemps séparée d'un

Fils qu'elle aimait uniquement ! Quoi ! disait-elle quand elle voyait partir de ce monde, par exemple, saint Étienne et ainsi des autres , quoi ! mon Fils, à quoi me réservez-vous désormais ? Et pourquoi me laissez-vous ici la dernière ? S'il ne faut que du sang pour m'ouvrir les portes du ciel, vous qui avez voulu que votre corps fût formé du mien, vous savez bien qu'il est prêt à être répandu pour votre service. J'ai vu dans le temple le saint vieillard Siméon, après vous avoir amoureusement embrassé, ne demander autre chose que de quitter cette vie ; tant il est doux de jouir même un moment de votre présence : et moi, je ne souhaiterais pas de mourir pour vous aller embrasser au saint temple de votre gloire ! Après m'avoir amenée au pied de votre croix pour vous voir mourir, comment me refusez-vous si longtemps de vous voir régner ? Laissez, laissez seulement agir mon amour ; il aura bientôt désuni mon âme de ce corps mortel pour me transporter en vous, en qui seul je vis !

Ah ! je vous ai dit, chrétiens, que la

mort de Marie est miraculeuse ; je change maintenant ce discours, la mort n'est pas le miracle, c'en est plutôt la cessation : le miracle continuel, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé ! Mais pourrai-je vous dire comment a fini ce miracle, et de quelle sorte il est arrivé que l'amour lui ait donné le coup de la mort ? J'attribue ce dernier effet non point à des mouvements extraordinaires, mais à la seule perfection de l'amour. « Va, mon fils, » disait le roi grec Philippe à Alexandre, « étends bien loin tes conquêtes : mon » royaume est trop petit pour te renfermer. » O amour de la sainte Vierge ! ta perfection est trop éminente, tu ne peux tenir dans un corps mortel ; ton feu pousse des flammes trop vives pour pouvoir être couvertes par cette cendre ! Va briller dans l'éternité, va brûler devant la face de Dieu, va te perdre dans son sein immense, qui seul est capable de te contenir !

Comme la plus légère secousse détache de l'arbre un fruit déjà mûr ; comme la flamme s'élève et vole d'elle-même au lieu

de son centre ; ainsi fut cueillie cette Âme bénite, pour être tout d'un coup transportée au ciel ; ainsi mourut la divine Vierge par un élan d'amour divin : son âme fut portée au ciel sur une nuée de désirs sacrés. Et c'est ce qui fait dire aux saints Anges : *Qui est celle-ci qui s'élève comme la fumée odoriférante d'une composition de myrrhe et d'encens ?* (Cant. III, 6.) Belle et excellente comparaison, qui nous explique admirablement la manière dont arriva cette mort heureuse et tranquille. Cette fumée odoriférante, que nous voyons s'élever d'une composition de parfums, n'est pas arrachée par force, ni poussée au dehors avec violence : une chaleur douce et tempérée la détache délicatement et la tourne en une vapeur subtile qui s'élève comme d'elle-même. C'est ainsi que l'âme de la sainte Vierge a été séparée du corps ; on n'en a pas ébranlé les fondements par une secousse violente, une divine chaleur l'a détachée doucement du corps, et l'a élevée à son bien-aimé sur une nuée de saints désirs. C'est là son char de triom-

phe ; c'est l'amour qui l'a lui-même construit de ses propres mains.

Apprenons de là, ô chrétiens ! à désirer Jésus-Christ ; mais qui vous désire, ô Jésus ? Pourrai-je bien trouver un cœur qui soupire après vous, et à qui ce corps soit à charge ? Une marque bien évidente qu'on désire peu Jésus-Christ, c'est le repos que l'on sent dans la jouissance des biens de la terre. Lorsque la fortune vous rit, et que vous avez tout ensemble les richesses pour fournir à vos plaisirs et la santé pour les goûter à votre aise, mes frères, souhaitez-vous un autre paradis ? Si vous laissez parler votre cœur, il vous dira qu'il se contente d'une telle vie ; dans cette disposition, je ne crains pas de vous assurer que vous n'êtes pas chrétiens. Voici un beau mot de saint Augustin : « Si vous » ne gémissiez pas comme voyageurs, vous » ne vous réjouirez pas comme citoyens. » Refusant le travail du voyage, vous n'aurez pas le repos de la patrie. C'est pourquoi *Marie a toujours gémi en se souvenant de Sion.*

PRATIQUE.

Supporter la vie et désirer la mort à l'exemple de Marie.



VINGT-HUITIÈME JOUR.

L'ASSOMPTION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

La sainte virginité revêt Marie de l'immortalité.

Quelle est celle-ci qui s'élève du désert, pleine de délices, appuyée sur son bien-aimé? (Cant. VIII, 5.)

Deuxième point.

Le corps sacré de Marie, le trône de la chasteté, le temple de la sagesse incarnée, l'organe du Saint-Esprit et le siège de la vertu du Très-Haut, n'a pas dû demeurer dans le tombeau, et le triomphe de Marie serait imparfait s'il s'accomplissait sans sa sainte chair, qui a été comme la source

de sa gloire. Venez donc, vierges de Jésus-Christ, chastes épouses du Sauveur des âmes, venez admirer les beautés de cette chair virginale, et contempler trois merveilles que la sainte virginité opère sur elle. La sainte virginité la préserve de la corruption, et ainsi elle lui conserve l'être; la sainte virginité lui attire une influence céleste qui la fait ressusciter avant le temps, ainsi elle lui rend la vie; la sainte virginité répand sur elle de toutes parts une lumière divine, ainsi elle lui donne la gloire.

Je dis donc avant toutes choses que la sainte virginité est un baume divin qui préserve de la corruption le corps de Marie; et vous en serez convaincus si vous méditez attentivement quelle a été la perfection de sa pureté virginale. Pour nous en former quelque idée, posons d'abord ce principe, que Jésus-Christ notre Sauveur étant uni si étroitement selon la chair à la sainte Vierge, cette union si particulière a dû nécessairement être accompagnée d'une entière conformité. Jésus a cherché

son semblable, et c'est pourquoi cet époux des vierges a voulu avoir une mère vierge, afin d'établir cette ressemblance comme le fondement de cette union. Cette vérité étant supposée, vous jugez bien qu'il ne faut rien penser de commun de la pureté de Marie. Non, jamais vous ne vous en formerez une juste idée, jamais vous n'en comprendrez la perfection, jusqu'à ce que vous ayez entendu qu'elle a opéré dans cette Vierge-mère une parfaite intégrité d'esprit et de corps. Et c'est ce qui a fait dire au grand saint Thomas qu'une grâce extraordinaire a répandu sur elle avec abondance une rosée céleste qui a non-seulement tempéré, comme dans les autres élus, mais éteint le feu de la convoitise, c'est-à-dire non-seulement les mauvaises œuvres, qui sont comme l'embrassement qu'elle excite; non-seulement les mauvais désirs, qui sont comme la flamme qu'elle pousse, et les mauvaises inclinations, qui sont comme l'ardeur qu'elle entretient; mais encore le brasier et le foyer même, comme parle la théologie, c'est-à-dire la

racine la plus profonde et la cause la plus intime du mal. Après cela, comment la chair de la sainte Vierge aurait-elle été corrompue par la mort? Chair à laquelle la virginité d'esprit et de corps, et cette parfaite conformité avec Jésus-Christ a ôté, avec le foyer de la convoitise, tout le principe de la corruption?

Car ne vous persuadez pas que nous devions considérer la corruption, selon les raisonnements de la médecine, comme une suite naturelle de la composition et du mélange. Il faut élever plus haut nos pensées, et croire, selon les principes du christianisme, que ce qui entraîne la chair à la nécessité d'être corrompue, c'est qu'elle est un attrait au mal, une source de mauvais désirs, enfin, *une chair de péché*, comme parle l'apôtre saint Paul. (Rom. VIII, 3.) Une telle chair doit être détruite, je dis même dans les élus, parce qu'en cet état de *chair de péché* elle ne mérite pas d'être réunie à une âme bienheureuse, ni d'entrer *dans le royaume de Dieu, que la chair et le sang ne peuvent*

posséder. (I Cor. xv, 50.) Il faut donc qu'elle change sa première forme, afin d'être renouvelée, et qu'elle perde tout son premier être, pour en recevoir un second de la main de Dieu. Comme un vieux bâtiment irrégulier qu'on laisse tomber pièce à pièce, afin de le redresser de nouveau dans un plus bel ordre d'architecture, il en est de même de cette chair toute déréglée par la convoitise. Dieu la laisse tomber en ruine, afin de la refaire à sa mode et selon le premier plan de sa création.

C'est ainsi qu'il faut raisonner de la corruption de la chair selon les principes de l'Évangile. C'est de là que nous apprenons qu'il faut que notre chair soit réduite en poudre, parce qu'elle a servi au péché. Et de là aussi, nous devons entendre que celle de Marie étant toute pure, elle doit par conséquent être incorruptible.

C'est aussi de la même cause qu'elle a dû recevoir l'immortalité par une résurrection anticipée; car, encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résur-

rection de tous les morts, il y a des raisons particulières qui peuvent l'obliger d'avancer le temps en faveur de la sainte Vierge. Le soleil ne produit les fruits que dans leur saison, mais nous voyons des terres si bien cultivées, qu'elles attirent une action plus efficace et plus prompte. Il y a aussi des arbres hâtifs dans le jardin de l'Époux, et la sainte chair de Marie est une matière trop bien préparée pour attendre le terme ordinaire à produire des fruits d'immortalité. Sa pureté virginale lui attire une influence particulière, sa conformité avec Jésus-Christ la dispose à recevoir un effet plus prompt de sa vertu vivifiante; et certainement elle peut bien attirer sa vertu, puisqu'elle l'a attiré lui-même. Il est venu en cette chair, charmé par sa pureté; il a aimé cette chair jusqu'à s'y renfermer durant neuf mois, jusqu'à s'incorporer avec elle, « jusqu'à prendre » racine en elle, » comme parle Tertulien; il ne laissera donc pas dans le tombeau cette chair qu'il a tant aimée; mais

il la transportera dans le ciel, ornée d'une gloire immortelle!

La sainte virginité servira encore à Marie pour lui donner cet habit de gloire, et en voici la raison : Jésus-Christ nous représente dans son Évangile la gloire des corps ressuscités par cette belle parole : *Ils seront comme les Anges de Dieu* (Matth. xxxii, 30); et c'est pour cela que Tertulien, parlant de cette chair ressuscitée, l'appelle « une chair angélique. » Or de toutes les vertus chrétiennes, celle qui peut le mieux produire un si bel effet, c'est la sainte virginité; c'est elle qui fait des anges sur la terre; c'est elle dont saint Augustin a dit : « Elle a au milieu de la » chair quelque chose qui n'est pas de la » chair, » et qui tient de l'ange plutôt que de l'homme. Celle qui fait des anges dès cette vie en pourra bien faire en la vie future; et ainsi j'ai raison de vous assurer qu'elle a une vertu particulière pour contribuer dans les derniers temps à la gloire des corps ressuscités. Jugez par là de quel

éclat, de quelle lumière sera environné celui de Marie, qui surpasse par sa pureté les Séraphins eux-mêmes ! Aussi l'Écriture sainte cherche-t-elle des expressions extraordinaires afin de nous représenter un si grand éclat. Pour nous en tracer quelque image, à peine trouve-t-elle dans le monde assez de rayons ; il lui a fallu rassembler tout ce qu'il y a de lumineux dans la nature ; elle a mis *la lune à ses pieds, les étoiles autour de sa tête* ; au reste, *le soleil* la pénètre toute et *l'environne de ses rayons* (Apoc. XII, 2), tant il a fallu de gloire et d'éclat pour orner ce corps virginal !

Vierges de Jésus-Christ, réjouissez-vous de ce beau spectacle ; songez à quels honneurs la sainte virginité prépare vos corps : elle les purifie, elle les consacre, elle y éteint la concupiscence, elle y mortifie les mauvais désirs : et par tant de saintes préparations, elle dispose cette chair mortelle à une lumière incorruptible. Apprenez donc à estimer *ce trésor sacré que vous portez dans des vaisseaux de terre* (II Cor. IV, 7) ;

renouvez-vous tous les jours par l'amour de la pureté, ne souffrez pas qu'elle soit souillée par la moindre attache du corps, et si vous êtes jalouses de la pureté de la chair, soyez-le encore davantage de la pureté de l'esprit. Par ce moyen, vous serez les dignes compagnes de la bienheureuse Marie, et, portant ses livrées, vous suivrez de plus près son char de triomphe, dans lequel elle va s'élever jusqu'à son trône. Avancez-vous donc pour la suivre, elle se prépare à marcher, elle va monter au ciel qui l'attend, les préparatifs sont achevés. L'amour divin a fait son office et lui a ôté sa robe mortelle, la sainte virginité lui a mis son habit royal, je vois l'humilité qui lui tend la main et qui s'avance pour la placer sur son trône.

PRATIQUE.

Penser chaque jour que Dieu laisse tomber notre corps en ruine afin de le reconstruire sur le premier plan de sa création.



VINGT-NEUVIÈME JOUR.

L'ASSOMPTION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

L'humilité place Marie sur son trône au-dessus
des hommes et des Anges.

*Qui est celle-ci qui s'élève du désert pleine
de délices, appuyée sur son bien-aimé?*
(Cant. VIII, 5.)

Troisième point.

Puisque c'est l'humilité seule qui a fait le triomphe de Jésus-Christ, il faut qu'elle fasse aussi celui de Marie, et sa gloire ne lui plairait pas si elle y entrait par une autre voie que par celle que son Fils a voulu choisir. Elle s'élève donc par l'humilité, et voici en quelle manière : vous n'ignorez pas que le propre de l'humilité, c'est de s'appauvrir elle-même, si je puis parler de la sorte, et de se dépouiller de ses avantages ; mais aussi par un retour merveilleux, elle s'enrichit en se dépouil-

lant, parce qu'elle s'assure tout ce qu'elle s'ôte, et rien ne lui convient mieux que cette belle parole de saint Paul, qu'elle *n'a rien et possède tout*. (II Cor. VI, 10.) Je pourrais établir cette vérité sur une doctrine solide et évangélique; mais il est plus convenable à cette fête de vous en montrer la pratique par l'exemple de la sainte Vierge.

Elle possédait trois biens précieux : une haute dignité, une pureté admirable de corps et d'esprit, et, ce qui est au-dessus de tous les trésors, elle possédait Jésus-Christ, elle avait un fils bien-aimé dans lequel, dit le saint Apôtre, *habitait toute plénitude*. (Coloss. I, 19.) Voilà une créature distinguée excellemment de toutes les autres; mais son humilité très-profonde la dépouillera en quelque façon de ses merveilleux avantages. Elle qui est élevée au-dessus de tous par la dignité de mère de Dieu, se range dans le commun par la qualité de servante. Elle qui est séparée de tous par sa pureté immaculée, se mêle parmi les pécheurs en se purifiant

avec les autres. Voyez qu'elle se dépouille en s'humiliant de l'honneur de sa qualité et de la prérogative de son innocence. Mais voici quelque chose de plus, elle perd jusqu'à son Fils sur le Calvaire : et je ne dis pas seulement qu'elle perd son Fils, parce qu'elle le voit mourir d'une mort cruelle, mais elle perd ce Fils bien-aimé, parce qu'il cesse en quelque sorte d'être son Fils, et qu'il lui en substitue un autre en sa place : *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils*. (Joan. XIX, 26.)

Méditez ceci, et encore que cette pensée semble peut-être un peu extraordinaire; vous verrez néanmoins qu'elle est bien fondée. Il semble que le Sauveur ne reconnaît plus Marie pour sa mère, il l'appelle *femme*, et non pas sa mère : *Femme*, lui dit-il, *voilà votre fils!* Il ne parle pas ainsi sans mystère, il est dans un état d'humiliation, et il faut que sa sainte mère y soit avec lui. Jésus a un Dieu pour père, et Marie un Dieu pour fils. Ce divin Sauveur a perdu son Père, et il ne l'appelle plus que *son Dieu*. Il faut que Marie perde aussi

son Fils, il ne l'appelle que du nom de *femme*. Mais ce qui est le plus humiliant pour la sainte Vierge, c'est qu'il lui donne un autre fils, comme si désormais il cessait de l'être, et comme s'il rompait le nœud d'une si sainte alliance : *Voilà*, dit-il, *votre fils* ! Et en voici la raison. Durant les jours de sa chair, c'est-à-dire pendant le temps de sa vie mortelle, il rendait à sa sainte mère les devoirs et les services d'un fils, il était sa consolation et l'unique appui de sa vieillesse : maintenant qu'il va entrer dans sa gloire, il prendra des sentiments plus dignes d'un Dieu, et c'est pourquoi il laisse à un autre les devoirs de la piété naturelle. Je ne le dis pas de moi-même, et j'ai appris ce mystère du grand saint Paulin : « Jésus étant prêt de » passer de la fragilité humaine ; par laquelle il était né d'une femme, à la » gloire et à l'éternité de son Père, que » fait-il ? Il donne saint Jean pour fils à » Marie, et il laisse à un homme mortel » les sentiments de la piété humaine. »

Voilà donc Marie qui n'a plus son Fils ;

Jésus son bien-aimé a cédé ses droits à saint Jean, et elle passe en ce triste état une longue suite d'années. Elle se plaint au divin Sauveur : O Jésus ! ma consolation ! pourquoi me laissez-vous si longtemps ? Jésus ne l'écoute pas et la laisse entre les mains de saint Jean ; qu'elle vive avec saint Jean, qu'elle se console avec saint Jean, c'est le fils que Jésus lui donne. *C'est votre fils*, lui dit-il, consolez-vous avec lui. Chrétiens, quel est cet échange ? s'écrie saint Bernard ; on donne à Marie Jean pour Jésus, le serviteur pour le maître, le fils de Zébédée pour le Fils de Dieu ! Il plait à son Fils de l'humilier ; saint Jean prend la liberté de la reconnaître pour sa mère, elle accepte humblement l'échange, et cet amour maternel accoutumé à un Dieu ne refuse pas de s'abaisser jusqu'à se terminer à un homme ! Oui, dit-elle, je veux bien cet homme, et je ne méritais pas d'être la mère d'un Dieu ! tant son humilité est profonde, tant sa soumission est admirable !

Reprenons tout ceci, et rassemblons

maintenant tous ces actes d'humilité de la sainte Vierge. Sa dignité ne paraît plus, elle la couvre sous l'ombre de la servitude; sa pureté se retire, cachée sous les marques du péché; elle quitte jusqu'à son Fils, et elle consent par humilité à en avoir un autre. Ainsi vous voyez qu'elle a tout perdu et que son humilité l'a entièrement dépouillée. Mais voyons la suite, et vous reconnaîtrez que cette humilité qui la dépouille lui rend tout avec avantage.

O mère de Jésus-Christ ! parce que vous vous êtes appelée *servante*, aujourd'hui l'humilité vous prépare un trône, montez en cette place éminente, et recevez l'empire absolu sur toutes les créatures ! O Vierge toute sainte et tout innocente, plus pure que les rayons du soleil, parce que vous avez voulu vous purifier et vous mêler parmi les pécheurs, votre humilité va vous relever, vous serez l'avocate de tous les pécheurs, vous serez leur second refuge et leur principale espérance après Jésus-Christ ! Enfin, vous avez perdu votre

Fils, il semblait qu'il vous eût quittée, vous laissant gémir si longtemps en cette terre étrangère; parce que vous avez subi avec patience une telle humiliation, ce Fils veut rentrer en ses droits, qu'il n'avait cédés à Jean que pour peu de temps. Je le vois, il vous tend les bras, et toute la cour céleste vous admire, ô bienheureuse Vierge, *montant au ciel pleine de délices et appuyée sur ce bien-aimé!* Certes, divine Vierge, vous êtes véritablement appuyée sur ce bien-aimé : c'est de lui que vous tirez toute votre gloire; sa miséricorde est le fondement de tous vos mérites.

Cieux ! s'il est vrai que, par vos immuables accords, vous entreteniez l'harmonie de cet univers, entonnez sur un chant nouveau un cantique de louanges; les vertus célestes qui règlent vos mouvements vous invitent à donner quelque marque de réjouissance. Pour moi, s'il est permis de mêler nos conceptions à des secrets si augustes, je m'imagine que Moïse ne put s'empêcher, en voyant cette reine, de répéter cette belle prophétie qu'il nous

a laissée dans ses livres : *Il sortira une étoile de Jacob, et une branche s'élèvera d'Israël.* (Nombr. XXIV, 17.) Isaïe, enivré de l'esprit de Dieu, chanta dans un ravissement incompréhensible : *Voici cette Vierge qui devait concevoir et enfanter un fils!* (Isaïe, VII, 14.) Ézéchiël reconnut cette porte close par laquelle personne n'est jamais ni entré ni sorti, parce que c'est par elle que le Seigneur des batailles a fait son entrée! (Ézéch. XLIV, 2.) Au milieu d'eux, le prophète royal David animait sa lyre céleste par cet admirable cantique : *Je vois à votre droite, ô mon prince, une reine en habillement d'or, enrichi d'une merveilleuse variété. Toute la gloire de cette fille de roi est intérieure; elle est néanmoins parée d'une broderie toute divine. Les vierges après elle se présenteront à mon roi, on les amènera dans son temple avec une sainte allégresse!* (Ps. XLIV, 10, 14, 15, 16.) Cependant la Vierge elle-même tenait les esprits bienheureux dans un respectueux silence, tirant encore une fois du fond de son cœur ces excellentes paroles :

Mon âme exalte le Seigneur, et mon esprit est saisi d'une joie infinie en Dieu mon Sauveur, parce qu'il a regardé le néant de sa servante. Et voici que toutes les générations m'estimeront bienheureuse! (Luc, I, 46.)

Voilà quelle est l'entrée de la sainte Vierge; cette pompe sacrée est finie, Marie est placée dans son trône, entre les bras de son Fils, dans ce midi éternel, comme parle le grand saint Bernard, et la sainte humilité a fait cet ouvrage.

Que reste-t-il maintenant, sinon que nous rendions nos respects à cette auguste souveraine? et que, la voyant si près de son Fils, nous la priions de nous assister par ses intercessions toutes-puissantes? C'est à elle, dit le dévot saint Bernard, qu'il appartient véritablement de parler au cœur de Jésus, nous ne cessons de le répéter; qu'elle parle donc pour nous à ce cœur! et qu'elle nous obtienne par ses prières le don de l'humilité!

O sainte! ô bienheureuse Marie! puisque vous êtes avec Jésus-Christ, jouissant

en ce midi éternel, avec une pleine allégresse, de sa sainte familiarité, parlez pour nous à son cœur ! Parlez, car votre Fils vous écoute. Nous ne vous demandons pas les grandeurs humaines, impétrez-nous seulement cette humilité par laquelle vous avez été couronnée. O Vierge sacrée, faites que tous ceux qui ont célébré votre assomption glorieuse entrent profondément dans cette pensée : qu'il n'y a aucune grandeur qui ne soit appuyée sur l'humilité, que c'est elle seule qui fait les triomphes et qui distribue les couronnes, et qu'enfin il n'est rien de plus véritable que cette parole de l'Évangile : *Celui qui s'abaisse* durant sa vie *sera exalté* à jamais dans la félicité éternelle.

PRATIQUE.

Prier Marie qu'elle parle au cœur de son Fils pour nous obtenir la vertu si nécessaire de l'humilité.

TRENTIÈME JOUR.

L'ASSOMPTION.

1° C'est l'amour qui fait vivre Marie, 2° c'est l'amour qui la fait mourir, 3° c'est l'amour qui fait son triomphe.

Mon bien-aimé est à moi, je suis à lui.
(Cant. II, 16.)

En cette sainte journée et durant cette octave, on n'entendra résonner dans toute l'Église que les paroles du sacré Cantique ; tout retentira des douceurs et des caresses réciproques de l'Époux et de l'Épouse : on verra celle-ci parcourir les jardins et ramasser tous les fruits et toutes les fleurs pour faire des bouquets et des présents à son bien-aimé, et le bien-aimé à son tour chercher tout ce qu'il y a de plus riche et de plus agréable dans la nature pour représenter les beautés et les charmes de sa bien-aimée. En un mot, on n'entendra pendant ces jours que la céleste mélodie du Cantique des cantiques, et par là l'Église

veut que nous concevions que le mystère de l'Assomption est le mystère du saint amour.

Trois choses me paraissent principalement devoir nous occuper : la vie de la sainte Vierge, la mort de la sainte Vierge, le triomphe de la sainte Vierge. C'est l'amour qui la faisait vivre, c'est l'amour qui la fait mourir, et c'est l'amour aussi qui fait la gloire de son triomphe. Comment peut-on comprendre que l'amour seul opère des effets si contraires? Si c'est l'amour qui donne la vie, peut-il après cela donner la mort? L'amour a une force qui fait vivre. L'amour a des langueurs qui font défaillir; mais comment peut-il ensuite faire triompher? C'est qu'outre sa force qui anime et sa faiblesse qui tue, il a ses grandeurs, ses sublimités, ses élévations, ses magnificences.

Premier point.

Comme je ne ferai autre chose dans cet entretien que de vous parler des mystères de l'amour, je me sens obligé de vous

avertir que vous devez soigneusement éloigner de vos esprits toutes les idées de l'amour profane. Et pour contribuer en ce que je puis à les bannir de mon auditoire, je vous prie, au nom de celle qui n'eût pas voulu être mère si elle n'eût pu en même temps être vierge, de ne penser qu'à l'amour chaste, par lequel l'âme s'efforce de se réunir à son auteur. Pour cela, imprimez dans vos cœurs cette vérité fondamentale : que *l'amour dans son origine n'est dû qu'à Dieu seul*, et que c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à lui. Et nous en serons convaincus, si peu que nous voulions considérer ce que nous entendons par le nom d'amour. Car, qu'est-ce que nous entendons par le nom d'amour, sinon une puissance souveraine, une force impérieuse qui est en nous pour nous tirer hors de nous ; un je ne sais quoi qui dompte et captive nos cœurs sous la puissance d'un autre, qui nous fait dépendre d'autrui, et nous fait aimer notre dépendance ? Et n'est-ce pas par une telle inclination que nous devons honorer

celui à qui appartient naturellement tout empire et tout droit de souveraineté sur les cœurs? C'est pourquoi lui-même voulant nous prescrire le culte que nous lui devons, il ne nous demande qu'un amour sans bornes : *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu, dit-il, de toute la force* (Deut. VI, 5), afin que nous entendions que l'amour seul est la source de l'adoration légitime que doit la créature à son créateur, et le véritable tribut par lequel elle le doit reconnaître. En effet, il est très-certain que tout amour véritable tend à adorer. S'il est quelquefois impérieux, c'est pour se rejeter plus avant dans la sujétion; il ne se satisfait pas lui-même, s'il ne vit dans une dépendance absolue. C'est la nature de l'amour, et le profane même ne parle que d'adoration, que d'hommages, que de dépendance. Par où nous devrions entendre, si nous étions encore capables de nous entendre nous-mêmes, que pour mériter d'être aimé parfaitement, il faut être quelque chose de plus qu'une créature. Cette sainte doctrine si

nécessaire étant supposée pour servir de fondement à tout ce discours, parlons maintenant sans crainte et à bouche ouverte de la force et des effets de l'amour, et voyons quel était celui de la sainte Vierge.

Il est né, comme nous l'avons dit, de l'admirable concours de la grâce et de la nature, et il a emprunté de l'une et de l'autre ce que l'une et l'autre ont de plus pressant. Ainsi, il y avait une liaison tout à fait singulière entre Jésus et Marié : *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* Jésus-Christ est à Marie comme sauveur, cela nous est commun avec elle : mais il est à elle comme fils, à elle comme il est au Père céleste. C'est un mystère incommunicable, *dilectus meus mihi.* Il est fils unique, *et ego illi* : il n'a que moi sur la terre ; il n'a point de père. Cet amour étant donc si fort, et faisant une liaison intime entre ces deux cœurs, Marie devait mourir quand elle vit expirer son Fils ; elle devait mourir autant de fois qu'elle vivait de moments, car elle le voyait tou-

jours mourant, toujours expirant, toujours lui disant le dernier adieu, toujours dans les mystères de sa mort et de sa sépulture. *Son bien-aimé était pour elle comme un bouquet de myrrhe* (Cant. I, 12), et la douleur que lui causait son amour devait à chaque instant lui donner la mort. C'est pourquoi l'Écriture, toujours forte dans la simplicité de ses expressions, compare cette douleur à *un glaive tranchant et pénétrant*. (Luc, II, 35.) D'où vient donc qu'elle n'est pas morte étant percée de ce glaive? C'est que l'amour la faisait vivre.

C'est la propriété de l'amour de donner au cœur une vie nouvelle, qui est toute pour l'objet aimé; naturellement le cœur vit pour soi. Est-il frappé de l'amour, il commence une vie nouvelle pour l'objet qu'il aime. Voyez la divine Épouse, elle ne pense qu'à son Époux, elle n'est occupée que de son Époux; nuit et jour il lui est présent, et même *pendant le sommeil son cœur veille*. (Cant. V, 2.) Au premier son de sa voix, elle s'écrie aussitôt toute trans-

portée : *J'entends la voix de mon bien-aimé.* (*Ibid.*) Elle voudrait se reposer, la vie de l'amour ne le permet pas ; ne trouvant pas son bien-aimé, elle court, elle se fatigue, troublée, inquiète, incapable de s'arrêter, jusqu'à ce qu'elle le rencontre. Elle veut que toutes les créatures lui en parlent ; elle veut que toutes les créatures se taisent. Elle veut en parler, elle ne peut souffrir ce qui s'en dit, ni ce qu'elle en dit elle-même ; et l'amour qui la fait parler lui rend insupportable tout ce qu'elle dit, comme indigne de son bien-aimé.

C'est ainsi que vivait la sainte Vierge par la force et le transport de son amour ; son état était une douleur mortelle, une douleur tuante et crucifiante ; ét au milieu de cette douleur, il y avait je ne sais quoi de vivifiant par le moyen de l'amour. Elle avait toujours devant les yeux Jésus crucifié ; car, si l'efficace de la foi est telle que saint Paul a pu écrire aux Galates que *Jésus-Christ avait été crucifié à leurs yeux* (Galat. III, 1), combien plus la di-

vine Marie voyait-elle toujours présent son Fils meurtri et ensanglanté! Étant donc toujours pénétrée de la croix et des souffrances de Jésus-Christ, elle menait une vie de douleur et de mort, et pouvait dire avec l'Apôtre : *Je meurs tous les jours* (I Cor. xv, 31); mais l'amour venait au secours et soutenait sa vie languissante. Un désir vigoureux de se conformer aux volontés de son bien-aimé soutenait ses langueurs et ses défaillances, et Jésus-Christ seul vivait en elle, parce qu'elle ne vivait que de son amour. Marie ne vivait que pour souffrir. *Soutenez-moi avec des fleurs, fortifiez-moi avec des fruits.* (Cant. II, 5.) Son amour défaillant par la douleur cherchait du soutien. Quel soutien? Des fleurs et des fruits. Mais c'étaient des fleurs du Calvaire; mais c'étaient des fruits de la croix. Les fleurs du Calvaire sont des épines, les fruits de la croix ce sont des peines; c'est le soutien que cherche l'amour languissant de Marie; mais l'amour de Jésus crucifié la fait vivre de cette vie.

Une autre vie de cet amour, c'est de nous faire vivre pour les âmes : Marie consommait par ses souffrances intimes *ce qui manquait à la passion de son Fils*. Il semble qu'il ait voulu la laisser au monde après lui pour consoler son Église, son épouse veuve et désolée, durant les premiers efforts de son affliction récente. *La voix de la tourterelle s'est fait entendre dans notre terre ; revenez, revenez, ô mon bien-aimé!* (Cant. *ibid.*, 12, 17.) C'est le gémississement de l'Église qui rappelle son cher Époux, qu'elle n'a possédé qu'un moment. Combien de siècles s'est-il fait attendre, combien s'est-il fait désirer? Venez, venez! La synagogue ne l'avait pas vu; mais l'Église l'a vu, l'a oui, l'a touché; et il s'en est allé tout à coup. Elle avait tout quitté pour lui dire avec l'apôtre saint Pierre : *J'abandonne tout pour vous suivre* (Matth. XIX, 27), et il l'avait épousée, prenant sa pauvreté et son dépouillement pour sa dot. Aussitôt après l'avoir épousée, il meurt; et s'il ressuscite, c'est pour retourner d'où il est venu; il laisse

sa chaste épouse sur la terre, jeune, veuve, désolée, qui demeure sans soutien ! Marie lui fut donnée pour être son appui et l'unique consolation de tous les fidèles sur la terre ; elle voyait son Fils dans tous les membres de l'Église, sa compassion était une prière pour tous ceux qui souffraient ; son cœur s'insinuait dans le cœur de ceux qui gémissaient, pour leur aider à crier : Miséricorde ! Elle entrait dans les plaies de tous les blessés, pour leur aider à crier : Soulagement ! dans tous les cœurs charitables, pour les presser de courir au soutien, à la consolation des nécessiteux et des affligés ; elle agissait dans tous les apôtres pour annoncer l'Évangile, dans tous les martyrs pour le sceller de leur sang ; enfin, généralement dans tous les fidèles, pour en observer les préceptes, en écouter les conseils, en imiter les exemples.

Le soutien de l'âme dans cet état de détresse que lui cause l'éloignement de son bien-aimé, c'est la communion. Cherchons un arbre qui puisse nous donner

non-seulement de l'ombre, mais du fruit ; non-seulement du rafraîchissement, mais de la nourriture. Il n'y a que Jésus-Christ goûté dans la communion. Reposons donc sous son ombre notre amour languissant et fatigué de ne voir pas encore la lumière, de n'embrasser pas encore la vérité même ; c'est là notre unique soutien. Mais, ô soutien accablant ! La communion irrite l'amour plutôt qu'elle ne l'apaise. O Marie ! il faut mourir ! Votre amour en est venu à un point qu'il n'y a plus que l'immensité du sein de Dieu qui le puisse contenir.

PRATIQUE.

Imprimez bien avant dans vos cœurs cette vérité fondamentale, que l'amour dans son origine n'est dû qu'à Dieu seul, et que c'est un vol sacrilège de le consacrer à un autre qu'à lui.

TRENTE ET UNIÈME JOUR.

L'ASSOMPTION.

(SUITE DU SERMON PRÉCÉDENT.)

C'est l'amour qui fait mourir Marie, c'est l'amour
qui fait son triomphe.

Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui.
(Cant. II, 16.)

Deuxième point.

L'amour profane est toujours plaintif, il dit toujours qu'il languit et qu'il se meurt; mais ce n'est pas sur ce fondement que j'ai à vous faire voir que l'amour peut donner la mort. Je veux établir cette vérité sur une propriété de l'amour divin. Je dis donc que l'amour divin emporte avec soi un dépouillement et une solitude effroyable que la nature n'est pas capable de porter, une destruction de l'homme tout entier et un anéantissement si profond de tout le créé en nous-mêmes, que tous les

sens en sont accablés. Car il faut se dénuer tellement de tout pour aller à Dieu, qu'il n'y ait plus rien qui retienne ; et la raison d'une telle séparation, c'est la jalousie d'un Dieu qui veut être seul dans une âme et ne peut souffrir que lui seul dans un cœur qu'il daigne aimer. Vous pouvez voir la délicatesse de sa jalousie dans l'Évangile de ce jour : si Marthe s'occupe et s'empresse, c'est pour lui et pour son service ; cependant il en est jaloux, parce qu'elle s'occupe de ce qui est pour lui, au lieu de s'occuper totalement et uniquement de lui, comme faisait Madeleine : *Marthe, Marthe*, dit-il, *tu es empressée, et tu te troubles dans la multitude ; il n'y a qu'une chose qui soit nécessaire.* (Luc, x, 41, 42.) De là donc nous pouvons comprendre cette solitude complète que demande un Dieu ; il veut qu'on détruise, qu'on ravage, qu'on anéantisse tout ce qui n'est pas lui. Et pour ce qui est de lui-même, il se cache cependant et ne donne presque point de prise sur lui. Tellement que l'âme d'un côté est détachée de tout,

et de l'autre, ne trouvant pas de moyen de posséder Dieu effectivement, tombe dans des faiblesses, dans des langueurs, dans des défaillances inconcevables. Et lorsque l'amour divin est dans sa perfection, la défaillance va jusqu'à la mort, et la rigueur jusqu'à perdre l'être. Cet esprit de destruction et d'anéantissement est un effet de la croix. Il réduit tout à une unité si simple, si souveraine, si imperceptible, que toute la nature en est étonnée. Écoutez vous-même parler votre cœur : quand on lui dit qu'il ne faut plus désormais désirer que Dieu, il se sent comme jeté tout à coup dans une solitude affreuse, dans un désert, comme arraché de tout ce qu'il aime. Car n'avoir plus que Dieu seul, quel dépouillement ! Que ferons-nous donc ? que penserons-nous ? quel objet, quel plaisir, quelle occupation ? Cette unité si simple nous semble une mort, parce que nous n'y voyons plus ces délices, cette variété qui charme les sens, ces égarements agréables où ils semblent se promener avec liberté, ni enfin toutes ces

choses sans lesquelles on ne trouve pas la vie supportable.

Mais voici ce qui donne le coup de la mort, c'est que le cœur, étant ainsi dépouillé de tout amour superflu, est attiré au seul nécessaire avec une force incroyable, et ne le trouvant pas, il se meurt d'ennui. *L'homme insensé n'entend pas ces choses, et le sensuel ne les conçoit pas ; mais aussi parlons-nous de la sagesse entre les parfaits ; et nous expliquons aux spirituels les mystères de l'esprit.* (I Cor. II, 6, 13, 11.) Je dis donc que l'âme étant dégagée des empressements superflus, est poussée et attirée à Dieu par une force infinie, et c'est ce qui lui donne le coup de la mort : car d'un côté elle est arrachée à tous les objets sensibles, et d'ailleurs, l'objet qu'elle cherche est tellement inaccessible, qu'elle n'y peut aborder. Elle ne le voit que par la foi, c'est-à-dire qu'elle ne le voit pas ; elle ne l'embrasse qu'au milieu des ombres et à travers des nuages, c'est-à-dire qu'elle ne trouve aucune prise sur lui. C'est là que l'amour frustré se

tourne contre soi-même et se devient lui-même insupportable. Le corps l'empêche, l'âme l'empêche ; il s'empêche et s'embarasse lui-même, il ne sait que faire ni que devenir.

O union de deux cœurs qui ne veulent plus être qu'un ! O cœurs soupirant après l'unité ! ce n'est pas en vous-mêmes que vous la pourrez trouver. Venez, ô centre des cœurs, ô source d'unité, ô unité même ! Mais venez, ô unité, avec votre simplicité plus souveraine et plus détruisante que tous les foudres et tous les tourments dont votre puissance s'arme ; venez, et ravagez tout, en rappelant tout à vous, en anéantissant tout en vous, afin que vous seule soyez, viviez et régniez dans les cœurs unis, dont l'unité est votre trône, votre temple, votre autel et comme le corps que vous animez. O Dieu anéanti ! vous êtes riche en vous-même, et votre richesse dans la créature, c'est la pauvreté et le néant de la créature. Oh ! détruisez donc, anéantissez les âmes que vous avez rachetées ! anéantissez-les par le mystère de

vosre croix, afin de les rendre dignes d'être anéanties par le mystère de votre gloire lorsque Dieu, qui est maintenant en vous, *se réconciliant toutes choses*, sera en vous, *consommant très-parfaitement en un toutes choses!*

Voilà le mystère d'unité après lequel soupirent toutes les âmes exilées qui s'affligent *sur les fleuves de Babylone en se souvenant de Sion*; mystère d'unité qui s'opère et s'avance de jour en jour par un martyre inexplicable et qui se consummera par une paix qui sera Dieu même.

Mais que dis-je ici, chrétiens? Que ceux-là vous représentent quels sont ces efforts, qui les ont expérimentés. Pour moi, je n'oserais en parler ni les approfondir davantage, et j'en ai dit seulement ce mot pour vous donner quelque idée de l'amour de la sainte Vierge durant les jours de son exil et la captivité de sa vie mortelle. Non, non, les Séraphins mêmes ne peuvent entendre ni dignement expliquer avec quelle rapidité Marie était attirée à son bien-aimé, ni quelle violence endurait son cœur dans

cette séparation. Si jamais il y eut une âme pénétrée de la croix et ensuite de cet esprit de destruction chrétienne, c'est la divine Marie. Elle était donc toujours défaillante et toujours mourante, appelant toujours son bien-aimé avec angoisse, en disant comme l'épouse : *Revenez, revenez, ô mon bien-aimé ! et soyez semblable à un faon de cerf.* (Cant. II, 17.) C'est en vain que son Fils lui dit : *Encore un peu, et vous ne me verrez plus ; un peu, et vous me verrez.* (Joan. XVI, 16.) Car que dites-vous, ô Jésus ? Songez-vous que vous parlez à un cœur qui aime ? Et vous comptez pour peu tant d'années d'une privation si horrible ! Ah ! lorsqu'on vous aime, les moments sont autant d'éternités, car vous êtes l'éternité même ; et on ne compte plus les moments quand on sait qu'à chaque moment on perd l'éternité tout entière. Et cependant vous dites : *Encore un peu !*

Si vous m'en croyez, âmes saintes, vous ne chercherez point d'autre cause de la mort de la sainte Vierge. Son amour étant si ardent, si fort, si enflammé, il

ne poussait pas un soupir qui ne dût rompre tous les liens de ce corps mortel, il ne formait pas un regret qui n'en dût dissoudre toute l'harmonie, il n'envoyait pas un désir au ciel qui ne dût tirer après lui l'âme tout entière. Je vous ai dit, chrétiens, que la mort de Marie est miraculeuse, je suis contraint de changer d'avis, la mort n'est pas le miracle, c'en est plutôt la cessation. Le miracle continu, c'était que Marie pût vivre séparée de son bien-aimé. Elle vivait néanmoins, parce que tel était le conseil de Dieu qu'elle fût conforme à Jésus crucifié par le martyre insupportable d'une longue vie, autant pénible pour elle que nécessaire à l'Église naissante. Mais comme le divin amour régnait en son cœur sans aucun obstacle, il allait de jour en jour s'augmentant sans cesse par son exercice, s'accroissant par lui-même, de sorte qu'il vint enfin, s'étendant toujours, à une telle perfection que la terre n'était plus capable de le contenir. Ainsi point d'autre cause de la mort de Marie que la vivacité de son amour.

Sauveur Jésus, allumez votre amour dans nos cœurs par une semblable impatience de vous voir ; et puisqu'elle naissait en Marie de cette union intime que vous aviez avec elle, rassasiez-nous tellement de vos saints mystères, soyez tellement en nous par la participation de votre chair et de votre sang, que, vivant plus en vous qu'en nous-mêmes, nous ne respirions autre chose que d'être consommés en vous, dans la gloire que vous nous avez préparée.

Troisième point.

L'âme sainte et bienheureuse de Marie attire après elle son corps virginal par une résurrection anticipée ; car encore que Dieu ait marqué un terme commun à la résurrection de tous les morts, il y a, comme nous l'avons déjà observé, des raisons particulières qui l'obligent d'avancer ce terme en faveur de la sainte Vierge. Deux choses font partie de son triomphe : la gloire de son âme par l'amour, et la gloire de son corps par le rejaillissement de celle de l'âme.

Après cela , je ne dois pas m'étendre en un long discours pour vous décrire la magnificence du triomphe de la sainte Vierge. L'amour qui la fait mourir la fera aussi triompher ; je m'ouvrirais une trop vaste carrière si j'entreprenais de vous raconter les grandeurs, les sublimités de l'amour. Je vous dirai seulement ce mot : que c'est à l'amour qu'il appartient d'élever les cœurs. C'est lui qui nous fait dire : *Sursum corda ! le cœur en haut, le cœur en haut !* C'est une doctrine de saint Thomas, que ceux-là seront les plus élevés dans l'ordre de la gloire qui auront eu sur la terre de plus violents désirs de posséder Dieu. La flèche qui part d'un arc bandé avec plus de force, prenant son vol au milieu de l'air avec une plus grande vitesse, entre aussi plus profondément au but où elle est adressée ; de même l'âme fidèle pénétrera plus avant, si je puis parler de la sorte, dans l'essence de Dieu même, qui est le seul terme de ses espérances, quand elle s'y sera élancée par une plus grande impétuosité de désirs. Et

si l'amour de Marie a été si vif et si violent, combien a-t-elle dû s'unir intimement à celui qui faisait l'unique objet de son cœur et de tous ses désirs? Qui peut donc exprimer la gloire dont elle a été revêtue en entrant dans la joie de son bien-aimé? Son triomphe n'est pas une vaine pompe, la puissance qui lui est donnée répond à la dignité de sa personne, à l'excellence de son amour et à la sublimité de son élévation. Plus elle est proche du trône de son Fils, plus elle a de crédit pour y faire recevoir favorablement nos prières et nous procurer les secours que nous réclamons. Que pourrait refuser un fils à sa mère, et à une mère si tendrement aimée? Que n'obtiendra pas l'amour si puissant dont elle est embrasée? Combien ne se sent-elle pas vivement sollicitée de s'intéresser pour des enfants qui ont tant coûté à son Fils, et que ses propres douleurs lui rendent à elle-même si chers?

Mais pour nous assurer l'effet de son intercession, elle nous dit, comme autrefois aux noces de Cana : *Faites tout ce qu'il*

vous dira! (Joan. II, 5.) C'est l'unique moyen de trouver Jésus-Christ propice, et Marie disposée à prier pour nous.

Ah! qu'elle se rende l'avocate auprès de Dieu, de l'Église qui la réclame, et qu'elle détourne les malheurs qui menacent la chrétienté! Qu'elle protège du haut des cieux ce royaume très-chrétien qu'un Roi juste et pieux ¹ lui a consacré, et qui renouvelle tous les ans ce don solennel ².

PRATIQUE.

Prier Marie avec un amour filial pour l'Église et pour la France.

¹ Louis XIII, l'an 1638.

² Telle est l'origine de la procession qui se fait dans toutes les églises de France le jour de l'Assomption.

FIN.

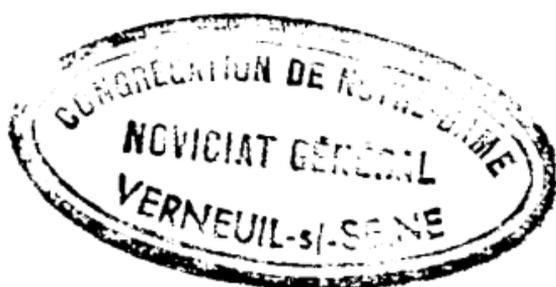




TABLE DES MATIÈRES ¹.

PRÉFACE.	1
<i>Premier jour.</i> — DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE.	3
1 ^o Fondements de la dévotion à la sainte Vierge.	<i>ib.</i>
<i>Deuxième jour.</i> — DE LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE (suite du sermon précédent).	12
2 ^o Règles et illusions de cette dé- votion.	<i>ib.</i>
<i>Troisième jour.</i> — PREUVES DE L'IMMA- CULÉE CONCEPTION.	27
<i>Quatrième jour.</i> — L'IMMACULÉE CON- CEPTION.	37
1 ^o Marie dispensée; 2 ^o Marie sépa- rée; 3 ^o Marie prévenue par amour dans sa Conception immaculée.	<i>ib.</i>

¹ Tout ce qui est compris dans chaque accolade ne forme qu'un seul sermon dans Bossuet.

<i>Cinquième jour.</i> — NATIVITÉ DE MARIE.	47
Marie reçoit de Jésus : 1 ^o l'exemption du péché; 2 ^o la plénitude de la grâce; 3 ^o la charité pour les hommes.	<i>ib.</i>
<i>Sixième jour.</i> — NATIVITÉ DE MARIE.	63
1 ^o Marie mère de Dieu; 2 ^o Marie mère des fidèles.	<i>ib.</i>
<i>Septième jour.</i> — NATIVITÉ DE MARIE.	75
1 ^o Amour de Marie pour Jésus; 2 ^o amour de Jésus pour sa mère; 3 ^o alliance de Marie avec Dieu le Père.	<i>ib.</i>
<i>Huitième jour.</i> — PRÉSENTATION DE MARIE AU TEMPLE.	81
<i>Neuvième jour.</i> — L'ANNONCIATION. .	94
1 ^o Humiliation du Verbe incarné dans le sein de Marie.	<i>ib.</i>
<i>Dixième jour.</i> — L'ANNONCIATION (suite du sermon précédent).	104
2 ^o Appauvrissement et libéralité du Verbe incarné dans le sein de Marie.	<i>ib.</i>

}	<i>Onzième jour.</i> — L'ANNONCIATION. . .	114
	1 ^o Marie est le temple où le Verbe anéanti honore son Père.	<i>ib.</i>
}	<i>Douzième jour.</i> — L'ANNONCIATION (suite du sermon précédent). . . .	124
	2 ^o Marie est le canal par lequel Dieu se donne à nous.	<i>ib.</i>
	<i>Treizième jour.</i> — L'ANNONCIATION. .	133
	Marie est la véritable mère des vi- vants.	<i>ib.</i>
}	<i>Quatorzième jour.</i> — LA VISITATION.	145
	1 ^o Humble respect d'Élisabeth. . . .	<i>ib.</i>
}	<i>Quinzième jour.</i> — LA VISITATION (suite du sermon précédent). . . .	155
	2 ^o Joie de Jean-Baptiste; 3 ^o paix cé- leste de Marie.	<i>ib.</i>
	<i>Seizième jour.</i> — LA VISITATION. . .	165
	Explication du Magnificat.	<i>ib.</i>
	<i>Dix-septième jour.</i> — LA VISITATION.	173
	1 ^o Élisabeth figure de la Synagogue; 2 ^o Marie figure de l'Église.	<i>ib.</i>

}	<i>Dix-huitième jour.</i> — LA PURIFICATION. 192
	1° Siméon immole l'amour de la vie; 2° Anne détruit le repos des sens. <i>ib.</i>
}	<i>Dix-neuvième jour.</i> — LA PURIFICATION (suite du sermon précédent). . 206
	3° Marie immole la liberté de l'esprit. <i>ib.</i>
}	<i>Vingtième jour.</i> — LA PURIFICATION. 216
	1° Explication des cérémonies de la Purification; 2° modestie incomparable de Marie. <i>ib.</i>
}	<i>Vingt et unième jour.</i> — LA PURIFICATION (suite du sermon précédent). 228
	3° Oblation de Jésus; 4° dispositions à la communion. <i>ib.</i>
}	<i>Vingt-deuxième jour.</i> — LA COMPASSION. 240
	1° Douleurs de Marie. <i>ib.</i>
}	<i>Vingt-troisième jour.</i> — LA COMPASSION (suite du sermon précédent). 256
	2° Résignation de Marie. <i>ib.</i>
}	<i>Vingt-quatrième jour.</i> — LA COMPASSION (suite du sermon précédent). 268
	3° Fécondité de Marie au pied de la croix. <i>ib.</i>

Vingt-cinquième jour. — LA COMPASSION. 278

1° La mère que Jésus nous donne est sa mère, donc elle est puissante. . *ib.*

Vingt-sixième jour. — LA COMPASSION (suite du sermon précédent). . . . 291

2° Jésus nous donne Marie pour être notre mère, donc elle nous aime. *ib.*

Vingt-septième jour. — L'ASSOMPTION. 306

1° L'amour dépouille Marie de son enveloppe mortelle. *ib.*

Vingt-huitième jour. — L'ASSOMPTION (suite du sermon précédent). . . . 320

2° La sainte virginité revêt Marie d'immortalité. *ib.*

Vingt-neuvième jour. — L'ASSOMPTION (suite du sermon précédent). . . . 329

3° L'humilité place Marie sur son trône. *ib.*

}	<i>Trentième jour. — L'ASSOMPTION. . .</i>	339
	<i>1° C'est l'amour qui faisait vivre Marie.</i>	<i>ib.</i>
}	<i>Trente et unième jour. — L'ASSOMPTION (suite du sermon précédent). . .</i>	350
	<i>2° C'est l'amour qui fait mourir Marie; 3° c'est l'amour qui fait son triomphe.</i>	<i>ib.</i>





